

ANDRÉA,

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

R.

OUVRAGES DE M. REY-DUSSUEIL.

Andréa, Histoire du temps de l'Empire. 1 vol. in-8. Prix . . . . 7 fr.

Les Trois Amis, Histoire du temps présent. 1 vol. in-8. Prix . . . . 7 fr.

La Fin du Monde, Histoire du temps et des choses à venir. 1 vol. in-8. Prix. . . . . 7 fr.

Le Monde Nouveau, Histoire faisant suite à *La Fin du Monde.* 1 vol. in-8. Prix. . . . . 7 fr.

Samuel Bernard et Jacques Borgarelly, Histoire du Temps de Louis XIV. 4 vol. in-12. Prix: 9 fr.

La Confrérie du Saint-Esprit, Chronique marseillaise de l'an 1228. 5 vol. in-12. Prix. . . . 12 fr.

Les Fiancés, Histoire milanaise, par Manzoni, traduite de l'italien. 6 vol. in-12. Prix. . 13 fr. 50 c.

Résumé de l'Histoire d'Égypte, depuis les Pharaons jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. Prix. . . 4 fr.

Sous presse:

Isidore, ou l'État social. 2 vol. in-8 avec vignettes. Prix. . . . . 15 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

ANDRÉA,

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE;

PAR M. REY-DUSSUEIL,

AUTEUR DES TROIS AMIS, DE SAMUEL BERNARD, ETC.

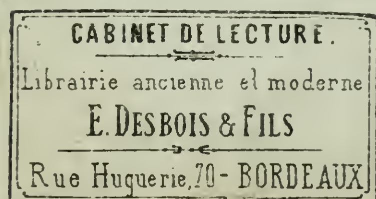


PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXI.



PRÉFACE.

Une fois sorti du domaine de l'imagination, on éprouve quelque peine à y rentrer. Les événemens qui se passent autour de nous ont tant d'empire sur

notre âme qu'il est difficile de s'en isoler par la pensée, et de faire, dans le fond de son cabinet, de l'art pur et simple quand le bruit de la rue vous en vient à chaque instant distraire. Si l'on a eu ce courage, si, laissant de côté les choses du jour, telles que la fatuité pédantesque des doctrinaires nous les a faites, et les besoins de liberté qui agitent les masses, on s'est borné à écrire une chronique, ce n'a point été l'effet d'un caprice : mais, forcé de mûrir le plan d'un grand ouvrage, on a dû renvoyer à d'autres temps le développement des idées dont on a jeté le germe dans la *Fin du Monde* et dans la préface des *Trois Amis*.

L'auteur n'a point la prétention de dés-

armer la critique; toutefois il croit devoir, pour exposer nettement sa pensée, s'expliquer sur deux points de son livre. Bien que la scène se passe au temps de l'empire, ce n'est point l'empire qu'il a eu l'intention de peindre; une telle entreprise aurait demandé mieux qu'un volume et une fable qui comportait peu de développemens. On ne peut point esquisser, on doit aborder franchement cette grande et magnifique époque, chère surtout aux amis de la liberté parce qu'ils savent bien aujourd'hui ce qu'ils ont perdu à la chute de l'empire, régime de transition que le génie de Napoléon avait enfanté pour conserver à la France tous les bienfaits de la révolution de 1789 menacée par les hommes du Directoire,

les doctrinaires de ce temps ; car cette si puissante tête ne se croyait pas assez forte pour enchaîner à toujours le mouvement des esprits ; et, en eût-elle eu le pouvoir, elle n'en eût pas eu la volonté. *Andréa* n'est donc qu'un tableau de genre où l'auteur s'est efforcé de mettre la poésie et la couleur dont il était capable. Dans une scène, il a mis en présence la princesse Pauline Borghèse et un Bourbon de la branche aînée : si l'on n'est pas pénétré d'admiration pour le caractère de Pauline, et de respect pour ce malheureux vieillard, l'auteur prie qu'on n'en accuse que lui ; son pinceau n'aura pas pu rendre sa pensée.

Cette explication donnée, on en vient

à une moins sérieuse. En concevant la scène qui fait le dénouement, l'auteur l'a vue dans toute son horreur ; il aurait pu s'y appesantir, s'enfoncer avec complaisance dans ces lieux immondes qu'il a si brièvement décrits, et, cela faisant, vous pousser jusqu'au dégoût, qui est aussi une sensation; comme un autre, il aurait pu étaler aux yeux le spectacle d'un cadavre qui commence à être dépouillé de ses chairs avant que la vie ne l'ait quitté; il aurait pu mettre quelques côtes humaines à nu, et faire du style pittoresque à cette encontre. Mais il croit, et c'est sa manière de concevoir l'art, il croit fermement qu'il est des choses qu'on doit savoir ne pas peindre. Au reste, dans ces temps où de plus grands interêts

ont fait perdre de vue l'intérêt des choses de littérature, son erreur, si c'en est une, est de peu d'importance.

ANDRÉA,

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

ANDRÉA,

HISTOIRE

DU TEMPS DE L'EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

La Cathalina.

> Falcibus et messæ ad lunam quæruntur ahenis
> Pubentes herbæ, nigri cum lacte veneni :
> Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus,
> Et matri præreptus amor.
>
> (Virg., *Æneid.*)

Par une nuit d'hiver, sombre et pluvieuse, une jeune fille, soigneusement enveloppée dans un mantelet dont elle avait rabattu le capuchon sur sa tête, errait dans les rues solitaires de Marseille qui avoisinent la place de Lorette. A sa démarche incertaine, on eût

dit qu'elle ignorait sa route; mais au soin qu'elle prenait de longer les maisons et de regarder à chaque instant derrière elle, il était aisé de voir qu'elle craignait que ses pas ne fussent épiés. Elle s'arrêta enfin devant une porte entr'ouverte, hésita un moment, puis disparut avec la rapidité de l'éclair. Appuyée d'une main sur la rampe, elle gravit à tâtons un sale et tortueux escalier, retenant son haleine, et maudissant en son âme chacun de ses pas qui faisait crier les frêles marches. Quand elle fut parvenue au troisième étage, elle frappa, à petits coups, à une porte qui s'ouvrit et se referma aussitôt derrière elle.

La chambre où la jeune fille venait de pénétrer avait une apparence étrange et mystérieuse. Aux murailles nues et décrépies pendaient, ici une guitare où flottaient trois cordes usées qui avaient échappé aux chevilles, là une mantille noire, plus loin une branche d'olivier. Sur une table recouverte d'une serge verte trouée en mille endroits, brûlait, dans un trépied de fer, un encens grossier dont l'épaisse fumée s'étendait comme un nuage sur les objets environnans et ter-

nissait la lueur d'une lampe placée devant une niche de madone. Près de la croisée, imparfaitement close, trois gravures coloriées jouaient, au gré du vent, sous des cadres à demi brisés : l'une représentait, ou à peu près, un homme surpris dans son lit par une troupe d'exempts de police et de gens armés ; au dessous on lisait ces mots tracés en gros caractères : *Arrestation du traître Pichegru* ; puis venait le récit de cette trop célèbre histoire : l'autre figurait la bataille de Marengo : sur la troisième l'artiste avait peint la décollation du bienheureux saint Jean-Baptiste. Un grand plat de cuivre étamé, où pendait, fixé par une chaîne de laiton, un couteau au manche de fer, était jeté négligemment sur un grabat ; un grand fauteuil de cuir, flanqué de deux chaises où manquait le dossier, occupait le milieu de la chambre. Mais quelque singulier que fût l'aspect de ces lieux, c'était surtout l'habitante de ce misérable gîte qui attirait les regards et piquait la curiosité. Elle paraissait âgée d'environ soixante ans ; sa taille était haute et élancée ; sa robe noire, mal drapée autour de son corps, trahissait

pourtant des formes où brillaient des restes de beauté; ses cheveux gris pendaient en longues mèches sous un bonnet de dentelle noire; la pâleur de son visage faisait encore mieux ressortir la vivacité de ses yeux qui avaient une expression indéfinissable. On éprouvait, à voir cette femme, une sorte de crainte; telle l'imagination se figurerait une sorcière du moyen âge.

La jeune fille, en entrant, avait rejeté sur ses épaules le capuchon qui couvrait sa figure, et elle restait silencieuse et tremblante près de la porte. Une vive rougeur colorait ses joues, ses yeux étaient timidement baissés vers la terre, et, comme pour se donner une contenance, tandis que sa main droite était appuyée sur son cœur, elle jouait de la gauche avec la queue de la crépine rouge qui emprisonnait ses noirs cheveux.

« — C'est la belle Marie, la perle des Cata-
» lans! » dit la vieille en se jetant dans son fauteuil. « Sois la bienvenue. Je t'attendais.

» — Moi? » dit Marie avec un accent de frayeur qu'elle cherchait en vain à déguiser.

« — Toi-même..... Qu'as-tu donc ? tu trem-
» bles !

» — Oh ! non.... Pourquoi tremblerais-je ?

» — Que veux-tu de moi, ma fille ? » dit la vieille en cherchant à rendre sa voix douce et caressante.

« — Que peut-on venir faire à cette heure
» chez la Cathalina ? » répondit Marie en tirant de sa poche une pièce de monnaie qu'elle offrit à la vieille. « Tiens, dis-moi mon sort.

» — Non, non ; pas ce soir, » dit la vieille en se signant. « C'est aujourd'hui que le fils de
» Dieu est né pour le salut des hommes, et j'ai
» fait vœu de passer ma nuit dans la veille et
» dans la prière. »

En disant ces mots la vieille s'était prosternée devant la madone, et, les mains jointes, la face contre terre, elle murmurait des mots sans suite.

« — La Cathalina, » reprit Marie, « serai-je
» venue de si loin, par cette nuit froide et
» sombre, pour ne rien obtenir de toi ?... J'ai
» de grands chagrins...

» — Crois-tu que je les ignore ?

» — Dis-moi mon sort.

» — Reviens demain.

» — Demain ! oh ! non. Il m'a fallu beau-
» coup de courage pour venir ici ; je ne l'ose-
» rai peut-être pas demain.

» — Que crains-tu ? » dit Cathalina avec un sourire moqueur. « Toi, la fille forte, la
» perle des Catalans, as-tu peur de te trouver
» ici en tête-à-tête avec le diable?

» — Grâce à la sainte mère de Dieu, » dit Marie en faisant un signe de croix, « je n'ai pas
» cette crainte. Mais.....» ajouta-t-elle en hésitant.

« — Mais... ? » répéta la vieille.

« — On pourrait me voir entrer... » balbutia Marie.

« — Ainsi tu rougis de moi ! » s'écria impétueusement la vieille en lançant sur la jeune fille des regards de colère ; mais elle se calma tout à coup, et d'un air contenu : « La belle
» Marie a tort, » dit-elle, « de faire des choses
» qui l'exposent à rougir.

» — Tu ne m'entends pas, la Cathalina. Si
» quelqu'un me voyait entrer ici, il pourrait
» rire de moi.

» — Eh ! qui donc oserait en rire ? que ce-

» lui-là ait un amour en tête, un vieil oncle
» riche trop lent à mourir, ou quelque autre
» démon qui le tourmente, et tu verras, tu
» verras s'il ne s'adresse pas à la Cathalina.

» — La Cathalina le recevrait à bras ou-
» verts, et moi, elle me refuse.

» — Non, mon enfant, je ne te refuse pas, »
dit la vieille d'une voix adoucie; « mais c'est
» un trop grand jour aujourd'hui pour com-
» mettre un péché.

» — La mère, » dit Marie, « je te donnerai
» ce bel écu tout neuf, tout reluisant.

» — Ne me tente pas, » répondit la Cathalina
en regardant d'un œil de convoitise la pièce
d'argent que lui offrait la jeune fille.

« — Et chaque fois que tu auras besoin de
» poisson frais, » poursuivit Marie, « tu n'auras
» qu'à venir aux Catalans.

» — Marie! Marie! » dit la vieille vaincue,
en secouant la tête, « c'est le démon qui t'en-
» voie pour me tendre des piéges... Promets-
» moi de prier ce soir pour moi.

» — Je te le promets.

» — Si tu l'oublies, que mon péché retombe
» sur ta tête. »

Elle dit, et, se dirigeant vers la madone, elle tira un rideau pour voiler la sainte image; puis elle poussa un ressort pratiqué sous la niche: la muraille sembla s'ouvrir, et un petit réduit obscur s'offrit aux regards étonnés de la jeune fille. La vieille mit un doigt sur sa bouche, comme pour inviter Marie à la discrétion; elle s'enfonça bientôt après dans le réduit, et revint avec un paquet de cartes sales et à demi déchirées.

« — Assieds-toi là, » dit-elle en montrant une chaise à la jeune fille et en traînant son fauteuil près de la table. « Mais.... » ajouta-t-elle en mettant encore un doigt sur sa bouche.

« — Sois tranquille.

» — Faudra-t-il te dire tout ce que je ver-
» rai là-dedans?

» — Tout, tout.

» — Alors, arme-toi de courage. Mais, » reprit la Cathalina d'un ton solennel, « songe
» bien, ma fille, que, si j'ai le pouvoir de lire
» dans l'avenir, ce n'est pas de moi que l'ave-
» nir dépend. Jure-moi que tu ne me vou-

» dras ni bien ni mal pour ce que je te vais » dire.

» — Je te le jure. »

La vieille se mit alors à mêler en tout sens les cartes, qui tournaient rapidement sous ses doigts décharnés ; elle les présenta à la jeune fille, qui les coupa d'une main tremblante ; puis elle les distribua en petits paquets sur la table, en choisit quelques-unes en murmurant des mots étranges, et rangea en roue les treize cartes qu'elle venait de choisir.

« — Tu n'es pas sortie d'abord, » dit-elle, « signe de contrariété.

» — Tu te trompes, me voilà; la dame de » trèfle.

» — Pauvre innocente ! » reprit la vieille avec un sourire de compassion et de mépris. « Te voici : la carte blanche. Il m'a fallu for» cer l'*Etteilla* à sortir.

» — Eh bien ? » reprit Marie qui dévorait les cartes du regard.

« — Marie ! Marie !... que de tourmens tu » te prépares !... Tu as souvent suivi ton père » dans ses courses lointaines; tu t'es trouvée » souvent sur un frêle bateau assaillie par la

» tempête, et tandis que tes yeux cherchaient » au loin la terre, tes yeux ne rencontraient » qu'un ciel en feu, qu'une mer en furie : tu » sais ce qu'est la mort; tu l'as vue de près, » jeune fille. Eh bien ! ce désespoir, cette dé» faillance de cœur que donne l'agonie, ne » sont rien auprès de ce que tu as à souffrir.

» — Tu m'effraies, la Cathalina; tu m'ef» fraies ! » s'écria Marie en pâlissant. « Au » nom de Dieu ! ne va pas plus loin, tais-toi.

« — Je t'avais prévenue, » dit la vieille en mettant une main sur les cartes pour les brouiller.

« — Un moment, » dit Marie en l'arrêtant. « La Cathalina, crois-tu qu'il n'y ait là-dedans » aucun bonheur pour moi ? Au plus fort de » l'orage on voit quelquefois luire un rayon » de soleil.

» — Rien, » dit tristement la Cathalina en hochant de la tête.

« — Quoi ! rien ?

» — Du malheur; toujours du malheur, » ma fille.

» — N'importe, » s'écria Marie avec un ac-

cent de résolution ; « va jusqu'au bout, j'au-
» rai la force de t'écouter.

» — Crois-moi, Marie : restons-en là.

» — Je veux tout savoir. Parle ; quel mal-
» heur m'attend ?

» — Marie, » dit la vieille d'une voix lugubre, « il y a du sang dans ton histoire.

» — Du sang ! » s'écria la jeune fille devenue à l'instant plus pâle que la mort, et en se serrant contre la vieille. « Du sang, grand
» Dieu !... Est-ce lui ? y est-il, lui ?

» — Oui, le voilà. Il est entouré de gens
» qui trament sa perte.

» — Qui sont-ils ?

» — Des hommes sans peur. Ils le guet-
» tent ; ils le tueront.

» — La Cathalina ! » s'écria Marie avec colère, « n'est-ce que pour moi que tu n'as pas
» de douces paroles ? Aux autres tu ne pro-
» mets que joie, que prospérité, et moi !...

» — Veux-tu que je te flatte ? Eh bien ! la
» belle Marie, la perle des Catalans, tu seras
» la plus heureuse des femmes. Tiens, tiens, » dit-elle en prenant les cartes qu'elle avait mises au rebut : « voilà quatre rois, grand

» honneur..... trois as, triomphe..... Tiens, » tiens, » poursuivit-elle, « vois ce coup de » carte. L'as, le dix et le sept de trèfle pour » ta surprise... Le roi de pique, c'est lui; » laisse-moi mettre la dame de trèfle à côté... » Tiens, voilà ton mariage.

» — Non, non, non, » dit Marie avec désespoir, « non; ce n'est pas ainsi que je veux » du bonheur.

» — Que veux-tu donc?

» — Rien... je ne te demande rien, » reprit la jeune fille en jetant sur les cartes des regards effarés.

« — Pauvre enfant! » dit la Cathalina, « c'est » ta faute; pourquoi me forcer à commettre un » aussi grand péché le saint jour de Noël!

« — Quel est le danger qui le menace? » reprit Marie; « dis-le moi, pour que je l'en aver- » tisse.

» — J'allais le savoir lorsque tu m'as fait » tout bouleverser. Les cartes ne me le diront » pas deux fois.

» — Écoute; tu le connais, lui. Dis-moi au » moins qui il est.

» — Je le connais, moi! Qui pourrait se

» flatter de le connaître? il ne se connaît peut-
» être pas lui-même.

» — Ah! » dit Marie avec un sourire amer, « voilà donc que tu renies ta science! Ne sais-
» tu t'en servir que pour me désespérer?

» — Tu as raison, » répondit la vieille; « avec
» de la foi et de la constance j'espère venir à
» bout de ce que tu me demandes... Je le vais
» tenter; mais songe bien que, si tu m'inter-
» romps par une seule question, le charme
» cessera... Ceci ne me peut plus servir, » dit-elle en poussant les cartes; « il faut de plus
» grands moyens pour arriver à ce grand ré-
» sultat. »

Elle se leva, alla de nouveau vers l'armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur, et revint bientôt après avec une boîte de couleur noire et un verre plein d'eau où nageait un corps blanchâtre qui formait mille figures étranges.

« — Implore avec moi l'esprit saint, » dit-elle d'un air grave, « et surtout garde-toi de
» m'interrompre. »

Alors elle se mit à prononcer une prière à voix basse et à frapper sa poitrine. Après s'être un moment recueillie, elle tira de la boîte

de petits morceaux de carton peints de diverses couleurs, et elle les étala sur la table.

« — Miséricorde ! » s'écria Marie en joignant ses mains.

» — Silence ! » dit la vieille.

» — Quelle horrible image !... c'est celle de » Satan.

» — Silence ! » répéta la Cathalina.

Elle resta un moment comme absorbée dans ses réflexions, et elle dit enfin d'une voix émue, en posant un doigt sur son front :

« — C'est une longue et terrible histoire » que celle que tu me demandes, jeune fille. » Sois attentive et recueille avec soin mes pa» roles, car je les oublierai dès qu'elles seront » sorties de ma bouche.

» Bizarre destinée !..... se peut-il qu'une » mère... ! Ecoute, écoute, » reprit-elle.

« Il y a environ trente-six ans de ces choses. » Un capitaine, du nom d'Andréa, vivait re» tiré à Endoume, dans une petite bastide » dont tu peux avoir vu les ruines. C'était un » homme de sens et de cœur; il avait parcouru » toutes les mers connues, essuyé des tempê» tes sous tous les soleils ; jeune encore, il se

» dégoûta de cette vie de fatigues, et un jour
» il dit un adieu éternel à la mer, car Dieu
» avait béni ses courses, et il avait plus d'or
» dans ses coffres qu'un navire levantin n'en
» pourrait porter dans ses flancs. Son plus
» grand plaisir était de parcourir le golfe dans
» une chaloupe richement peinte, et dont la
» voile latine brillait comme un blanc nuage
» aux feux du soleil naissant; ou bien, lors-
» que le vent était à l'orage, armé de sa lon-
» gue-vue, il passait le temps à chercher au
» loin et à suivre la marche des vaisseaux qui
» côtoyaient le rocher de Pomègues pour se
» diriger vers le port. Souvent de vieux cama-
» rades le pressaient de tenter encore une fois
» la mer : comment lui, si plein d'audace,
» pouvait-il avoir goût à la vie monotone et
» toujours égale de la terre? Sentait-il jamais
» son cœur battre? Qu'étaient pour lui ces
» courses d'une heure dans un golfe fermé à
» tous les vents, où l'on ne perd pas un mo-
» ment le rivage de vue? c'était un enfant qui
» jouait à la guerre avec des soldats de bois...
» Andréa ne répondait rien, mais ces mots ne
» tombaient pas seulement dans son oreille,

» ils allaient bien plus avant... Un jour enfin,
» il ferma soigneusement les portes de sa bas-
» tide ; il mit les clefs dans sa poche, et, les
» mains derrière le dos, la tête basse, l'air
» pensif, il alla droit devant lui jusqu'à ce
» qu'il fût arrivé au quai de Rive-Neuve. La
» foule y était grande ce jour-là, car on ve-
» nait d'amarrer un beau brick reluisant
» comme un bijou qu'on tiendrait dans un
» étui. Il y avait là des capitaines Ponentais,
» des Maloïns, des Génois, sans compter les
» matelots, tous hommes de courage et de
» savoir, qui, en voyant Andréa, le saluèrent
» avec respect ; et Andréa leur rendait leur sa-
» lut du bout du chapeau, non qu'il fût fier,
» mais parce qu'il avait sa pensée, et sa pen-
» sée le rendait distrait. Quelques-uns, plus
» familiers, lui prenaient la main et lui de-
» mandaient quel bon vent l'amenait au quai
» de Rive-Neuve ; mais Andréa ne répondait
» pas à leurs questions. Vint enfin le commis-
» saire qui devait faire la vente du beau brick.
» Chaque capitaine y mit son prix ; mais tan-
» dis qu'ils étaient tous à se le disputer, voilà
» qu'Andréa s'avance, et il offre le double de

» ce qu'en donnaient les autres. Ce fut alors » une grande joie parmi les matelots, car on » vit bien clairement qu'Andréa se voulait re- » mettre en mer. Tous l'entourèrent; tous de- » mandaient à partir avec lui; Andréa en choi- » sit trente; et à peine le commissaire l'eut-il » déclaré maître du beau brick, qu'il grimpa à » l'échelle suivi de ses compagnons, sauta sur » le pont, frappa du pied comme pour s'en » emparer, et dit: — Jusqu'au jour de ma mort, » ceci sera ma bastide; que la Bonne-Mère re- » çoive mon serment et me soit en garde!

» Quand il eut fait tous ses préparatifs, et » quand le vent fut devenu favorable, Andréa » mit à la voile, le cœur aussi plein de joie » qu'un jeune amant qui retrouve sa maîtresse » après une longue absence. Il y avait déjà » plusieurs jours qu'il ne voyait que le ciel et » l'eau, lorsqu'un mousse qui jouait au bout » du mât, cria *terre*, et Larnaca parut avec » ses blanches maisons et ses hauts cyprès qui » semblent sortir de la mer. — Jeune fille, l'ou- » ragan t'a jetée plus d'une fois sur les côtes » d'Espagne et de Piémont; tu as vu Nice » et ses longues allées de platanes, ses mai-

» sons chargées de colonnes et de statues;
» tu as vu Palamos et sa baie étincelante que
» bordent des forêts d'orangers, mais jamais
» tu n'as rien vu d'égal à Larnaca; après les
» palais de marbre de Gênes, mon pays, rien
» n'est beau sous le soleil comme cette longue
» pyramide de maisons qui s'élève sur le pen-
» chant d'une colline couverte de myrtes et
» de grenadiers, dont un ciel toujours pur
» couronne la cîme, et dont une mer toujours
» calme caresse la base..... Le capitaine, fidèle
» à son vœu, ne voulait pas quitter son bord;
» mais les matelots lui firent un récit si sédui-
» sant de la fête qu'on célébrait dans l'île,
» qu'il se laissa tenter, et il oublia que jus-
» qu'au jour de sa mort son beau brick devait
» être sa bastide. Cette fête, jeune fille, était
» en effet bien attrayante. Dans ce pays les
» femmes sont enfermées comme ici les mal-
» faiteurs; mais il vient un jour où on leur
» donne la volée depuis le lever jusqu'au
» coucher du soleil. Toutes les maisons sont
» ouvertes; dans toutes on dresse des tables
» chargées de gibier et de fruits; les femmes,
» couvertes d'un masque, courent de l'une à

» l'autre en chantant des chansons, et elles
» mettent si bien le temps à profit qu'elles se
» dédommagent en douze heures de l'esclavage
» d'une année. Je ne vois pas bien clairement
» ce que fit Andréa au milieu de ce tumulte,
» ni s'il répondit aux agaceries des femmes
» turques, ni ce qui s'ensuivit; mais le soir,
» comme il se disposait à retourner à son
» bord, il entendit pousser des cris perçans;
» il accourt au bruit, il voit une fille chré-
» tienne qu'un turc voulait entraîner dans un
» cimetière; il fond aussitôt sur cet homme,
» et en un moment il eut délivré la jeune
» grecque. Plût au ciel que le turc eût parlé
» d'amour à la chrétienne sous les cyprès du
» cimetière, et plût au ciel que le capitaine
» eût été fidèle à son vœu! il y aurait eu des
» malheureux de moins.

» C'était un bel homme qu'Andréa; il avait
» la beauté mâle et sévère qui caractérise les
» enfans de Marseille, et il n'avait pas leur
» cœur léger. Deux mois s'étaient passés depuis
» que le beau brick avait jeté l'ancre à Lar-
» naca, et le capitaine ne parlait pas de mettre
» à la voile. L'équipage commençait à mur-

» murer, car ce n'est pas tous les jours fête,
» et les femmes turques ne devaient sortir que
» dans dix mois. Enfin un soir Andréa ordonna
» à son équipage de se tenir prêt pour le
» lendemain, et, jetant son caban sur ses
» épaules, il descendit à terre. La jeune fille
» l'attendait sur le rivage. Il y eut bien des
» larmes, bien des sanglots dans cette dernière
» entrevue; le capitaine prit la main de la
» pauvre grecque et il lui dit d'une voix grave:
» Panaoïttaca, si Dieu veut que tu mettes un
» garçon au monde, à mon retour tu seras
» ma femme, et tous mes biens seront à toi;
» puis il partit. Aux premières lueurs de l'aube
» le beau brick n'apparaissait plus que comme
» un point noir à ceux qui le contemplaient
» du rivage.

» Jeune fille, c'est une cruelle chose que
» l'ambition, quand elle entre dans le cœur des
» vieillards, cœurs froids et durs. Panaoïttaca,
» pour apaiser son père qui la voulait tuer,
» lui dit la promesse que lui avait faite le capi-
» taine, et le vieux grec la laissa tranquille.
» Sept mois après elle mit au monde une pe-
» tite fille belle comme le jour. Le vieillard

» prit l'enfant, lui coupa les mamelles, fit » couler du plonb fondu sur la plaie pour la » cicatriser plus vite, et il alla par tout Larnaca » disant que Panaoïttaca avait mis au monde » un enfant mâle. Mais Dieu ne permit pas que » la supercherie portât son fruit; dix ans se » passèrent sans qu'on entendît parler d'An- » dréa; enfin, un patron Marseillais venu en » Chypre, annonça que le beau brick avait » coulé bas avec Andréa et tout son équipage. » A cette nouvelle Panaoïttaca versa des lar- » mes de sang; elle traîna encore quelque » temps une misérable vie: puis sentant la » mort venir, elle raconta tout à sa pau- » vre enfant, qui en perdit aussitôt la rai- » son.

» Marie, tu as voulu savoir cette histoire; la » voilà, telle que s'est passée, telle que je la » viens de voir. Cet homme que tu aimes, c'est » la fille de Panaoïttaca, et c'est pourquoi, » lorsque le temps est à l'orage, il monte sur » le fort Saint-Nicolas, et il appelle à grands » cris Andréa, son père, disparu dans un » orage..... Ne me demande rien de plus; j'ai » tout dit. »

Et la Cathalina laissa tomber sa tête sur son sein, comme si elle avait été vaincue par sa longue vision.

« — Tu mens, infâme vieille! » s'écria Marie qui avait fait un long effort sur elle-même pour ne pas interrompre la Gênoise. « Tu » mens! Ce conte que tu me viens de faire, » vingt personnes me l'avaient fait avant toi. » Ne viens pas me parler de ta science quand » tu ne fais que répéter des contes d'enfans.

» — Ah! je mens! eh bien! regarde, re- » garde dans ce verre..... vois-tu, là, ces hauts » cyprès qui balancent leurs cimes sur cet » amas de maisons? C'est Larnaca..... Ici, vois- » tu ce vieillard, cet enfant, cette femme..... » et plus loin, sur cette mer dont la tempête » soulève les vagues émues, vois-tu ce vais- » seau qui s'abîme, cet homme qui lève les » mains vers le ciel.... Doute, doute encore, » jeune fille. »

Marie regardait d'un œil avide dans ce verre mystérieux qne la Cathalina avait placé près de la lampe. Des figures fantastiques, mobiles comme la pensée, et qui brillaient de toutes les couleurs du prisme, nageaient dans l'eau

que la lumière illuminait de ses feux. Ce spectacle dut faire un étrange effet sur son imagination, car elle pâlit, et se jetant sur sa chaise, elle dit :

« — Oui, je vois tout cela... La Cathalina, » reprit-elle après un moment de silence, « par » pitié, ne me trompe pas. Je ne sais pourquoi » quelque chose me dit que ta science est en » défaut.

» — Allons, allons, ma fille; console-toi.

» — Oui, oui... je l'oublierai... je l'aimerai » comme une sœur, » dit Marie en poussant un soupir. « La Cathalina, tu m'as fait bien » du mal; rends-moi un service.

« — Parle.

» — Il est trop tard pour que je me hasarde » à retourner seule aux Catalans. Accompa» gne-moi.

» —Volontiers, » dit la vieille; « mais laisse» moi achever ma prière.

» — Oui, je prierai avec toi. »

Et toutes deux, agenouillées devant la madone, priaient du fond du cœur, lorsqu'on frappa à coups redoublés à la porte.

« — Jesus ! Maria ! » s'écria la Gênoise, « qui
» peut venir ici à cette heure ?

» — Ouvrez-moi..... Sauvez-moi , » dit une voix.

« — C'est lui ! » dit Maria en se troublant. « C'est Andréa.

» — Andréa ! » dit la Gênoise. « Que me
» veut-il ? »

Elle ouvrit aussitôt la porte, et Andréa entra brusquement.

CHAPITRE II.

L'exempt.

Voici fort à propos monsieur le commissaire.
(MOLIÈRE.)

SES vêtemens étaient en désordre ; une vive agitation était répandue sur tous ses traits. En entrant il regarda autour de lui d'un air inquiet, puis, prenant la main de la Cathalina, qu'il serra avec force :

« — Sauve-moi, la mère, sauve-moi! » lui dit-il d'un aïr suppliant.

« — Qu'avez-vous? — Qu'as-tu? » s'écrièrent Marie et la Cathalina.

« — Ils sont là... à ma poursuite... Je leur » ai échappé.

» — Qui donc? » demanda la Gênoise.

« — Sauve-moi, oh! sauve-moi.

» — Qui te poursuit?

» — Des soldats... un exempt.

» — Un exempt! » dit la Cathalina en pâlissant. « Que viens-tu faire ici, malheureux?

» — Ils me traitent d'espion! Tu sais, la » mère, si je mérite...

» — Sors d'ici! » s'écria la vieille, « sors d'ici » à l'instant! Ne viens pas compromettre une » pauvre femme sans appui.

» — La Cathalina, je t'en conjure...

» — Sors! te dis-je, » cria la vieille. « Paix!.. » silence!.. » reprit-elle à voix basse, « j'entends » du bruit dans l'escalier... On monte... As-tu » fermé la porte de la rue?

» — Non; j'aurais craint d'attirer leur atten- » tion.

» — Je suis perdue! » dit la vieille en met-

tant ses deux mains sur sa tête. « Sainte Ma-
» done ! se peut-il que cet homme ait eu la
» mauvaise pensée de se réfugier chez moi !..
» Marie, Marie, tu as vu que j'ai refusé de le
» cacher. Rappelle-toi bien toutes mes paroles
» pour les répéter à ces messieurs ; rappelle-toi
» surtout que j'ai dit trois fois : Sors d'ici.

» — Eh quoi ! » dit Marie, « tu aurais le cœur
» de lui refuser un asile !... »

Mais tandis que la jeune fille s'efforçait d'attendrir la Cathalina par ses prières, Andréa, qui parcourait la chambre du regard comme pour y chercher un lieu où se cacher, se jeta brusquement dans l'armoire entr'ouverte, et il essaya de tirer la porte sur lui ; puis, voyant que tous ses efforts étaient vains :

« Vieille, » lui dit-il, « fais jouer le ressort.

» — Que ma main se dessèche plutôt que
» d'y toucher.

» — Oui-dà !... Eh bien ! ils me prendront,
» mais je te dénoncerai, sorcière infâme ; je
» dénoncerai les amas de cartes et de tarots
» qui remplissent cette armoire.

» — Au nom du ciel, Andréa...

» — Fais jouer le ressort.

» — Hélas ! hélas ! quelle nuit pour une nuit » de Noël !...

» — Ne perds pas de temps, » dit Marie d'un air d'effroi, « ils sont déjà au second » étage.

» — Comment finira tout ceci ! » dit la vieille en joignant ses mains.

« — Viendras-tu ? » dit Andréa, en ayant soin toutefois de parler à voix basse.

« — Oui, oui, j'y vais... Mais cache tout cela » avec toi, » dit-elle en ramassant à la hâte les cartes et les tarots qu'elle avait laissés sur la table, « Prends bien garde de te trahir, » ajouta-t-elle en appuyant son doigt sur le ressort.

« — Sois tranquille.

» — Songe que le moindre mouvement nous » perdrait tous.

» — Ferme donc, et je te promets... »

Le reste des paroles d'Andréa fut perdu pour la vieille et pour Marie, car le ressort glissa aussitôt, et le panneau, en se fermant, cacha le fugitif à tous les regards.

« — Maintenant, ma fille, du courage et

» de l'adresse, » dit la vieille en prenant sa guitare.

« — Oh! la mère, pourvu qu'ils ne le dé» couvrent pas! » dit Marie qui tremblait de tous ses membres.

« — Sois calme; prends un autre air, » dit la Cathalina en rajustant à la hâte les cordes cassées, et en s'efforçant d'accorder l'instrument. « Il s'agit de dépister les chiens. Ils ont » bon nez, mais le renard est fin. »

Elle croisa ses jambes, et, s'accompagnant de la guitare, elle entonna, d'une voix traînante et nazillarde, la chanson que les matelots gênois ont coutume de chanter le soir en regagnant leur navire, au bruit cadencé des rames:

O la bella pipa
Che n'a la Marianna....

Mais elle fut interrompue par un grand coup de crosse de fusil appliqué sur la porte, et par ces mots prononcés d'un ton solennel: « *Au nom de l'Empereur, ouvrez!* » La vieille n'eut pas la peine d'obéir à cette sommation;

la porte, presque disjointe et fracassée, roula aussitôt, en criant, sur ses gonds; deux soldats s'arrêtèrent sur le seuil en s'appuyant, d'un air nonchalant, sur le canon de leurs fusils, et un exempt entra dans la chambre, la tête haute, l'air impérieux et sévère.

C'était un homme d'une cinquantaine d'année; ses grands yeux ronds avaient une expression de dureté d'autant plus remarquable que le reste de ses traits annonçait la bonté et la franchise. En l'examinant avec attention, on sentait qu'il n'était parvenu qu'à force de soins et d'étude à mettre ses dehors en harmonie avec le métier qu'il remplissait, car, à son teint fleuri, à son merveilleux embonpoint, on l'aurait plutôt pris pour un homme de plaisir et pour un joyeux camarade, que pour toute autre chose. Il portait un habit français, de drap bleu, étroitement boutonné sur sa large poitrine; son gilet rouge, aux boutons de cuivre, où brillait l'aigle impériale, était d'une largeur si démesurée, et son ventre était si rebondi, qu'on avait peine d'abord à apercevoir ses cuisses un peu courtes pour un si vaste corps, et qui se perdaient dans

l'ampleur de sa culotte. Un chapeau à trois cornes, penché sur l'oreille gauche et orné d'une immense cocarde tricolore; des bas dont la blancheur n'éblouissait pas toujours, des souliers à boucles que la cire ne visitait pas tous les matins, un jonc, suspendu à un bouton de l'habit par un cordon de cuir d'un jaune un peu noir, complétaient l'équipement de l'homme. Fier du pouvoir illimité qu'il exerçait sur le pavé de l'empereur, il avait le geste brusque, la parole brève et hautaine; nul exempt ne portait la tête avec plus de majesté, bien que la sienne fût un peu enfoncée dans ses épaules hautes et voûtées. A le voir, on devinait que son embonpoint démesuré lui était un mortel sujet de chagrin; mais il avait soin de ne marcher qu'avec lenteur et circonspection, afin de dissimuler un dandinement qui aurait pu nuire à la dignité de son port. La terreur qu'inspirait sa présence chatouillait doucement sa vanité; quelquefois cet hommage le flattait à tel point qu'il daignait descendre de toute sa hauteur et rassurer par un coup d'œil caressant la femme ou l'enfant qui tremblaient devant lui. Sous un gouverne-

ment fort, cet homme avait cru que le propre de la force c'était de s'attirer la haine publique, et il l'avait plutôt obtenue que méritée, car au fond c'était un fanfaron de méchanceté. Presque tout son office consistait à surveiller les lieux publics et à crier les effets perdus; mais il avait une manière de le faire qui n'appartenait qu'à lui. En publiant, au son du tambour, l'arrêté municipal le plus insignifiant, il semblait menacer la foule qui l'entourait, et y chercher du regard quelque victime. Etre craint, telle était proprement sa manie; aux yeux du menu peuple, l'empire semblait s'être identifié avec cet homme; aussi lorsqu'arrivèrent les événemens de 1814, ces bonnes gens jouirent plus de la chute de ce malheureux que de celle d'un système contre lequel toutes leurs passions étaient déchaînées; et lui-même, se donnant de la meilleure foi du monde les airs d'un grand personnage, ne voulut pas rentrer dans la vie privée aux lieux mêmes où il avait exercé tant de puissance, et il alla méditer à Aix sur l'instabilité des choses humaines.

À sa vue, Cathalina avait senti s'évanouir

son courage; toutefois, habile à dissimuler, elle se leva, et cachant sous un air riant le trouble de son âme :

« — Bonsoir, monsieur Gobet, » dit-elle, « quel heureux hasard vous amène si tard ici?

» — Il n'y a point de hasard, il n'y a point » de monsieur Gobet, » répondit-il d'un air digne; « il y a une Autorité venue exprès... » Soldats! » reprit-il en brandissant sa canne, « ne laissez sortir personne. Vous m'en ré- » pondez sur votre tête.

» — La Cathalina, » dit Marie d'une voix éteinte, « je me sens mal.

» — Du courage, ma fille, » répondit tout bas la Gênoise.

« — Femme Cathalina, » reprit Gobet d'un ton emphatique, « vous avez reçu chez vous » un ennemi du gouvernement. Au nom de » l'Empereur, » et ici il ôta son chapeau, « au » nom de l'Empereur, nous, Autorité, vous » sommons d'avoir à nous le livrer inconti- » nent, sous peine des poursuites voulues par » la loi.

» — Un ennemi du gouvernement! » dit la

Cathalina en jouant la surprise, « qu'est-ce que » cela ?

» — Je ne suis pas ici pour répondre à vos » questions.

» — Mais, mon bon monsieur Gobet...

» — Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait pas » de bon monsieur Gobet ici. Apprenez à par- » ler, ou, sinon, on vous l'enverra apprendre » à Embrun *.

» — La Cathalina, » dit tout bas Marie, « fais » qu'il parte. Il m'effraie.

» — Encore un coup, femme Cathalina...

» — Encore un coup, » répondit la vieille en l'interrompant vivement, « que voulez-vous » de moi ? Est-ce à cette heure qu'on vient » faire du scandale dans une maison honnête ?

» — Oh ! oh ! la vieille, » dit Gobet enchanté de ce changement de ton, car il pouvait se fâcher plus à son aise, « une maison honnête ! » L'honnêteté et toi n'avez jamais passé par la » même porte.

» — Oui-da ! » répondit la Cathalina qui n'a-

* C'est dans cette ville qu'est la maison de correction pour les femmes.

vait feint la colère que pour amener le terrible exempt à oublier son caractère, « pour » l'honnêteté, est-ce à votre porte qu'il fau- » drait aller frapper?

» — Femme! » dit Gobet tout stupéfait de s'entendre tenir un tel langage, « tout à l'heure » on règlera votre compte; pour l'instant il » me faut cet homme...

» — Cet homme! c'est donc un homme que » vous cherchez chez moi? Je n'en ai pas vu » un de la journée, en vous comptant.

» — Vraiment! mais on a des yeux, ma- » dame, et l'on vient de voir Andréa entrer » chez vous.

» — Andréa! » s'écria la vieille. « De plus » fort en plus fort!... Ce n'est donc pas un » homme que vous cherchez?

» — Andréa! » dit timidement Marie. « Com- » ment une faible femme peut-elle porter om- » brage au gouvernement?

» — Une femme comme lui, » dit Gobet d'un air goguenard, « ressemble diablement » à un homme. Allez faire à d'autres vos contes » de mamelles coupées et de plomb fondu. » On sait ce qu'on sait. »

Une vive rougeur se répandit sur le visage de Marie; elle sentit son cœur battre d'une manière étrange, et elle n'osa pas s'interroger sur le sentiment qui l'agitait; seulement elle regarda la Gênoise d'un air de reproche; puis, pensant au danger que courait Andréa, elle se troubla de nouveau, pâlit et baissa la tête.

« — Une femme! » poursuivit Gobet. « Oui, » si l'on en croyait les commères; mais voilà, » dit-il en tirant de sa poche un poignard au manche d'ivoire, « voilà la quenouille que j'ai » trouvée tantôt sur cette femme.

» — Sainte Madone! » murmura la vieille, « prenez pitié de moi.

» — Ah! ah! m'amie, » reprit Gobet d'un air triomphant; « vous voilà confondue. Vous » avez cru peut-être qu'on trompait une Au- » torité comme le premier venu! apprenez » que l'autorité sait tout, qu'elle voit tout. » Andréa est ici; il me le faut.

» — Je jure par la Vierge et tous les saints » du paradis.....

» — A la bonne heure, » dit Gobet. « On » emploiera la force. A moi, soldats!

» — Ah! mon Dieu! » s'écria Marie. « Que » veut-il faire?

» — Du calme, ma fille. » dit tout bas la Cathalina.

Les deux soldats entrèrent, l'arme au bras, dans la chambre dont ils fermèrent soigneusement la porte. Gobet, à leur tête, se mit à fureter dans tous les recoins. Après une heure d'une perquisition aussi exacte qu'infructueuse, il allait se décider à partir, non sans faire de nouvelles et terribles menaces, lorsqu'il vit que les regards de Marie, pâle et tremblante, étaient toujours tournés vers le même point. Il s'y dirigea aussitôt et frappa avec sa canne sur la muraille, qui rendit un son sourd et creux.

« — C'est fait de moi! » pensa la vieille.

« — Nous le tenons! » s'écria Gobet

En entendant ces mots, Marie poussa un cri de douleur, et tomba évanouie sur le pavé de la chambre. Gobet, touché de compassion, fit un pas pour secourir la jeune fille, mais il s'arrêta bientôt, honteux de ce mouvement de sensibilité, et il examina avec soin la muraille, afin d'y découvrir la trace de la cavité

qu'elle recelait. Ce fut peine perdue. Le ressort en avait été fait avec tant d'art, que le point qui unissait le panneau à la muraille aurait échappé à l'œil le plus habile.

« — Femme Cathalina, » dit alors l'exempt avec un ton d'autorité sous quoi il s'efforçait vainement de déguiser son embarras et son dépit, « il y a là-dessous une cachette. Ayez » à l'ouvrir.

» — Par la bienheureuse madone et tous » les saints du paradis, » dit la Cathalina, « pour » qui me prenez-vous? moi, ouvrir la muraille! » Ai-je le don des miracles?

» — On vous fera payer cher le temps que » vous nous faites perdre, » reprit Gobet avec humeur.

« — Parlez clairement, si vous voulez qu'on » vous comprenne.

» — Tu sais très-bien ce qu'on veut de toi, » rusée Gênoise. Tiens..., » poursuivit l'exempt en levant la canne, et en se disposant à frapper de nouveau sur le mur; mais au même instant la Cathalina prononça à haute voix quelques mots dans une langue étrangère, et

Gobet, la main levée, s'arrèta, interdit, au milieu de son geste.

« — Que dis-tu? » lui demanda-t-il brusquement.

« — Rien.

» — Tu viens de parler.

» — C'est possible.

» — Dans quelle langue parlais-tu? A qui » s'adressaient tes paroles?

» — J'adressais, dans la langue de mon » pays, une prière à la madone.

» — C'est bien le moment de faire des » prières!

» — Tous les momens sont bons, » dit la Gênoise en s'inclinant et en joignant pieusement les mains.

« — Je te dis, » reprit Gobet, « que ce mur » est creux, et je te le vais prouver. »

Il brandit sa canne, et l'appliqua avec force contre le mur; un son court et sec, et qui était loin de décéler aucune cavité, se fit aussitôt entendre.

« — Eh bien? » dit la Cathalina d'un air railleur.

L'exempt stupéfait avait laissé tomber sa

canne, et, la bouche béante, les bras pendans, il contemplait la muraille d'un air stupide. Ce premier étonnement passé, il saisit un fusil aux mains de l'un des soldats, et se mit à frapper à coups réitérés, mais jamais il ne put obtenir le son qu'il avait entendu la première fois.

« — N'allez-vous pas démolir la maison ? » dit la Cathalina d'un air d'impatience. « Il est » deux heures du matin. Si vous ne vous re- » tirez pas, j'irai demain me plaindre à M. le » commissaire-général.

» — Viens-y, vieille sorcière, » dit Gobet qui écumait de rage. « Viens-y, et tu verras » comme on traite tes pareilles. »

En prononçant ces mots, Gobet se promenait à grands pas dans la chambre, revenant sans cesse au lieu fatal, et ne s'en éloignant qu'avec peine, lorsque ses regards tombèrent sur la table où brillait le verre mystérieux.

« — Ah ! ah ! » s'écria-t-il en grimaçant de joie. « On t'y prend enfin ! voilà les outils de » ton infâme métier, voilà le blanc d'œuf avec » quoi tu troubles les cerveaux faibles.

» — C'est pour moi, Monsieur, » répondit

la Cathalina; « pour moi seule. Il n'y a pas
» de loi qui me défende de croire au blanc
» d'œuf.

» — C'est ce que nous verrons..... Oh! oh! »
reprit-il en avisant les trois gravures. « Qu'est
» ceci? *Arrestation du traître Pichegru.!....*
» Cette maison est donc une caverne!... Igno-
» rez-vous, femme Cathalina, que ces infâmes
» estampes sont défendues?

» — Pourquoi cela?

» — Pourquoi..., pourquoi...? Est-ce qu'une
» Autorité a besoin de donner des pourquoi?...
» Et celle-ci?.... *Bataille de Marengo...*, passe
» encore.

» — C'est heureux.

» — *Remportée par le premier consul,...* »
poursuivit Gobet en lisant. « Le premier con-
» sul! qu'est-ce que ça?

» — C'est le premier consul; vous le savez
» de reste.

» — Il n'y a jamais eu de premier consul.

» — Celle-là est forte!

» — Il n'y a jamais eu de premier consul, »
répéta Gobet en frappant du pied.

« — Pardon, excuse, mon commissaire, »

dit l'un des soldats. « J'étais à Marengo, » et, sans me vanter, je crois que l'Autrichien » s'en est aperçu. Le petit caporal nous com- » mandait, et tout le monde, moi le premier, » quoi! nous l'appelions citoyen premier con- » sul, parce qu'il n'avait pas encore passé » empereur.

» — Silence! » dit l'exempt d'un air sévère. « Laissez ces propos aux ennemis du gouver- » nement. Il n'y a jamais eu de premier consul, » s'écria-t-il pour la troisième fois. « Napoléon- » le-Grand a été de tout temps empereur des » Français et roi d'Italie.

» — Ce sera comme il vous plaira, mon » commissaire, » dit le soldat; « mais c'est une » chose certaine qu'il a commencé par être » voltigeur dans la 18e demi-brigade, où j'ai » eu l'honneur de servir.

» — Silence!

» — Voltigeur dans la 18e demi-brigade, » dit le soldat à son camarade émerveillé. « Vol- » tigeur, à cause de sa taille, c'est connu. Il » fut fait caporal à sa première affaire sur le » Rhin, et voilà pourquoi on l'appela le petit » caporal.

» — Femme Cathalina, au nom de l'empe-
» reur, je vous arrête.

» — Moi! » s'écria la Cathalina dont l'air, d'assurance tomba tout-à-coup. « Moi, sainte
» Vierge ! qu'ai-je fait?

» — Soldats, emparez-vous de cette femme.

» — Dieu! » s'écria Marie, qui venait à peine de reprendre ses sens, « Dieu ! qu'il est
» méchant ! »

A ce compliment, la figure de Gobet s'épanouit de joie. Il s'approcha de la jeune fille, et, la regardant d'un air d'intérêt :

« — Il faut bien qu'on fasse son devoir, » lui dit-il. « Mais vous, la belle enfant, que faites-
» vous ici ?

» — Moi ! » balbutia Marie, « je venais... invi-
» ter la Cathalina à dîner demain avec mon
» père aux Catalans.

» — Vous avez l'air d'être aussi franche que
» jolie; vous me direz la vérité, j'en suis sûr.
» Avez-vous vu Andréa entrer ici ?

» — Non, monsieur, » répondit Marie sans hésiter.

« — Comment, non ! » s'écria Gobet avec colère. « Et pourquoi vos yeux étaient-ils

» toujours tournés de ce côté? Pourquoi lors-
» que j'y suis allé vous êtes-vous évanouie?

» — C'est un enfant, » dit la Cathalina.

« — Tais-toi, vieille sorcière, » dit Gobet.
« Laisse-la parler.

» — Parce que, » dit Marie en rougissant, « parce que vous me faisiez peur... Votre air
» est si terrible!

» — Il ne faut pas avoir peur, mon enfant, » reprit Gobet en s'efforçant d'adoucir sa voix.
« Ce n'est pas pour vous que l'on serait sè-
» vère... Dites-moi, » reprit-il avec un sourire:
« ce verre, ce blanc d'œuf... c'était pour vous,
» n'est-il pas vrai? Nous avons un amour en
» tête et nous venons consulter la sorcière.
» Vous pouvez bien m'avouer cela.

» — Non, oh! non, monsieur. Jamais d'a-
« mour, » répondit la jeune fille en soupirant.

» — Jamais! c'est bien long, jamais, » dit Gobet.
« Ainsi, vous m'assurez, » reprit-il, « qu'Andréa
» n'est point ici?

» — Je vous l'assure.

» — Où diable aura-t-il passé? Il a disparu
» à nos yeux comme un lutin... Où qu'il soit,
» nous le trouverons, morbleu!... Et... prenez

» bien garde à ce que vous m'allez dire; et, » vous m'assurez aussi que la femme Cathalina » ne vous a point tiré les cartes ? »

Marie baissa la tête sans répondre.

« — Mais je ne lui ai pas pris un sol, mon » Autorité, » s'empressa de dire la Cathalina, « demandez-le lui plutôt. C'est un service » d'amie que je lui ai rendu. Les cartes ! je » respecte trop la police pour y toucher. Il » faut que ce soit une amie comme la belle » Catalane qui m'en prie, sans quoi...

» — Monsieur, » dit Marie, « vous qui êtes » toujours inflexible, soyez bon une fois ; ne » faites pas de mal à cette pauvre Cathalina.

» — Je voudrais faire quelque chose pour » vous, mon enfant, » dit Gobet tout fier de s'entendre traiter d'inflexible; « mais ces es- » tampes...

» — Eh ! mon Dieu, » s'écria la Cathalina en décrochant à la hâte les deux cadres : « les » voilà ces images damnées; croyez-vous que » j'y tienne? Je les ai achetées il y a huit ans » pour me mettre bien avec la police; sans » cela est-ce qu'une pauvre femme comme moi » aurait songé à dépenser un écu pour ces

» misères? J'en ai jeûné plus de deux jours, » ajouta-t-elle en sanglotant. « Avec ma *buena* » *torta* * j'ai tant de peine à gagner ma misé- » rable vie...

» — Laissez-vous attendrir, monsieur, » dit Marie.

« — C'est bien, c'est bien, » dit Gobet en prenant les deux gravures. « Pour cette fois » je vous pardonne.

» — Que Dieu vous bénisse!

» — Voilà beaucoup de bruit pour rien, » dit tout bas le soldat à son camarade. « Mais » le mouchard a beau dire : le petit caporal a » été voltigeur et premier consul avant que » d'être empereur; tout le monde sait ça.

» — C'est pour vous ce que j'en fais, mon » enfant, » poursuivit l'exempt en s'adressant à Marie. « Vous pouvez vous vanter d'avoir » fait un miracle; vous avez fait oublier son » devoir à Gobet.... Promettez-moi de n'en rien

* Espèce de *polenta* de maïs que les Gênoises vendent dans les rues de Marseille sur un grand plat de cuivre.

(*Éditeur.*)

» dire à personne..... Quant à cet Andréa, » je saurai bien le trouver, fût-il caché dans les » entrailles de la terre. ... Allons! en route! » reprit-il d'un air majestueux; et, saluant Marie du bout de sa canne, il sortit fièrement précédé par les deux soldats.

Les deux femmes restées seules gardèrent long-temps le silence, tant elles avaient peine à se remettre d'une alarme aussi chaude.

« — J'ai cru que j'en mourrais! » dit enfin Marie. « Pauvre Cathalina, s'il t'avait emmenée, comment aurais-je pu faire sortir Andréa » de sa cachette?

« — Je te remercie de l'intérêt que tu me » portes, » répondit la Cathalina d'un ton d'aigreur.

« — Je n'entends plus rien, » reprit Marie en prêtant l'oreille. « Ils sont bien loin. Qu'at- » tends-tu pour le délivrer?

» — Eh! là! J'y vais, » dit la Cathalina avec humeur. « Oh! si j'étais seule! » murmura-t-elle.

« — Que veux-tu dire?

» — Rien, rien. Je m'entends.

« — Mais va donc, la Cathalina, va donc;
» il doit tant souffrir !

» — Donne-moi le temps, » répondit brusquement la vieille, et elle alla, à pas lents, délivrer le captif.

Une morne pâleur était répandue sur le visage d'Andréa; ses lèvres tremblaient par un mouvement convulsif; ses yeux étaient fixes et hagards. En sortant de cet étroit réduit, il prit la Cathalina par le bras, et, la regardant d'un air de défiance et de colère :

« — Dans quelle langue m'as-tu parlé? » lui demanda-t-il.

« — Jésus! Maria! qu'a cet autre fou?

» — Quand tu m'as dit d'appuyer mon corps
» sur le panneau pour amortir les coups, dans
» quelle langue me l'as-tu dit?

» — Tu le sais bien, puisque tu as com-
» pris.

» — Tu me connais donc? » dit Andréa d'une voix étouffée.

« — Non.

» — Jure-moi devant la madone que tu ne
» me connais pas, » dit Andréa en faisant violence à la Cathalina pour l'entraîner.

« — Qu'ai-je besoin de jurer? Laisse-moi,» dit la vieille en retirant son bras.

Andréa, debout, immobile, l'air sombre et pensif, dévorait la Cathalina du regard; puis il fit un mouvement pour sortir et se dérober à la vue de cette femme.

« — Où allez-vous? » s'écria Marie avec un accent de frayeur.

« — Pardon, pardon; mais... je partais... je
» partais sans vous remercier de toute l'ami-
» tié que vous avez pour moi... Que Dieu vous
» récompense!

» — Mais ils vont vous arrêter, malheu-
» reux!

» — Que m'importe!... Je suis innocent...
» Et puis, quel prix a pour moi la liberté?
» Trouver toujours des piéges sous mes pas...» Et, en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur la Cathalina qui secouait malicieusement la tête.

« — Andréa, j'ai un sûr asile à vous offrir.

» — Marie, comment pourrai-je jamais
» m'acquitter envers vous?

» — Le jour ne tardera pas à venir; nous
» irons...

» — Plus bas! plus bas, au nom du ciel! Que » cette femme ne vous entende pas; que cette » femme n'en sache rien.

» — Elle! » s'écria Marie étonnée, « et pour- » quoi?

» — Tiens, tiens, » dit la vieille, « voilà » l'aube. Pars! Mais crois que, si la Cathalina » a besoin de voir Andréa, la Cathalina saura » le trouver. »

CHAPITRE III.

Les Catalans.

Douce patrie !
Terre chérie !

(Vieille romance.)

Aux portes de Marseille, non loin du golfe du Pharo, golfe si riant et si animé aux jours de fête, si doux et si majestueux au silence et au mystère de la nuit, est une baie sauvage,

resserrée entre deux longs promontoires, qui se projettent bien avant dans la mer. Une tour en ruines, dont les flots sapent incessamment les chancelantes bases, s'élève à l'extrémité de l'un des deux caps, et ajoute encore, par son aspect désolé, à l'air de tristesse qui règne dans ces lieux. Des montagnes sans terre et sans verdure, une rive d'algues et de sable, quelques maisons basses et isolées, un puits sans eau, un reste de monument où des filets grossiers sèchent au soleil, sous des débris d'arcs et de portiques, quelques barques que les pêcheurs sont contraints de tirer sur le rivage, tant la baie est peu sûre, voilà l'asile que choisirent jadis des bannis, et dont leurs descendans se sont fait une patrie.

On n'est pas d'accord sur les causes qui portèrent ces hommes à se réfugier sur cette terre étrangère, et l'on varie beaucoup sur l'époque de leur migration. Les uns veulent que ce soient des victimes des guerres civiles qui désolèrent jadis la Catalogne; d'autres estiment que ce sont des proscrits volontaires qui suivirent la fortune de leur roi lorsque les princes de la maison de Barcelone montèrent

sur le trône de Provence. Quoi qu'il en soit, ce peuple de pêcheurs a conservé avec un soin pieux le souvenir de son premier pays. Mœurs, langage, costume, chez eux rien n'a changé : à les voir, à les entendre, on se croirait encore en Catalogne. Leur commerce avec les habitans des villes n'a pu altérer leur probité antique ; hardis pêcheurs, ils passent sur mer presque toute leur vie, et la mer est presque toujours leur tombeau. C'est, dit-on, un usage constant chez eux de ne s'allier qu'à des filles de leur sang ; et, de fait, comment une fille de Marseille, une faible Française pourrait-elle accepter cette vie de dangers et de fatigues ? comment pourrait-elle suivre un époux dans ses courses lointaines, sur une frêle barque, et l'aider à lutter contre la fureur des tempêtes !... On prétend que, lorsque l'un d'eux ne trouve pas dans le hameau une femme selon son cœur, il traverse la mer, et va chercher en Catalogne une compagne qui veuille partager la cabane et la triste fortune du banni. Ainsi se renouvelle et se perpétue le souvenir de la mère-patrie ; ainsi les Catalans vivent depuis des siècles sur le sol provençal, étrangers

aux mœurs et aux lois de la Provence. A l'époque où se passèrent les choses qu'on entreprend de raconter, leur amour du pays natal se manifesta d'une manière bien sensible ; le roi d'Espagne, Charles IV, avait fixé son séjour à Marseille ; les Catalans l'entourèrent de tant de respect, de tant d'amour, que l'infortuné vieillard put croire un moment qu'il n'avait pas perdu son trône : cet humble hameau devint, pour lui, comme un autre royaume où il ne trouvait que des sujets dévoués et fidèles ; mais la police impériale prit ombrage de ces hommages innocens rendus par un peuple proscrit à un monarque proscrit comme lui, et le roi des Espagnes et des Indes fut retenu captif dans la maison qu'on décorait du nom de palais, de peur qu'il n'allât s'asseoir quelquefois sous le toit du pêcheur, et oublier ses maux en soulageant la misère de ses anciens sujets.

C'est là, c'est à la plage des Catalans que Marie et Andréa arrivèrent au point du jour. Andréa était triste et silencieux, et durant le long trajet qu'elle venait de faire avec lui, la jeune fille n'avait pas osé lui adresser une

seule fois la parole. Tout était encore silencieux ; on n'entendait que le bruit sourd des vagues qui venaient mourir sur la rive ; la mer, grise et lourde, projetait sur le hameau cette lumière douteuse qui précède celle du matin, mais là où ses flots n'étaient pas resserrés entre des rochers, au large, loin de la terre, sa surface unie brillait d'une blancheur douce et molle. Marie ouvrit la porte de sa cabane qui était située sur la plage ; puis elle prit un pot de grès plein d'eau, et elle arrosa un jeune myrte, unique richesse végétale du hameau, qu'elle élevait dans un vase avec l'attention et les soins d'une mère. Quand elle se fut livrée aux premières occupations du ménage, elle fit signe à Andréa d'entrer, et lui montrant l'humble cabane, la plage aride et la mer :

« —Voilà, » lui dit-elle, « l'asile que vous » offre la pauvre Marie. La vie est dure ici : » plus d'une fois l'orage vous empêchera d'ar» river au gîte, et il vous faudra, après avoir » travaillé toute la journée, passer le temps » du sommeil à manœuvrer contre le gros » temps. Vous pourrez-vous faire à ces fa» tigues ?

» — Marie, » répondit tristement Andréa, « je suis fait à la peine; ma vie n'a été jus» qu'ici qu'une longue fatigue, et je n'espère » pas de meilleur jours pour l'avenir... Mais..., » ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant autour de lui comme s'il avait craint qu'on n'entendît ses paroles, « la sûreté, seul bien » que je demande, la sûreté, la trouverai-je » ici?

» —Si l'on vous y vient chercher, » dit Marie en tendant une main vers la mer, « voilà un » chemin où l'on n'osera pas vous suivre.

— Ah! Marie! vous ne les connaissez pas, » s'écria Andréa en frappant son front: « ils me » suivraient jusqu'en enfer... Ils ont droit, » reprit-il d'une voix sourde, « ils ont droit de » s'acharner sur mes pas. — Misérable que je » suis!

» — Quoi! » lui dit Marie en le regardant d'un air de surprise, « quoi! vos malheurs » sont mérités?

» — Pourquoi ne suis-je pas femme!... On » n'aurait pas exigé de moi des vertus qu'on » n'exige que d'un homme... Ces vertus m'ont » manqué... Lâche! il ne fallait pas promettre

» de poser mon pied aussi avant que celui qui
» irait le plus loin; il fallait reculer d'abord...
» Ah! j'ai honte, j'ai horreur de moi! »

En entendant ces étranges paroles, la jeune fille éprouva un sentiment indéfinissable; cette fois elle avait l'assurance que tout ce que la Cathalina lui avait dit de la naissance mystérieuse d'Andréa n'était qu'une fable grossière: mais en voyant cet homme qu'elle aimait s'accuser lui-même, elle sentait une terreur involontaire s'emparer d'elle et combattre la joie à laquelle elle aurait voulu se livrer.

«— Andréa, » lui dit-elle d'une voix douce,
» Andréa, calmez-vous.

» — Ne me donnez plus ce nom... Oh! par
» grâce, Marie, ne m'appelez pas Andréa... Si
» vous saviez combien vous me faites mal!

» — Ce n'est pas votre nom?

» — Je n'en suis pas digne, » dit Andréa d'un air sombre.

« — Ainsi, la Cathalina ne m'a rien dit de
» vrai!

» — Que vous a-t-elle dit? qu'a pu vous
» dire cette infâme vieille?» demanda vivement Andréa.

« — Elle m'a parlé de Larnaca, d'un pa-
» tron marseillais..., d'une jeune fille....

» — Tout s'explique, » reprit Andréa d'un air plus calme. « Elle a cru ce qu'on dit de
» moi; voilà pourquoi elle m'a parlé dans cette
» langue... Elle ne sait rien... Je suis plus tran-
» quille.

» — Vous resterez donc ici?

» — Oui, Marie; et puisse le ciel m'offrir
» l'occasion de m'acquitter avec vous!

» — Oh! » répondit la jeune fille en soupirant, « ce que j'ai fait est peu de chose.
» Soyez heureux, et je serai assez payée......
» Allons, allons! » reprit-elle avec un doux sourire : « voilà que vous retombez dans
» votre air sombre! Que craignez-vous? Vous
» êtes en sûreté ici comme sur l'autel. Si l'on
» venait....

» — Si l'on venait! » s'écria Andréa en tressaillant; « vous croyez donc qu'on peut ve-
» nir!

» — Rassurez-vous; il y a ici des bras pour
» vous défendre.

» — Quoi! vous n'êtes pas seule?

» — Si je l'étais, » dit Marie en baissant les

yeux; « je n'aurais pas pu vous offrir un » asile.

» — Mais qui donc est avec vous?

» — Andréa, suis-je pour vous une incon- » nue? » dit tristement Marie. « Vous ne vous » rappelez rien?

» — Oui, oui, Marie, » répondit Andréa avec un embarras visible. « Je vous ai vue... » une fois... souvent... avec votre père.

» — Il s'en souvient! » pensa Marie; et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

« — J'ai toujours vu, à votre air, que vous » vous intéressiez à moi, que vous plaigniez » mon sort.

« — Oh! oui, je vous plaignais de toute » mon âme. Si jeune et si malheureux!.. Mal- » heureux!.. Qu'en sais-je?.. Mais il faut avoir » de bien grandes peines pour être toujours » si triste à votre âge.

» — Marie..., » reprit Andréa d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent. « Et ce jeune » homme qui ne vous quittait jamais?

» — Il l'a remarqué! » pensa la jeune fille.

« — C'est sans doute celui que vous avez » choisi, celui que vous aimez.

» — C'est mon frère.

» — Votre frère! » s'écria Andréa en la regardant avec des yeux d'amour; mais bientôt il se troubla, il pâlit, il secoua la tête comme pour chasser une pensée importune; il laissa tomber sa tête sur son sein, et il resta silencieux, pensif et immobile.

« — C'est mon frère, » reprit la jeune fille. « Comme vous, il est obligé de se cacher.

» — Qu'a-t-il fait? » demanda vivement Andréa.

« — On en veut faire un soldat de Bona» naparte. Ils sont déjà venus deux fois pour » le saisir; mais la mer est vaste, et Matteo » est habile nageur. La dernière fois le temps » était à l'orage; les vagues se soulevaient » comme des montagnes; mais, bon! la mer » connaît Matteo.

» — Et si on le surprenait à terre, si on » l'empêchait d'aller jusqu'au rivage?

» — Silence! » dit la jeune fille en mettant un doigt sur sa bouche... « Il y a aux Catalans » des hommes, des femmes, des enfans; » eh bien! enfans, hommes, femmes, défen» draient Matteo. Les mains qui manient un

» gouvernail sont assez fortes pour manier un » couteau. Mais silence !..

» — Et vous aussi, Marie, vous vous arme- » riez pour défendre votre frère !

» — Je ne suis qu'une femme, » dit Marie d'un air calme ; « mais ils passeraient sur mon » corps avant d'arriver jusqu'à lui.

» — Quoi ! vous que j'ai vue cette nuit si » faible, si timide !..

» — Là il aurait fallu parler, et c'est ce que » Marie ne sait point faire ; ici il faudrait com- » battre, et Marie est familiarisée avec le dan- » ger, Marie est Catalane... Qu'avez-vous ?

» — Rien, » répondit Andréa en soupirant et en levant les yeux aux ciel.

« — Paix ! » dit la jeune fille. « Entendez-vous » ces cris ?

» — Ciel !...

» — C'est mon frère; je reconnais sa voix. » Venez. »

Cela dit, et le prenant par la main, elle l'entraîna sur la rive. Les premiers rayons du soleil avaient dissipé les nuages qui voilaient le ciel; le vent de l'aurore était tombé à la venue du jour, et la plane surface de la mer

était calme comme celle d'un lac que bornent de hautes montagnes. Une barque, dont le pavillon rouge retombait, immobile, sur le mât nu et sans voiles, doublait à force de rames le promontoire.

« — Matteo! » cria la jeune fille en mettant ses deux mains près de sa bouche pour donner plus de portée à sa voix.

« — Marie ! » répondit Matteo, « la route » est-elle libre ?

» — Rien dans l'air, rien sur la terre.

» — Prépare-toi à amarrer, » dit Matteo dont les accens devenaient de plus en plus distincts, car la barque s'approchait rapidement du rivage.

« — Mon père, » demanda Marie, « la pêche » a-t-elle été bonne ?

» — Oui et non. On aura le temps de t'ex- » pliquer cela. Seulement ne dédaigne pas ce » que la mer apporte à tes pieds. »

En entendant ces mots, Marie regarda au loin autour d'elle, et elle vit un gabelou qui descendait à pas pressés du haut du promontoire, pour assister à l'arrivée de la barque. Ensuite elle se mit à examiner attentivement

la surface de la mer; à quelques pas de là un petit baril flottait entre deux eaux; mais la vague mourante semblait n'avoir pas assez de force pour le jeter sur la rive. Marie porta encore ses yeux vers le promontoire; puis elle entra hardiment dans la mer, saisit le baril, et s'enfuit avec son butin dans sa chaumière.

Quand elle revint, le gabelou chargeait sa pipe avec du tabac que lui offrait Juan, et Matteo, debout sur le pont, tenait entre ses doigts un verre lenticulaire légèrement incliné, tandis qu'Andréa, un genou en terre, amarrait la barque à un pieux planté sur la rive.

« — Il faut que le soleil soit malade aujour-» d'hui, » dit enfin Matteo d'un air d'impatience. « Il n'a pas assez de force pour em-» braser l'amadou.

» — Donne-moi la lentille, » dit Juan. « J'en » serai bientôt venu à bout.

» — Les rayons du soleil ne seraient pas » plus chauds pour vous que pour moi, » répondit Matteo. « Ah, le voilà qui se décide! » l'amadou commence à fumer. Tenez! tenez! »

dit-il en faisant passer à son père un morceau d'amadou en feu.

Juan le prit des mains de son fils, et l'offrit au gabelou qui alluma sa pipe.

« — Hum! » dit cet homme d'un air malin en aspirant les premières gorgées et en jetant au loin des nuages d'une fumée odorante, « voilà un tabac qui ne sent guère celui du » petit caporal. Je vous prends en fraude.

« — Bon! » répondit Juan avec un rire significatif, « c'est un vieux reste de pro- » vision.

» — Et j'espère qu'il durera long-temps pour » les amis.

» — Il durera toujours.

» — Or ça, » reprit le gabelou, » n'avez-vous » rien à déclarer?

» — Rien, absolument; mais si vous avez » un moment, entrez chez moi, nous y vide- » rons le fond d'une bouteille de rhum comme » on n'en voit plus.

» — Encore un vieux reste, » dit le gabelou.

« — Encore un vieux reste, » répondit Juan en lui serrant la main. « Venez donc.

» — Il est trop tard. Le soleil éclaire si bien » le promontoire que, si quelqu'un passait par » ici, il lui serait aisé de voir que je ne suis pas » à mon poste.

— » Vous refusez de boire à la santé de ma » sœur, de la belle Catalane? » dit Matteo en caressant le menton de Marie.

« — Beau pêcheur, » dit le gabelou, « ne » faites pas rougir l'innocence. Voyez-la! elle » en est toute honteuse. A revoir, mes amis. » Le devoir avant tout. »

Et le complaisant gabelou reprit à pas lents le chemin du promontoire.

« — Eh bien! mon père, » demanda Marie, quelle chance?

» — Pitoyable, ma fille. Aussi bien je m'y » attendais. Hier quand je me suis mis en mer, » notre chien a hurlé une heure durant. Je » croyais n'en pas revenir.

» — Auriez-vous couru quelques dangers?

» — Des dangers!..... tiens, » dit-il en mettant à terre un grand panier presque vide, « porte cette belle abondance au logis.

» — Quoi! c'est là tout, mon père!

» — Et dire que je n'avais jamais fait une

» aussi belle pêche !... Il y en avait trois paniers
» pleins, et une dorade de deux pieds et demi
» que je voulais offrir à notre roi. Mais oui-
» che! On lui a confisqué sa dorade comme
» on lui a pris son royaume.

» — On vous a volé!

» — Ne me fais pas parler, car j'entrerais
» en fureur. Éclair du ciel* ! si j'en tenais
» quatre là!... Mais ils étaient plus de mille.

» — Allons, allons, père, calmez-vous, »
dit Matteo. « Il y a encore du poisson dans le
» golfe.

» — Ne me fais pas parler, te dis-je...» s'écria
Juan en serrant ses poings. « Les damnés ! Les
» maudits !...

« — Que lui est-il arrivé? » demanda Ma-
rie à voix basse à son frère.

« — Ils n'étaient pas si hardis autrefois
» quand il y avait des marins à Toulon... Ima-
» gine-toi, Marie, que nous revenions, le cœur
» plein de joie et en serrant le rivage tant que
» nous pouvions, lorsqu'une maudite frégate...
» Que puissent mille et mille rafales l'assaillir,

* Juron catalan.

» en jouer comme d'un ballon, la peloter dans
» l'air, et la plonger à mille brasses sous l'eau !

» — C'étaient des Anglais ! » s'écria la jeune fille avec un accent de frayeur.

« — Et qui donc? Depuis dix ans as-tu vu
» d'autre pavillon que ce pavillon damné?...
» Je suis pris, dis-je à ton frère; et aussitôt
» un coup de canon...

» — Juste ciel !

» — Par bonheur les coquins n'avaient pas
» bien pointé, car le boulet passa à vingt
» pieds au dessus de nos têtes. Alors une em-
» barcation vint droit sur nous...

» — Et vous n'avez pas forcé de rames !

» — Amuse-toi donc à forcer de rames de-
» devant des boulets, et à aller plus vite
» qu'eux !

» — Ils vous ont abordé !

» — Éclair du ciel ! si je mourais sans tuer
» une douzaine de ces hérétiques.... »

Il se tut, et dit à sa fille en désignant Andréa du doigt :

« — Tu ne m'avais pas dit que quelqu'un
» nous écoutait.

» — C'est Andréa, mon père.

» — Où ai-je la tête? Eh! oui, c'est lui. Sois » le bien-venu.

« — Je lui ai donné un asile chez nous. On » est à sa poursuite.

« — Bien, » reprit Juan, « reste ici; ils ne » t'y prendront pas plus qu'ils n'y ont pris » Matteo.

« — Et votre histoire, mon père?

» — Mon histoire! c'est qu'on est bien aise » de savoir devant qui l'on parle. Sais-tu que » j'en aurais pour un mois de quarantaine si je » faisais ma déclaration; et si, ne la faisant » pas, on venait à le savoir, je pourrais me » recommander à Notre-Dame de Bon-Secours! » Mon histoire! quand je te dirai qu'ils ont » fait main basse sur ma pêche, j'aurai tout » dit.

» — Mon père n'ajoute pas, Marie, qu'ils » nous ont donné un baril de rhum en » échange.

» — Et moi, je n'aurais pas donné ma belle » dorade pour un baril de piastres. Ce pau- » vre roi! ça lui aurait mis de la joie dans le » cœur, ça lui aurait fait voir qu'il y a sur terre

» des gens qui pensent à lui... Ah ! les coquins !
» les scélérats !....

» — Père, » reprit Matteo, « le roi ne pourra » pas regretter la dorade, puisqu'il ne l'a pas » vue. Donnez-lui votre rhum. Si j'en juge par » l'odeur, il y a long-temps que le gosier du » pauvre cher homme n'en a reçu de pareil.

» — C'est dit, » s'écria Juan en frappant sur l'épaule de son fils. « Voilà parler ! voilà un » avis ! Après déjeuner je mettrai ma veste de » velours bleu et ma plus belle crépine, et nous » irons chez le roi.... Fille, fille, » ajouta-t-il, « songe que nous avons un appétit de pê» cheurs.

» — Qu'as-tu à regarder si tristement la » mer ? » dit Matteo à Andréa. « Viens donc, » puisque tu es des nôtres. »

Et ils entrèrent tous quatre dans la chaumière.

CHAPITRE IV.

Le baril.

Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena.
Heu ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces ?

(P. Bouhours.)

En peu d'instans la table fut dressée, et tandis que le poisson cuisait à gros bouillons dans un vase de terre, Marie remplit les assiettes de coquillages et de fruits secs.

« — Fille, » dit Juan. « Nous avons un nou» vel hôte ; il faut célébrer sa bien venue. » Donne-moi la vieille bouteille que tu sais; » elle est presque vide, mais il en reste encore » assez pour fêter un ami.

» — La voilà, père, » dit Marie en apportant une bouteille au long col, et couverte de poussière.

« — Bien ; mets-la sur la table, et vive la » joie.... Sais-tu, Mattéo, que tu as eu une » fière idée ! Ce bon roi, quel plaisir nous » allons lui faire !

» — Il est sûr, père, qu'il ne serait pas Es» pagnol s'il n'était pas sensible à l'at» tention.

» — Le crois-tu ? Oh, oui ! il pleurera de joie, » le pauvre homme. Il n'y a qu'une chose qui » me fâche, c'est que ce sournois de Godoy, ce » prince de la Paz, comme ils l'appellent, aura » sa part de mon rhum. Prince de la Paz ! moi, » qui l'ai vu petit officier aux gardes Vallones, » et planté comme un piquet à la porte de » l'Escurial !.... Mon père m'avait donné deux » cents piastres pour faire mon tour d'Espagne, » et en un an, j'en ai tant vu qu'il me faudrait

» un siècle pour en raconter la moitié. Godoy » n'était pas si fier alors et notre bon roi était » plus gai.... Mon fils, que Dieu nous garde » des femmes qui ne savent pas se respecter ; » c'est d'elle que nous viennent tous nos mal» heurs.

» — Père, ce qu'on dit d'elle est donc » vrai !

» — Que veux-tu ? elle était jeune, Godoy » était beau et entreprenant.... Mais laissons » cela et que Dieu accorde au roi Charles une » longue et heureuse vieillesse ! il ne l'aurait » pas volée.

» — A table, à table ! » dit Marie. « Tout » est prêt.

» — Bien parlé, fille. Assieds-toi là, An» dréa ; toi ici, Matteo ; toi, Marie... Un mo» ment ! il me vient une idée aussi. Ce baril » est pour le roi ; eh bien ! il faut que ce ba» ril occupe la place d'honneur.

» — Père, c'est une singulière idée.

» — Singulière ou non, je veux qu'il en » soit ainsi, » dit Juan en prenant le baril à deux mains, et en le posant au milieu de la table. « Quel dommage que nous ne soyons

» pas au temps de la verdure et des fleurs!
» J'en parerais mon baril comme une châsse.

» — La verdure et les fleurs des Catalans
» seraient bientôt épuisées, » dit Mattéo en riant.

« — A défaut, » reprit Juan, « donne-moi à
» pleines mains de l'algue et de la mousse de
» mer : que je l'en couvre... Andréa, mon gar-
» çon, mets-y aussi ta poignée. Ce bon roi
» Charles! s'il voyait cela!.. A notre poste
» maintenant, et que chacun fasse son de-
» voir.

» — Un moment, un moment! » cria une voix du dehors. « Depuis quand déjeune-
» t-on sans les amis, un jour de fête?

» — Eh! c'est le capitaine Thomas! Fille,
» un siége et un couvert de plus.

» — C'est bien moi, » dit le capitaine en entrant, « et je n'arrive pas les mains vides.
» Avant de vous saluer tous, permettez que
» je me défasse de ceci. »

Il dit, et posa un énorme pâté devant Juan.

« — Quant à ceci, » ajouta-t-il en montrant un petit paquet bien enveloppé dans du papier gris et soigneusement lié d'une

ficelle : « c'est une surprise que je ménage au » dessert à la belle Marie.

» — A moi, capitaine !

» — Pourquoi non ? la beauté a droit...

» — Capitaine, capitaine, » dit Juan en riant ; « si vous entamez déjà les complimens, » le déjeuner refroidira. Vous avez deux cha» pelets qui sont bien longs à défiler, les fleu» rettes et votre campagne d'Egypte.

» — Il est sûr, » dit Thomas en levant la tête d'un air martial, « que, lorsqu'on a été ca» pitaine dans la trente-deuxième demi-bri» gade, et qu'on a eu Mars pour colonel, on » peut dire qu'on faisait partie de l'armée » d'Orient ; comme aussi, » ajouta-t-il avec un sourire et en prenant un air tout aimable, « comme aussi lorsqu'on se trouve en pré» sence de la belle Marie...

» — C'est bon, c'est bon, » dit Juan. « Si vous » commencez une fois, vous n'en finirez pas.

» — Patron, » reprit le capitaine, « vous » n'êtes pas dans vos jours de belle hu» meur.

» — Moi, je suis plus gai qu'un pinson ; » mais j'ai quelque chose là qui crie, » dit-il

en frappant sur son ventre; « et j'attendrai » qu'il soit satisfait pour avoir des oreilles.

» — Comme il vous plaira, » répondit le capitaine. « Aussi bien le soleil de décembre » m'a un peu altéré.

» — Doucement ! » dit Juan en arrêtant par le bras Thomas qui allait s'asseoir. « Dou- » cement, camarade ! chapeau bas, s'il vous » plaît.

» — Pourquoi cela ? » demanda la capitaine d'un air surpris.

« — Il y a là quelque chose qui porte res- » pect, » dit le patron en montrant le baril du doigt.

« — Mais...

» — Il n'y a pas de mais ; chapeau bas, ou » votre serviteur.

» — Il est dur, quand on a été capitaine » dans la trente-deuxième, d'ôter son chapeau » comme le premier venu. Savez-vous bien » que je ne l'ôtais pas dans la grande mosquée » du Caire, pas même dans la cathédrale de » Saint-Janvier de Naples ! bah ! que dis-je ? » pas même devant le citoyen général Kléber.

» — Pour Saint-Janvier, je ne dis pas ; mais

» ceci vaut mieux que Kléber, citoyen capi-
» taine.

» — Mieux que Kléber ! » dit Thomas. « C'est donc Dieu le père en personne !

» — Vous le saurez plus tard.

» — Capitaine, » dit Mattéo, « mon père veut
» vous tenir entre deux eaux. Ce n'est ni
» Kléber, ni Dieu le père ; c'est du rhum de la
» Jamaïque, il nous vient d'une frégate an-
» glaise.

» — Salut et fraternité, » dit Thomas en ôtant son chapeau, et en s'inclinant devant le baril.

« — Respect, c'est bien dit, car ni vos lè-
» vres ni les nôtres n'y toucheront.

» — Qu'est-ce à dire ? » s'écria le capitaine,
» et à quel jeu jouons-nous ici ?

» — On vous l'expliquera, camarade. En
» place ! »

Le capitaine s'assit d'assez mauvaise grâce ; il promena autour de lui des regards étonnés, et il aperçut Andréa, qui était resté dans un coin, étranger à la conversation ; son visage se rembrunit aussitôt, et il murmura entre ses dents :

» — Que fait ici cet autre? — Vous ne m'a-
» viez pas dit que vous aviez un nouveau
» convive, » reprit-il ensuite à haute voix.

» — C'est mieux qu'un convive, c'est un
» commensal, un ami, » dit Matteo en serrant
la main d'Andréa.

» — Hem! » grommela le capitaine en regardant fixement Marie, qui se troubla et baissa
les yeux. « C'est clair, » pensa-t-il, « on ne
» peut pas plus clair. Faites donc tous les jours
» une grande lieue à la rage du vent, du so-
» leil, de la poussière, pour qu'un nouveau
» venu envoie au diable toutes vos peines!..
» Je dirai deux mots au jeune homme, et
» nous verrons.

» — Vous ne mangez pas, capitaine, » dit
Juan en plongeant son couteau dans le pâté.

« — L'appétit vient de m'être coupé comme
» le jour où j'appris l'assassinat de Kléber...
» C'était pourtant un bien beau déjeuner; soit
» dit sans insulter au vôtre, patron Juan. On
» n'en avait jamais fait de semblable à Scan-
» derieh ou à Alexandrie, pour parler ainsi
» que tout le monde.

» — Voilà la barque lancée, » dit tout bas

Juan à Matteo; « elle filera bien des nœuds » avant de prendre terre; elle a vent en » poupe.

» — Qui fait la bonté d'une chose? C'est » la rareté, voyez-vous. Je ne dis pas cela pour » mademoiselle Marie, » poursuivit le capitaine d'un air galant. «J'ai vu bien des belles femmes » en ma vie, mais aucune d'elles n'était digne » d'entrer un moment en parallèle avec la belle » Catalane. Or donc ces coquillages sont d'une » fraîcheur admirable; mais s'il n'y en avait pas » dans le golfe, ne doubleraient-ils pas de prix » à vos yeux?

» — Assurément, » dit Mattéo; « quand je » n'ai qu'un écu dans ma poche j'y tiens plus » que lorsque j'en ai six.

» — Et quand tu n'en a pas du tout? Eh! » eh!... c'est justement l'affaire de mon déjeuner » de Scanderieh... d'Alexandrie, veux-je dire. » Un matin, j'étais fort tranquille dans mon » lit, lorsque mon noir.... Car j'avais un fort » bel esclave de Nubie que j'avais acheté au » bazar, et que j'avais dressé, à coups de bâ- » ton, à crier : *vive la liberté!* Ce sont là les

» deux seuls mots français que le drôle ait pu » apprendre, et encore il les prononçait et il » les appliquait comme un véritable Nubien. » Par exemple, m'avait-il joué quelque tour, » car les noirs sont malins comme des singes: « Ici, Faron! » lui disais-je, en apprêtant un » bâton. — « Maître, maître, vive la liberté! » » disait-il en tremblant de tous ses membres. » Quand je riais, il était sauvé. Ah! mademoi- » selle Marie, que n'étiez-vous à Alexandrie! » je vous aurais fait cadeau de Faron. C'était » bien la meilleure pâte d'esclave qui fût jamais » tombé entre les mains d'un officier de la » république!... Or ça, » dit-il en baissant la voix et en frappant sur le baril, « ne boit-on » pas aujourd'hui à la santé de la répu- » blique?

» — Eh! sainte-Vierge! quel bien cela pour- » rait-il faire à la pauvre défunte? » dit Mattéo.

« — Je ne crois pas que celui qui boira ce » rhum ait envie d'en faire des toasts répu- » blicains.

» — Pourquoi donc?

» — Oh ! pour rien ; mais c'est que ce » rhum doit passer par un gosier de roi.

» — Puisse-t-il l'étouffer en route !.... » dit le capitaine en avalant une rasade de vin.

« — Capitaine ! » cria Juan en serrant les poings.

« — Père, » dit tout bas Matteo, « vous » savez bien que c'est sa marotte. Laissez-le » dire.

» — Un roi !... un roi !... Un empereur, passe » encore.

» — Oui, oui, » dit Juan en riant. « Mais » viendrez-vous à votre déjeuner ?

» — C'est juste. Faron vint donc m'appor- » ter un billet du colonel qui m'invitait à un » déjeuner d'huîtres. Morbleu !... criai-je en » sautant en bas de mon lit. Des huîtres !.... » Un capitaine de la trente-deuxième ne souffre » pas les mauvaises plaisanteries...... J'étais » comme un furieux ; Faron s'était tapi de peur » sous mon lit, et il criait *vive la liberté* à me » casser la tête... Il faut que vous sachiez, ma- » demoiselle Marie, » reprit-il d'une voix douce, « qu'il n'y a pas plus d'huîtres à

» Alexandrie que de saumon dans le Veaune*.

» — C'est donc une mer maudite ? » dit le patron Juan, qui commençait à trouver quelque intérêt au récit.

«—Je passe aussitôt mon habit, je boucle » mon ceinturon, j'enfonce mon chapeau dans » ma tête, et Faron se met à crier de plus » belle ; car lorsque j'enfonçais mon chapeau, » c'était toujours signe de bourrasque. Les » poings fermés et l'injure à la bouche, je me » rends chez le colonel : parce que, voyez-vous ? » en ce temps-là les colonels ne prenaient pas des » airs comme aujourd'hui : je pousse la porte, » et je vois.... Non, un obus tombé à mes » pieds ne m'aurait pas fait tant d'effet.... Je » vois... Quand j'y pense, je n'en peux pas re» venir.... Je vois.... Il y avait de quoi faire tom» ber un homme mort de surprise.

» — Que voyez-vous donc ? » demanda Juan qui brûlait d'entendre le capitaine en venir à ses huîtres.

« — Ce que je vois ? Je vois la plus belle,

* Petit fleuve qui coule aux environs de Marseille.

» la plus adorable des filles, » dit Thomas en lançant une œillade assassine à Marie.

« — Quand ce diable d'homme se met à ra-» conter quelque chose, » grommela Juan, « c'est comme un navire qui fait eau de toutes » parts; il n'y a pas moyen qu'il marche.

» — Je vivrais mille ans que, mille ans je » me rappellerais cette histoire. Figurez-vous » tout l'état-major autour d'une table, et moi » là, à la porte, les mains collées à la culotte, » la bouche béante, moi qui savais bien qu'il » n'y avait pas un atôme d'huître dans toute » la mer d'Égypte..... Oh! quand je vous dis » qu'on n'oserait pas raconter cela à des in-» connus, de peur de passer pour Gascon.

» — Il en avait donc! » s'écria Juan.

« — Trois pyramides hautes comme cela, » dit le capitaine en levant ses mains au dessus de sa tête. « Certes, ce ne sont pas les pyramides » qui m'aient le moins étonné en Égypte.

« — C'étaient peut-être des écailles, » observa Matteo.

« — Oui, des écailles, mais des écailles » pleines. Quelle chair, quelle eau!

« — Ou donc les avait-on prises? » dit Juan d'un air rêveur.

« — Ah! voilà le fin de la chose! Je vous » le donnerais en mille à deviner.

» — Ma foi, je m'y perds.

» — Cherchez bien.

» — Je n'en viendrais pas à bout.

» — Et vous, la belle Marie? »

Marie qui n'avait pas écouté le capitaine, témoigna par geste qu'elle n'y pouvait rien concevoir.

« — Eh bien! c'était un vaisseau qui les » avait apportées de Venise.

» — Et elles arrivèrent fraîches!

» — Fraîches comme rosée. Mais où croyez- » vous qu'il les eût tenues?... Ah! ah! Vous » n'êtes pas à la fin... Dites un peu; voyons.

» — Diable d'homme! » pensa Juan.

« — A sa quille, patron, à sa quille... » cria le capitaine en frappant sur la table. « Le vais- » seau avait séjourné long-temps dans les la- » gunes, et quand il mit à la voile il ne se » doutait pas qu'il emmenait tout un banc » d'huîtres... Eh! eh! Est-ce une histoire, cela?

» — Superbe.

» — J'en sais bien d'autres, allez! si je » vous racontais... »

En ce moment le capitaine vit Andréa se pencher vers Marie pour lui parler à voix basse; il se tut, mordit ses lèvres, puis d'un air contenu :

« —Votre convive est bien réservé et bien » silencieux! » dit-il.

« — La peur n'est pas bavarde, » dit Mattéo.

« — La peur! Serait-il, par hasard, dans le » même cas que toi?

» — Lui? Oh! il n'y a pas moyen de lui » contester sa qualité d'étranger comme on a » le front de me la contester à moi, Catalan » de père en fils depuis des siècles. Et puis..., » ajouta-t-il en se cachant d'Andréa, et en tournant la main sur son front, « vous com- » prenez?

» —Vraiment! » dit tout bas le capitaine à Matteo, « il y a du Saint-Lazare * dans son » fait?

» — C'est Andréa. Vous devez en avoir en- » tendu parler.

* C'est le Charenton de Marseille.

» — Andréa ! » s'écria le capitaine qui savait, comme tant d'autres, le conte populaire qu'on faisait sur cet homme. « Andréa !... Tou-
» chez là, mon garçon. Où avais-je la tête, » pensa-t-il, « de prendre ombrage de ce pau-
» vre diable !

» — Mais, » dit Marie dont les avances amicales du capitaine envers Andréa venaient de
» dissiper toutes les inquiétudes, « mais nous
» voilà au dessert, monsieur.

» — C'est pourtant vrai.

» — En avant la vieille bouteille ! » dit Matteo.

« — Oh ! oh ! » dit le capitaine en y portant la main. « Elle sonne bien creux !

» — C'est qu'elle commence à s'user.

» — Tant pis, morbleu. Un honnête homme
» ne doit pas avoir de chagrin plus grand que
» lorsqu'il voit une bonne bouteille tirer à sa
» fin.

» — Laissez-moi au moins placer mon mot, » dit Marie.

« — Silence ! silence pour la perle des Ca-
» talans !... » cria le capitaine... « Si quelqu'un
» ouvre la bouche je le traiterai comme je
» traitai un soldat qui s'amusait à chanter la

» nuit que nous marchions sur l'île de Roudah
» pour la prendre par surprise. L'île de Rou-
» dah n'est pas une île à proprement dire ;
» c'est une...

» — Capitaine, on va vous traiter comme
» votre soldat.

» — Je me tais ; je suis muet. Vous sentez
» bien que lorsqu'on me remet sur le chapitre
» de mes batailles.... Ah ! c'était le bon temps !
» Quelle armée ! quels chefs !... Mais je suis
» muet, je suis muet. A vous, belle Marie.

» — Eh bien ! capitaine, j'attends la sur-
» prise que vous devez me faire.

» — C'est juste ; j'oubliais. En vous voyant,
» il est permis d'oublier bien des cho-
» ses... Ah ! Marie, Marie, si vous aviez été à
» Alexandrie, vous m'auriez fait oublier le
» service. Et pourtant on peut s'informer du
» capitaine Thomas auprès de tous ses cama-
» rades ; j'étais l'exactitude en personne. Un
» jour, pourtant... C'était en Syrie... Le général
» en chef, celui qui s'est fait empereur... Non
» que je veuille lui contester ce titre, bien
» que j'aie protesté de toutes mes forces ; loin
» de là ! il occupe trop bien sa place ; mais

» enfin, voyez-vous, quand on a eu l'honneur
» de servir la république, il faut briser son
» épée plutôt que de la tirer pour un homme,
» et je l'ai brisée... Un jour donc... Était-ce en
» Syrie? Attendez. Oui... C'était même sous les
» murs de Saint-Jean-d'Acre...Vous ne connais-
» sez pas Saint-Jean-d'Acre, patron? Une bi-
» coque, une vraie bicoque; et là pourtant
» était le sort du monde, comme le dit très-
» bien le général en chef. Dieu! quand je
» pense à quoi tiennent les choses! Avec trois
» canons c'était fait de...

» — La surprise, la surprise, capitaine?

» — Oui, vous avez raison, » dit-il en se mettant à délier lentement le paquet. « C'est une
» rareté par le temps qui court; cela vaut
» presque les huîtres d'Alexandrie. Observez
» que j'ai dit par le temps qui court. Autrefois
» on en avait à souhait, et en Égypte cela
» nous manquait moins souvent que le pain.
» et quel pain, bon Dieu! Une mauvaise pâte
» gluante, pétrie avec du sésame et du sorgo;
» les deux plus détestables graines qui soient
» au monde. N'allez pas croire toutefois que
» l'Égypte manque de froment; il y a des

» champs de blé et de riz à faire envie; des
» champs magnifiques, surtout lorsque l'inondation
» a été abondante; car vous savez qu'il
» ne pleut pas en ce pays; il y a un fleuve dont
» les sources ne sont pas bien connues; les
» uns les placent dans les montagnes de la
» Lune, les autres... »

Le capitaine allait s'embarrasser dans une discussion géographique lorsque, par un mouvement involontaire, il acheva de mettre le paquet à nu, et tous les convives s'écrièrent d'un air d'admiration et de surprise :

« — Du sucre!

» — Ah! ah! » dit le capitaine d'un air triomphant, « c'est du fruit nouveau, n'est-il pas
» vrai?

» — Par ma foi! » dit Juan, « voilà long-temps
» qu'il n'en a passé un grain par ma bouche.

» — Eh bien! patron, nous allons en em-
» ployer la moitié à faire du punch de marin.

» — Ce serait bien dit, si nous avions du
» rhum, » reprit Juan en montrant la bouteille presque vide.

« — Bon! » dit le capitaine, « il y a dans ce baril de quoi noyer dix raisons d'homme.

» — Jamais! jamais! » s'écria brusquement Juan; « ce rhum est pour le roi Charles, et » nul autre que lui n'y touchera; j'aimerais » mieux mourir de soif.

» — Si en Égypte nous nous étions amusés » à réserver nos provisions pour un roi! .... » Laissez-moi le sentir au moins. Que je mange » mon pain à la fumée, » dit le capitaine en débouchant le baril. « Dieu! quelle odeur! » quel baume! L'encens de la Mekke n'a pas » un plus doux parfum.

» — C'est vrai, » dit Juan en ouvrant les narines et en lançant sur le baril un regard de convoitise. « On se sent tout ragaillardir..... » Tant mieux, » répéta-t-il en faisant un geste de résolution, « cela fera du bien à notre bon » roi.

» — Patron Juan, » dit le capitaine, « si » j'étais Dieu, et si je voulais du bien aux » hommes, je ferais pleuvoir du punch. Le » punch est la meilleure liqueur qui soit au » monde; il double, il triple la vie. Après un » baiser de femme il n'est rien qui chatouille » plus agréablement qu'un verre de punch;

» mais nous n'avons pas de rhum ; n'en par-
» lons plus.

» — Je donnerais ma veste de velours bleu » pour deux bouteilles de rhum, » s'écria Juan.

» — Mais où en trouver ? » demanda le capitaine ; « voilà bien le sucre !... et, » ajouta-t-il en fouillant dans sa poche, « je n'avais oublié » ni la noix muscade ni le limon.

» — Ah ! capitaine ! capitaine! vous me faites » venir l'eau à la bouche.

» — Et vous savez, » reprit le capitaine, « que nul ne s'entend comme moi à faire un » punch..... Mais laissons cela.

» — Père, » dit Matteo, « il y aurait bien un » moyen.

» — Lequel? » demanda Juan d'un air empressé.

« — Dans ce baril.....

» — Y penses-tu ? » s'écria le capitaine avec une feinte indignation, « un baril destiné à » un roi ! c'est une chose sacrée, Mattéo.

» — Oui, » dit Juan en secouant tristement la tête, « c'est une chose sacrée.

» — Dans ce baril, vous l'avez dit vous-

» même, » poursuivit Mattéo, « il y aura la » part de Godoy.

» — Puisse-t-il en être étouffé, le scélérat! » J'entre en rage quand je pense que la moitié » de ce bon rhum passera par sa bouche.

» — Eh bien! père, si nous buvions, nous, » la part de Godoy?

» — La part.... de Godoy? » balbutia Juan.

» — Sans toucher, bien entendu, à celle de » notre bon roi.

» — Oh! pour celle-là!...

» — Ce Godoy, » dit le capitaine, « est un » bien pauvre homme.

» —Un pauvre homme!» s'écria Juan: « c'est » un infâme.

» —Un monstre! » dit Mattéo.

« — Eh bien! » reprit le capitaine, « buvons » la part du monstre, de l'infâme.

» — Oui, oui, buvons-la, » cria Mattéo.

Le capitaine saisit aussitôt le baril, et, pour ne pas laisser à Juan le temps de la réflexion, il versa à pleins bords la moitié de la précieuse liqueur dans un vase d'une vaste capacité, et il y mit le feu. En un instant la flamme s'éleva

en bleuâtres tourbillons, et une odeur suave se répandit à la ronde.

« — Capitaine! capitaine! » dit Mattéo, « ce » n'est pas là du punch.

» — C'est un brûlot, » répondit le capitaine, « et je maintiens que le brûlot est autant au » dessus du punch que le vin est au dessus de » la piquette. Parbleu! » murmura-t-il, « il au- » rait fait beau voir que je m'amusasse à con- » fectionner un punch selon les règles de l'art. » Les scrupules auraient eu le temps de ga- » gner le patron, et il m'aurait arrêté au milieu » de mes préparatifs.

» — Quelle odeur! quelle mine! » s'écria Juan d'un air d'admiration. « Laissez-moi al- » lumer ma pipe à cette belle flamme.

» — Non pas, non pas! » dit le capitaine; « n'en souillez pas la pureté. A mon sens rien » ne ressemble plus à la rosée que la flamme » du punch; c'est chaste, c'est virginal, ça » réveille mille idées gracieuses, ça ouvre » l'âme.... Et tenez, à ce propos, je me rappelle » qu'un jour à Damyath..... Oh! ceci est bien » autre chose que mon déjeuner d'huîtres! » C'est la plus ravissante orgie.... Mais, » dit-il

en s'interrompant, « je ne sais pas si devant
» mademoiselle Marie je dois me permettre.....
» Bah! je gazerai l'affaire. Vous saurez donc
» qu'à Damyath.....

» — Ami capitaine, » dit le patron qui aspirait d'une bouche avide les vapeurs qui s'exhalaient du vase enflammé, et qui craignait de voir Thomas s'embarrasser dans un récit sans fin, « ami capitaine, nos verres vous at-
» tendent.

» — Me voilà, » dit Thomas en s'armant d'une large cuiller, et en emplissant les verres rangés autour du vase.

« — A la santé de tous ceux qui nous ai-
» ment! » s'écria Mattéo.

« — Et au diable les autres! » dit Juan.

« — C'est un baume! c'est du nectar! » reprit le capitaine qui venait de vider son verre.

« — Il a passé si vite que je n'ai pas eu le
» temps d'en sentir le goût. Versez, capitaine.

» — Versez, versez!

» — A qui buvons-nous?

» — A nous, mes amis, à nous-mêmes.

» — Puisse ce verre de punch me faire
» autant de bien que je m'en souhaite.

»— De quoi parlais-je donc? » dit le capitaine dont la langue commençait à s'épaissir.

« — De Marie, » dit le patron qui voulait résolument esquiver l'histoire de Damyath.

« — Ah! oui, de mademoiselle Marie; j'ai » un projet qui vous peut tous tirer de peine.

» — Comment cela?

» — C'est pour cette conscription qui » chagrine si fort Mattéo. Un honnête » homme de mes amis m'a promis, moyen- » nant salaire, de faire exempter le jeune » homme; mais la somme est si forte qu'en » vendant votre maison, vos filets et votre » barque vous n'en ramasseriez pas le demi- » quart.

» — Vos expédiens sont admirables ! » dit Mattéo avec un accent d'amère ironie.

« — Attendez donc, jeune homme! Je suis » un vieux soldat de l'armée d'Orient, et » j'ai encore dans un coin de mon bureau » quelques diamans et quelques sequins : » si mademoiselle Marie veut les accepter de » la main d'un époux....

» — D'un époux! » dit Marie en pâlissant.

En entendant ces mots Andréa fit un geste de colère; mais bientôt il se troubla, et son visage prit une indéfinissable expression de tristesse.

« — Capitaine, » dit Juan d'un air pensif, « ce serait la première Catalane qui aurait » épousé un étranger, et ces mariages ne sont » pas heureux.

» — Qu'en sait-on puisqu'on n'en a jamais » essayé ? » s'écria le capitaine. « Allons, allons, » père! on pourra s'entendre... A la santé » de la belle Marie!.. C'est une horreur d'avoir » gardé ce toast pour le dernier. Voyez! nos » verres ne sont pas pleins.

» — Plût au ciel que ce vase eût été aussi » intarissable que la fontaine des Méduses *!

« — Eh bien, Patron! maintenant que le » punch est fini, qu'en pensez-vous? » demanda le capitaine d'un air triomphant.

« — Qu'il faudrait vendre sa chemise pour » en boire une goutte, » répondit le patron

* Fontaines, ou plutôt bassins immenses d'assez mauvais goût, qui ornent le *Cours des Phocéens* à Marseille.

en regardant le vase avec des yeux d'amour.

« — Ah! ah! j'espère que Godoy aura un » nez long d'une aune.

» — En pensant que c'était sa part que » nous buvions, j'y trouvais deux fois plus de » plaisir.

» — Je le crois bien, » dit Thomas; « mais, » ajouta-t-il d'un air contrarié, « nous avons » eu un tort.

» — Lequel?

» — Oh! lequel! Nous avons eu deux torts: le » premier, de ne pas narguer Godoy à chaque » gorgée; le second, de ne pas boire à sa » mort.

» — La mort de Godoy! » s'écria le patron en serrant ses poings nerveux. « Éclair du » ciel! ç'aurait été un beau toast!

» — Du rhum, du rhum tout cru, tout » pur pour celui-là, » s'écria le capitaine en saisissant de nouveau la cuiller. « Si le roi » en sait le motif, il nous pardonnera d'avoir » touché à sa part.

» — A la mort, à la mort de Godoy! » dit

le patron, dont la raison commençait à chanceler, en avançant son verre.

« — Du coupable Godoy.

» — Du plus vil des hommes.

» — De Godoy ; c'est tout dire.

» — A sa mort! » cria le capitaine en emplissant de nouveau les verres.

« — Ce rhum a encore son prix après le » punch, » dit Mattéo.

« — Assurément, » dit Juan, « je suis sûr » qu'il plaira à notre pauvre roi.

» — Étourdis que nous sommes! » s'écria le capitaine en frappant son front : « et la » santé du roi! nous l'avons oubliée. Un si » digne homme! un si bon prince!.... Il faut » boire au roi, mes amis.

« — Buvons au roi, » dit Juan en levant les yeux au ciel; « mais, chapeau bas, la main » sur le cœur : c'est la plus belle santé qu'on » puisse porter. »

Et tous, imitant le geste du patron, vidèrent leurs verres.

« — Père, » dit Mattéo « je n'ai encore » proposé aucun toast; mais j'en ai un...

» — Il est fâcheux qu'il vienne si tard, »

dit le capitaine; « de ces belles vendanges il » ne reste plus que les paniers.

» — Quoi! » s'écria Juan, « le rhum de » notre bon roi...

» — Vous venez d'en boire les dernières » gouttes.

» — Par Notre-Dame de Lorette! » s'écria le patron demi-furieux, demi-pleurant : « j'ai » honte de moi, je suis un misérable... Ce » pauvre roi Charles! si jamais je le rencon- » tre, je n'oserai pas le regarder en face..... » Souffletez-moi, battez-moi, dites-moi les » plus grandes injures que vous pourrez trou- » ver; j'ai tout mérité, tout.

» — Père, reprenez votre raison.

» — Au fait, » dit le capitaine, « que » voulez-vous de plus? vous avez fait boire » un officier de la 32e demi-brigade à la santé » d'un roi!..

» — Oh! jamais... jamais... » dit Juan en portant ses deux mains à sa tête et en pleurant à chaudes larmes. « Ce pauvre roi!.. un » si bon rhum!.. j'en ai la bouche toute » parfumée. »

Le patron donna long-temps un libre

cours à sa douleur; mais la nuit était venue: on parvint non sans peine à le persuader de s'aller remettre au lit; et le capitaine reprit, d'un pied assez mal assuré, la route de Marseille en promettant de revenir bientôt pour la seconde affaire qu'il avait entamée.

CHAPITRE V.

La tempête.

Καὶ τοὔνομ' ὀρθῶς ἀφροσύνης ἄρχει θεᾶς.
(EURIPIDE.)

« — Allons ! sus ! Mattéo ! » cria Juan au point du jour.

A ce bruit Marie quitta précipitamment son lit, et, jetant son mantelet sur ses épaules,

elle ouvrit la croisée de sa chambre. Elle aperçut, à la lueur douteuse de l'aube, son père qui se promenait à grands pas, la tête enfoncée dans son bonnet rouge, et frappant ses larges flancs de ses bras pour chasser le froid du matin.

« — Qui vous peut éveiller à cette heure, » père? » dit-elle.

« — Crois-tu que mon sommeil soit bercé » comme le tien, par des songes d'amour?... » répondit Juan. « Dormir n'est pas déjà si doux » à mon âge.

» — Mieux vaut encore dormir que de se » promener sur la plage, sans y avoir rien à » faire, comme un goëland.

» — Oui-dà!... Écoutez les jeunes filles, et » quand vous aurez mangé le dernier pain de » la planche, vous serez forcé de serrer votre » ceinture pour tromper la faim.

» — Vous n'êtes pas dans vos jours de belle » humeur, père; aussi j'ai presque envie de » ne vous pas demander où vous allez.

» — Où je vais! Ah! ah! » reprit Juan en secouant la tête. « La question serait belle, en » effet! Où puis-je aller, jeune fille? Puis-je

» m'amuser, comme toi, à user, l'hiver, le » pavé de la ville, et l'été à cueillir des fleurs ? » Voilà mon amusement, à moi ; voilà ma ville » et ma prairie, » dit-il en étendant un bras vers la mer.

« — Quoi ! vous allez en mer ! Pas un jour » de repos après tant de fatigues !

» — Et pourquoi, après le travail, prend-on » du bon temps ? le sais-tu ? C'est que le tra- » vail vous a permis d'amasser un peu de » biens de Dieu. La journée d'hier, » ajouta-t-il avec un rire d'ironie mêlé d'humeur, « a » été si bonne !

» — Père, père, » dit Marie qui examinait attentivement le ciel vers l'orient, « la mer sera » mauvaise aujourd'hui. Voyez cet amas de » nuages ! Le soleil se levera dans un linceul » si noir et si épais qu'il ne s'en pourra pas » débarrasser.

» — Bah ! tout cela va fondre à un de ses » rayons.

» — Non, père ; non. Je sens l'odeur chaude » du labech. C'est un orage qui se forme là » bas.

» — Va-t'en à la malheure ! » cria Juan. « Est-

» ce là le bonjour dont tu me devais saluer?

» — Si vous voyiez votre air, si vous en-
» tendiez vos paroles, vous en seriez fâché.
» Encore une fois, père, dussiez-vous me dé-
» biter plus d'injures qu'il n'y a de grains dans
» mon chapelet, restez en terre.

» — Crois-tu que ce soit un orage? » dit, en examinant à son tour le ciel, Juan dont l'air annonçait qu'il le croyait aussi.

« — Voyez comme la mer est noire et sourde,
» comme les nuages s'amassent lentement sans
» vent qui les pousse...

» — A la garde de Dieu!... » reprit Juan qui accompagna ces paroles d'un geste de résolution.

« — Qui vous presse d'y aller? » dit Marie alarmée.

« — Tu as cru peut-être que ma raison s'é-
» tait noyée pour toujours dans le punch!
» Halte là! je suis de bon sens aujourd'hui, et
» je ne me veux pas coucher deux fois avec
» un remords sur la conscience.

» — Je ne vous comprends pas. Si vous vou-
» lez parler de cette dorade, mettez donc votre
» esprit en repos.

» — Une promesse non tenue!

» — Le roi ne le sait pas.

» — Eh! ne le sais-je pas, moi?... Ce pauvre » vieux roi Charles! Non, il n'y a pas sur la » terre un homme plus malheureux que lui. » Trompé, toujours trompé, trompé par tout » le monde...

» — Père, » dit Marie en riant, « c'est aussi » par trop exagérer les choses. J'ai cru un mo» ment que vous alliez frapper votre poitrine.

» — Eclair du ciel!... garde ta gaieté pour » toi-même; tu en auras bon besoin. Ce ma» riage que tu projettes...

» — Un mariage!

» — J'ai des yeux, va! tu ne refuses le capi» taine que parce que tu es férue d'amour pour » un autre.

» — Vous lisez plus avant dans mon cœur » que moi-même, » répondit Marie un peu troublée.

« — Epouse-le donc, ton Andréa; épouse» le. A chaque instant, tu entendras une voix » secrète te dire : « Malheur à la Catalane qui » donna sa main à un étranger! » et tu passe» ras ta vie dans les larmes.

» — Ah!... » dit Marie en poussant un cri d'horreur; puis, avec un amer accent de reproche, elle ajouta : « Mon père, que vous êtes » dur et cruel! »

Le patron baissa la tête d'un air confus. Il sentit que la colère l'avait entraîné bien loin; mais, trop fier pour en convenir, et trop homme de sens pour ne pas comprendre qu'en discutant avec calme il serait bientôt convaincu de tort, il reprit, en s'animant, le fil de son premier discours.

« — Un Andréa, un grand lâche, un homme » qui n'a pas de sang dans les veines!...

» — Qu'en savez-vous? » dit aigrement Marie.

« — Ce que j'en sais..... ce que j'en sais..... » Pourquoi est-il encore à dormir à cette » heure?

» — Est-ce une heure de chrétien que celle-» ci pour se lever quand on n'a rien à faire? Il » n'a pas, comme vous, une folie en tête.

» — Une folie!... voilà le respect que tu as » pour ton père!

» — Pardon, pardon, » reprit Marie. « Le mot

» n'était pas encore lâché que je l'aurais voulu
» retenir.

» — Ah ! c'est une folie ! » poursuivit Juan tout glorieux d'avoir fini par avoir raison dans une discussion si mal entamée. « C'est une
» folie, à ton sens, que de n'avoir que sa pa-
» role ! Honorer le malheur, aimer son roi,
» c'est une folie.

» — J'ai tort.

» — La jeunesse est si bien apprise aujour-
» d'hui que, tout ce que vous aviez coutume
» de révérer, elle s'en moque ; tout est folie à
» ses yeux.

» — Allez, allez toujours, père ; filez du câ-
» ble ; ce n'est pas moi qui vous arrêterai en
» chemin, » dit Marie impatientée.

« — Oui, je veux tenir ma promesse ; je la
» tiendrai. Je ne laisserai pas, dans tout le
» golfe, un trou comme le creux de ma main,
» sans y fouiller ; et jusqu'à ce que j'aie amené
» une dorade assez belle pour qu'on puisse
» monter une bague avec une de ses dents en
» guise de pierre, je traînerai mes filets dans
» la mer.

» — Et vous ferez sagement.

» — Eh bien ! tu ne ris pas !

» — Je vous approuve.

» — Que fais-tu là, plantée à ta fenêtre? A
» l'humeur paresseuse qui te prend, il t'aurait
» fallu naître d'un armateur de la ville. Des-
» cendras-tu?

» — Donnez-moi le temps de me vêtir, » dit Marie en se retirant dans sa chambre.

Elle se hâta de passer son court jupon de laine brune qu'elle serra autour de son corset de velours noir; elle jeta sur sa tête une crépine sans ornemens; puis, prenant à ses mains ses bas rouges et ses souliers, elle franchit rapidement l'échelle qui communiquait de sa chambre à la grande salle du rez-de-chaussée. Quand elle arriva sur le seuil de la porte, Juan, Andréa et Mattéo étaient occupés à démarrer la barque.

« — Sois la bienvenue! » dit Juan d'un air moqueur.

« — Bonjour, mon frère; bonjour, Andréa.
» Que cette journée vous soit heureuse et
» belle!

» — Et rien pour moi, fille ?

» — Si j'avais eu un souhait à faire pour

» vous ce matin, vous me l'auriez fait rentrer
» dans l'âme.

» — La paix! la paix! Marie, » dit Juan en prenant la main de sa fille et en la secouant fortement. « Oublie ce que je t'ai dit, comme
» j'ai oublié ce que tu m'as pu dire. Que veux-
» tu? j'étais tout chagrin, tout triste.

» — Est-ce que Marie est du voyage? » demanda Mattéo.

« — Non pas; mais voilà long-temps qu'on
» n'a battu la mer au Vallon-des-Auffes, et j'ai
» idée qu'elle y pourra faire deux ou trois bons
» coups de filet. Amarre le canot à la barque;
» nous laisserons Andréa et Marie au Val-
» lon. »

Ce que disait Juan fut aussitôt fait. Les quatre passagers entrèrent dans la barque et se jetèrent sur les rames. Quand il eurent doublé le promontoire, ils présentèrent la voile au vent; Mattéo prit le gouvernail d'une main ferme.

« — Andréa, » dit Juan qui se promenait sur le pont, couvert, jusqu'aux yeux, de son caban, « n'y a-t-il rien dans ceci qui t'étonne?

» — Non, » répondit Andréa en regardant

autour de lui, comme pour y chercher quelque sujet d'étonnement.

« — Te cacher sous mon toit, t'admettre à » ma table, sans que je sache qui tu es, n'est- » ce donc rien?

» — Croyez que je n'oublierai jamais...

» — Laisse là tes phrases. Ce n'est pas avec » cet hameçon qu'on m'amorce. Qui es-tu? » d'où viens-tu? Nul ne le sait, nul ne le peut » dire; tu es plus mystérieux qu'un almanach.

» — Mon Dieu! père, » dit Marie qui vit l'embarras d'Andréa, « si l'on vous faisait la » même question, vous seriez peut-être en » peine d'y répondre. Qui peut savoir d'où il » vient?

» — Vraiment! » reprit Juan en riant d'un gros rire. « Tu crois cela!... mais il y a entre lui » et moi cette différence, que nul au monde » ne songera à me le demander. D'où je viens! » mais de mon père, apparemment. D'où ve- » nait mon père? du sien. Ainsi, de père en » fils, on remontera jusqu'au moment où mon » premier auteur quitta la Catalogne et se vint » réfugier sur cette terre maudite. Mais ce » premier auteur, d'où venait-il? qui sait?

» peut-être des rois de Catalogne en ligne di-
» recte. Je n'en suis pas plus fier, » ajouta-t-il en débouchant un flacon d'eau-de-vie dont il avala de longues gorgées. « Il y a des pê-
» cheurs qui descendent de fils de rois, et des
» rois qui descendent de fils de pêcheurs. Cha-
» cun pour soi, et Dieu pour tous. A votre
» amitié!

» — Père, si l'on avait fait à votre premier
» auteur, ainsi que vous l'appelez, la question
» que vous faites à Andréa, on l'aurait gran-
» ment embarrassé.

» — Tu crois!... Mattéo, tourne à droite la
» barre du timon... Ah! tu le crois!

» — Il avait peut-être son secret, et il ne se
» souciait pas de le jeter au vent.

» — Son secret! à la bonne heure. Aussi
» n'est-ce pas son secret que je demande à
» Andréa, mais des choses qu'il puisse dire.
» Dans ce bas monde, pour vivre il faut avoir
» métier ou seigneurie : il vit; a-t-il seigneurie
» ou métier?

» — Ni l'un ni l'autre, » répondit Andréa.

« — Que faites-vous donc? » reprit Juan

d'un air de mépris. « Est-ce que, par hasard...? » Et il faisait le geste de demander l'aumône.

« — Père, vous n'êtes guères charitable » dans vos suppositions.

» — Patron Juan! » dit Andréa d'un air calme, « mieux vaut implorer la charité des » passans que de les détrousser.

» — Mieux vaut aussi être borgne qu'aveu- » gle; mais là dessus je n'ai pas de préfé- » rence.

» — Au reste, rassurez-vous. Je ne demande » rien à personne; et si vous voulez mettre à » prix l'hospitalité que vous m'avez donnée, » je suis homme à vous prendre au mot.

» — Tu es donc bien riche?

» — Non; » reprit Andréa d'un air triste, « mais le peu que j'ai durera plus que moi. » Celui-là est prudent qui laisse, à sa mort, » un écu de six livres pour payer son dernier » habit de sapin.

» — Mais s'il avait vécu vécu huit jours de » plus, hein?

» — Il aurait amassé davantage.

» — Ta prudence ressemble un peu à la fo- » lie. Suffit. Tu comptes donc mourir seul,

» tout entier, sans laisser d'héritiers de ton » nom ? Alors qu'es-tu venu faire sur cette » terre ?

» — Que n'y suis-je jamais venu ! » dit Andréa en secouant la tête.

» —Ma foi ! je ne suis pas de ton sentiment. » Vivre est doux.»

Andréa regarda le patron d'un air sombre; puis, lui prenant la main :

« — Que tu es heureux si tu le penses !

» — Trouverai-je le soleil moins beau pour » un jour de pluie et d'orage ?

» — Il est des pays où le ciel est toujours » voilé de noirs nuages, où le soleil n'apparaît, » faible et pâle, que pour s'éteindre aussitôt; » il est des cœurs d'hommes qui sont comme » ce ciel.

» — La peste ! » dit Juan, d'un air d'admiration. « Tu parles comme des matines dorées *. » J'ai regret vraiment à te quitter si vite, car » j'y perds de belles choses. Par malheur nous » voici déjà au Vallon-des-Auffes.

» — Père, il faudra enfin que vous lâchiez

* Tu parles comme un livre. (*Éditeur.*)

» votre proie, » dit Marie. « Vous ne la pourrez
» plus tourmenter.

» — La tourmenter! Que mes filets ne re-
» tirent jamais que de l'algue et des cailloux,
» si j'y songeais.

» — Ce qui me tourmente est là, » dit Andréa en mettant la main sur son cœur. « Les
» discours des hommes m'importent peu.

» — Mon philosophe, » reprit Juan en ôtant son bonnet d'un air demi-railleur, demi-respectueux, « je vous vais laisser avec
» ma fille, Marie. Daignerez-vous lui donner
» un coup de main, et l'aider dans sa pêche?

» — Volontiers, toujours.

» — C'est quelque chose. Je n'ai plus besoin
» de te demander où est ta seigneurie, car te
» voilà un métier. Fille, délie la corde, et
» saute dans le canot... Mattéo, jette le *bor-*
» *gin* * à ta sœur. A vous le saut, mon phi-
» losophe. »

Comme Juan parlait, Marie avait mis le canot à la mer, Mattéo lui avait fait passer

* Voyez la *Confrérie du Saint-Esprit* pour ce mot.
(*Éditeur.*)

les filets, et Andréa venait de prendre place près de Marie.

« — Adieu, enfans, » cria le patron. « Priez
» Dieu qu'il bénisse ma pêche et la vôtre.
» Adieu, adieu, enfans ! »

Mais Marie et Andréa ne le pouvaient déjà plus entendre. Ils tendirent les filets à l'entrée d'une petite baie, et se dirigèrent vers le rivage.

Il y a dans les côtes de Marseille quelque chose à la fois de sauvage et de riant, qui fait éprouver un sentiment contrasté et mal défini. Presque partout, de petites vallées resserrées entre une double chaîne de montagnes, courent vers la mer, et se déploient sur la rive en vastes plaines de sable. Là, vous ne rencontrez ni arbres, ni verdure; ce ne sont que rochers nus, que terre inerte; mais, ce ciel pur qui s'étend sur les crêtes des collines, ce soleil étincelant qui les brûle de ses feux, cette blanche mer qui les borde, cet air suave qui y court avec la légèreté et la transparence d'une fumée d'azur, ont une majesté douce et calme que le site le plus pittoresque ne saurait égaler. On se surprend parfois à vouloir

découvrir la cause du charme qu'on y trouve; mais l'esprit vaincu renonce bientôt à cette recherche, et il s'abandonne à sa molle rêverie. C'est qu'en effet c'est une terre privilégié entre toutes les terres; d'elle tout plaît, tout ravit, car elle a une beauté toute de physionomie.

Dans cette foule de vallées sans nom qui se croisent en mille sens, riantes solitudes dont chacune a ses mystères et sa poésie, le Vallon-des-Auffes a une poésie et des mystères empreints d'un charme particulier. Ses collines sont moins sauvages, sa mer est plus tranquille; de loin en loin, des bastides pendent au penchant de ses coteaux, et des pins majestueux élèvent en éventail leur verte cîme au milieu de bouquets d'amandiers. L'âme y est disposée aux plus douces émotions, car les sentimens qui l'agitent dépendent presque toujours du monde extérieur.

Marie et Andréa s'étaient couchés sur le sable, attendant que vînt le moment de retirer les filets. La tête appuyée sur sa main gauche, Andréa contemplait le vallon, et ses yeux se mouillaient de larmes.

« — Qu'avez-vous? » lui demanda Marie.

« — Ces lieux me rappellent des lieux encore » plus beaux, encore plus chers.

» — Mon père m'a souvent dit qu'ici il » croyait être dans les vallées de la Catalogne.

» — Ah! » dit Andréa avec un soupir, « vous » m'ôtez mon illusion. Oui, » reprit-il tristement, « chacun se plaît à trouver dans les » lieux qu'il habite, une image, un souvenir » de la patrie absente.... Marie, ce ciel, ces ro- » chers, cette mer, ce n'est pas la Catalogne, » c'est la Grèce. Marseille antique n'a point » menti à Marseille moderne; elle était bien » fille de la Grèce; jamais fille ne ressembla » plus à sa mère.

» — Vous être Grec! » s'écria Marie, à qui les paroles de la Cathalina revinrent en mémoire.

« — Oui, » répondit Andréa en rougissant.

« — Et, » dit Marie, troublée à cet aveu, « vous êtes la fille de Panaïottaca...

» — Marie, » reprit Andréa avec amour, « je croyais vous avoir déjà dissuadée de ce » conte.

» — Je voudrais pouvoir n'y pas ajouter foi, dit la Catalane, en baissant les yeux.

« — Ainsi ce n'est que de la pitié, » s'écria

Andréa, « rien que de la pitié!... Ah! j'étais
» indigne d'inspirer un autre sentiment!

» — Vous vous trompez; c'est un sentiment
» plus tendre...

» — J'entends, » dit Andréa avec un sourire amer, » un amour de sœur!...

» — Qu'importe, pourvu que je vous aime,
» pourvu que, passée loin de vous, la vie me
» semble impossible!

» — Se peut-il!... Mais non, non; votre air
» dément vos paroles; vous êtes triste, pré-
» occupée; ces mots si doux, vous ne les avez
» dits que pour ramener un peu de calme dans
» l'âme du proscrit... Mais que vous êtes
» bonne!

» — Je suis franche. »

Et Marie mentait, car les doutes que la Cathalina avaient fait naître dans son esprit, s'étaient dissipés depuis long-temps; mais il en aurait trop coûté à sa pudeur de fille, d'avouer qu'elle avait désiré, qu'elle avait provoqué un si dangereux tête-à-tête avec l'homme qu'elle aimait.

« — Au moins, » murmura Andréa, « je ne
» mourrai pas sans avoir trouvé quelque sym

» pathie dans un cœur de femme. Mourir !
» moi !...

» — Que dites-vous?

» — Rien.... Marie, le repos de ma vie dé-
» pend de vous.

» — Je vous écoute, » dit Marie émue.

« — Jeune fille, » reprit Andréa d'un air rêveur, « croyez-vous qu'il soit difficile de
» mourir ?

» — Pourquoi cette question?

» — Avez-vous jamais vu trépasser un chré-
» tien ? Souffre-t-il beaucoup ? dites-le-moi, si
» vous le savez; dites, oh ! dites - moi si,
» quand la mort est là , le lâche souffre plus
» que le brave; dites-moi si mourir est dif-
» ficile.

» — Vous m'effrayez, Andréa.

» — Si l'on hâte soi-même ce moment, si
» l'on a assez de cœur pour s'ouvrir une veine,
» ou se fracasser la tête contre un rocher, le
» moment est-il plus terrible que si on l'attend
» venir dans son lit?... Oui, l'on doit beaucoup
» souffrir, beaucoup, car il faut un grand
» effort de courage pour attenter à soi-même.

» — Au nom de la bienheureuse Vierge

» Marie, ne me parlez pas ainsi; ne me regar- » dez pas ainsi. Vous m'effrayez, vous m'ef- » frayez !

» — Mais, est-il lâche, celui qui a assez de » raison pour se dire : « Il n'y a plus rien après » la mort; tous mes tourmens seront finis; » et qui a pourtant le cœur de vivre, de me- » ner une vie misérable, à travers mille maux, » mille périls... Oh! oui, » poursuivit-il en sanglotant : « lâche, bien lâche, car il voudrait » trouver un refuge dans la mort, et il ne » l'ose pas.

» — Revenez à vous, Andréa.

» — Marie, » dit Andréa d'un air plus calme, « promettez-moi que vous ne me refuserez pas » le service que je vous vais demander.

» — Je vous le promets.

» — Lorsque j'ai été arrêté, on a saisi sur » moi...

» — Un poignard au manche d'ivoire, » dit vivement Marie. « Je le sais.

» — Obtenez de ces gens-là qu'ils me le » rendent.

» — Qu'en voulez-vous faire, grand Dieu!

» — Rien, oh! rien, » dit-il en baissant la tête. « Qu'en ai-je fait durant dix ans que » je l'ai porté caché dans mon sein?

» — Vos discours... cette demande... En» core une fois, » dit Marie d'un ton solennel, « qu'en voulez-vous faire?

» — J'y tiens comme on tient aux armes d'un » père, d'un ami, comme je tiendrais à un sou» venir de vous.

» — Jurez-moi que vous n'avez aucune » pensée sinistre.

» — Eh!... » s'écria Andréa avec explosion. « quand je disposerais de ma vie, n'est-elle » pas à moi, toute à moi, à moi seul? Il y au» rait un malheureux de moins sur la terre. Qui » donc s'inquiète d'Andréa sous le soleil? A » l'heure de mon agonie, ai-je une mère ou » une amante de qui les jours soient enchaînés » aux miens? Quand on est seul à porter le » fardeau de sa vie, on le peut jeter là sans » remords; la charge est trop lourde.

» — Mais, » dit timidement la jeune Catalane, « s'il y avait quelqu'un au monde qui » vous eût donné son cœur...

» — Que dites-vous, grand Dieu!

» — Si elle consentait à partager votre mi-
» sère...

» — Tant de bonheur n'est pas fait pour
» moi. Et puis, où trouver sur la terre une
» fille qui voulût partager mon sort? Les an-
» ges ne sont qu'au ciel.

» — Andréa... »

La jeune fille allait, en balbutiant, lui faire un aveu, lorsqu'elle fut interrompue par ces mots, prononcés d'une voix haute et retentissante :

« — Retirez donc vos filets; ils sont pleins,
» beaux dormeurs.

» — J'y vais, » répondit Marie en se levant.

« — N'est-ce pas avoir occupé la baie assez
» long-temps que de l'avoir occupée pendant
» une heure? Avec dix pêcheurs comme vous
» la mer ne serait plus libre. »

Marie chercha à découvrir d'où partait cette voix : mais la plaine, les rochers et la mer étaient déserts. Le premier étonnement passé, elle entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et se mit, aidée d'Andréa, à retirer les filets.

« — Votre sort changera, » dit Marie en portant un pied en arrière et en se baissant

sur la corde pour donner plus de force à ses mouvemens.

« — Qui vous le peut faire penser? » demanda Andréa en imitant le geste de Marie.

« — C'est que j'ai jeté les filets à la mer, à » votre intention. A leur poids, je crois que » de long-temps on n'aura fait une plus » belle pêche. C'est signe de bonheur; tout » vous réussira.

» — Que Dieu vous entende!

« — N'avez-vous pas, » reprit Marie d'un air d'effroi, « n'avez-vous pas vu courir une om- » bre à travers les rochers?

» — Non, » dit Andréa en pâlissant.

« — On dirait qu'il y a là quelqu'un qui » nous épie.

» — Enfer et damnation! » murmura Andréa. « Voilà cinq ans qu'ils m'avaient laissé » en repos; mais depuis trois jours que cette » felouque est entrée dans le port, chacun de » mes momens est un supplice. Ils sont déjà » sur mes traces!

» — Quels sont vos ennemis?

» — Mais non, non, Marie, » reprit-il avec

sérénité ; « il n'y a rien; j'ai prêté l'oreille.
» C'est l'ombre d'un nuage...

« — Un dernier effort... » dit la jeune Catalane en tirant fortement la corde. Andréa s'unit à elle, et les filets furent enfin amenés sur la rive.

Marie l'avait prévu; c'était une pèche miraculeuse : la dorade aux barbes d'argent; la langouste à la cuirasse brune parsemée de taches jaunâtres; le rouget, dont la peau étincelle, sur un fond écarlate, de toutes les couleurs du prisme, et ces mille poissons sans nom, tous divers de forme et de beauté, étaient entassés dans la vaste poche du filet. Marie les jetait à pleines mains dans des corbeilles d'osier qu'elle recouvrait d'algues vertes. Quand le travail fut fini, elle se laissa tomber, haletante de fatigue, sur le sable.

« — Recommencer serait peine perdue, » dit-elle; « les paniers sont pleins. Voilà qui nous
» dédommagera de la mauvaise rencontre que
» mon père a faite hier.

» — En vérité, je vous admire, Marie;
» quelle ardeur! quelle force!

» — Née pour la peine, je me suis faite à la » peine.

» — Trouvez-vous du charme à cette vie ?

» — Il fut un temps où je n'aurais pas » changé mon sort contre celui des dames de » la ville. La mer est si vaste et si belle ! Quand » j'y vole avec mon canot, je me dis en regar- » dant, au loin, dans les vastes prairies qu'elle » baigne : « Tous les poissons qui nagent là » dedans sont à moi ; ce sont mes richesses, » mes troupeaux ; point de soins, point de » dépenses pour eux ; c'est la mer qui me les » fait naître, la mer qui me les nourrit, la mer » qui me les donne. » Et quand je lutte avec la » tempête, quand elle s'acharne contre mon ba- » teau, et que, me réfugiant sous les rochers » du rivage, je vogue joyeusement sous cet » abri, je ris de la voir hurler, me poursui- » vre jusque dans mon asile, et se briser, » furieuse et impuissante, contre ces hautes » masses de pierre. Là, tout est doux, tout est » beau. J'ai vu se lever le soleil dans l'intérieur » de leur terre ; il est pâle, timide, tremblant ; » sur notre mer, son premier rayon est ar- » dent et vaste. Et puis, la liberté, Andréa, la

» liberté d'aller, de venir, de courir sur ces » larges eaux sans rien qui vous gêne! Mon » père m'a lu quelquefois les livres saints : ah! » ce n'est pas sous des tentes de pasteur que » Dieu aurait dû placer les patriarches; c'est » dans des barques de pêcheur.

» — Ainsi les dangers ne vous épouvantent » pas!

» — Je n'en vois jamais sur la mer.

» — Marie, » reprit Andréa en changeant de conversation, « irons-nous à Marseille ou aux » Catalans?

» — A Marseille, pour vendre le poisson.

» — Aurez-vous alors la bonté de vous sou- » venir de votre promesse?

» — Laquelle?

» — Vous l'avez déjà oubliée? cette arme...

» — Andréa, renoncez à ce projet de mort; » si ce n'est point par pitié pour vous-même, » dit-elle en sanglotant, « que ce soit par pitié » pour moi.

» — Eh quoi! Marie!... » s'écria Andréa.

« — Oui, je ne saurais plus long-temps le » cacher; oui, Andréa, je vous... »

En ce moment une ombre humaine vint se

placer, noire et silencieuse, entre Marie et Andréa. La jeune fille tressaillit, un froid mortel courut dans ses veines, et elle se mit à murmurer des prières. Andréa sentit son cœur défaillir, et il osait à peine jeter les yeux sur cette ombre vague et indéterminée qui était là, immobile et menaçante. Marie eut enfin le courage de tourner la tête, et elle aperçut à quelques pas d'elle la Cathalina qui la regardait avec un rire satanique.

« — C'est toi, sorcière d'enfer! » s'écria-t-elle. « Que maudite sois-tu jusqu'à l'heure de » ta dernière agonie et au delà, pour la peur » que tu m'as faite!

» — Ho! ho! la belle Catalane, » répondit la vieille, « de quelle humeur tu te rends! On ne » peut donc plus exposer son corps au soleil, » de peur que l'ombre ne t'effarouche!...

— Que viens-tu faire ici?

» — Un jour peut-être tu me remercieras » de la rencontre. Je t'aime, perle des Cata- » lanes, et je viens ici pour te sauver.

» — Je ne te comprends pas. »

Durant cet entretien Andréa s'était levé, et serrant ses bras sur sa poitrine :

« — Qui es-tu? » lui demanda-t-il.

» — Ai-je un compte à te rendre?

» — Qui es-tu? » répéta Andréa d'un voix animée. « Réponds, ou je jure par la croix de » la mort de Dieu que je t'en ferai repentir.

» — Je ne te crains pas, » reprit froidement la Cathalina. « Je sais que tu n'as de courage » que contre les femmes, et en plus d'une oc- » casion mon bras a valu celui d'un homme. »

Andréa se troubla, et baissa la tête, dévorant en silence cet affront.

« — La Cathalina, » dit Marie hors d'elle, « amasse mieux tes injures au fond de ton » cœur; car si elles viennent encore jusqu'à » ta bouche, je te les y ferai rentrer.

» — Eh! là! » reprit la vieille. « Comme tu » t'animes!... pauvre enfant! » ajouta-t-elle d'un air triste, « tu me rendras justice plus tard.

» — Tu me lasses; que veux-tu de nous?

» — Tiens, » dit la vieille en étendant vers l'un des bouts de l'horizon sa main décharnée, « vois cet amas de noirs nuages qui va bien- » tôt envelopper le ciel; vois pâlir le soleil, » entends murmurer l'eau et le vent courir à » la surface de la terre. Si tu tardes encore à

» retourner au port, la tempête va jouer avec » ton bateau comme un fossoyeur avec un ca- » davre.

» — Santa Maria ! » s'écria la belle Catalane ; « je m'en étais aperçue au point du jour, et » voilà que je l'avais oublié.

» — Jeune fille, » dit la vieille d'une voix sombre, « il faut que ton amour soit bien fort » pour te distraire à ce point.

» — Il est plus fort que toutes les puissances » de mon âme, » murmura Marie, mais de manière à n'être entendue que de la Cathalina.

« — Est-ce un service, cela? » reprit la sorcière. « Eh bien ! il est moins grand que celui » que je te voudrais rendre.

» — Parle plus clairement si tu veux qu'on » t'entende.

» — Je parlerai... mais, en attendant, donne- » moi une place dans ton bateau. C'est pour » toi que je suis venue ici ; je suis vieille ; mes » genoux se dérobent sous moi ; je n'aurai ja- » mais la force de retourner à Marseille.

» — Avec nous, toi ! » dit Andréa.

« — Et que crains-tu? » reprit la Cathalina

d'une voix douce. « Vois si je te puis faire du » mal : je respire à peine.

» — Soit. Viens... » dit Marie.

Ils entrèrent tous trois dans le bateau. Marie se plaça à l'une des extrémités pour manier plus sûrement l'aviron; Andréa allait s'asseoir près de la vieille, lorsque celle-ci fit un mouvement d'horreur ; il s'arrêta étonné : Marie laissa tomber les rames, et fixa ses yeux pénétrans sur la Cathalina.

« — Ce n'est rien, » dit celle-ci en composant son visage. « Si tu te mettais si près de moi, le » bateau pourrait chavirer : il n'y aurait pas » de contre-poids. »

Andréa eut l'air de se payer de cette raison, et il s'assit, à l'autre extrémité, en face de Marie.

Le bateau fendait l'eau docile; déjà on avait doublé le cap, lorsque la mer commença à s'enfler et à soulever de lourdes vagues. Le jour prit une couleur jaunâtre, et l'on entendait au loin des sifflemens lugubres. Tout semblait annoncer une longue et désastreuse tempête. Le ciel était voilé de toutes parts par un seul nuage, noir, égal, impénétrable; et

sur ce second ciel, qui dérobait à la vue les plaines d'azur, couraient, avec la rapidité d'un éclair, d'autres nuages, d'un bleu sombre, et qui semblaient déchirés par le vent. Tout à coup, une complète immobilité, un silence atroce succèdent à ce mouvement et à ce bruit; la mer suspend ses vastes balancemens; des éclairs illuminent le ciel; mille tonnerres y succèdent et se répondent avec un fracas épouvantable; les nues s'abaissent, et ouvrent leurs cataractes qui laissent tomber par torrens l'eau, la grêle et la foudre.

Marie s'efforce de gagner une crique où attendre la fin de la bourasque. Mais le jeune homme s'est levé; il s'agite en mouvemens convulsifs, il porte la main à ses cheveux, il frappe du pied, et donne les marques du plus violent désespoir. Pâle, l'œil hagard et baigné de larmes, il monte sur la proue du bateau, et là, les bras tendus, il se met à crier: « Andréa!... Andréa!... » d'une voix lamentable.

« — Crie, crie, misérable!... » dit la vieille; « appelle Andréa; Andréa ne viendra pas; tu » sais bien qu'il ne peut pas venir.

» — Andréa!... Andréa!.. » criait le jeune homme avec un accent plaintif qui se mêlait aux mugissemens de la tempête.

« — Le malheureux! » dit Marie. « Sainte » mère de Dieu! ayez pitié de lui! délivrez-le » de son délire.

» — Que fais-tu?» dit brusquement la vieille. « Tu laisses tomber les rames pour joindre les » mains, pour prier!... Et pour qui, grand » Dieu?... le sais-tu? Sais-tu pour qui tu im» plores l'intercession de la Madone? Cet » homme que tu vois...

» — Eh bien?... » demanda Marie d'un air avide.

« — Non, » dit la vieille en frappant sur sa poitrine. « Ce secret est là; il n'en sortira pas. » Le lâche se tiendrait trop sur ses gardes.

» — Cathalina! » reprit Marie avec colère, « tu es au nombre de ses ennemis.

» — Non, certes, » dit la Cathalina en souriant amèrement. « Il n'y a pas de sang entre » lui et moi, n'est-il pas vrai? Ses offenses sont » de celles qu'on pardonne!

» — Andréa! Andréa! » dit le jeune homme,

mais vaincu par le délire, faible, presque sans voix.

« — Tais-toi, malheureux! » dit la veille. « Que ce nom ne sorte plus de ta bouche : tu » le souilles. »

Elle se dirigea, les yeux étincelans, le bras levé, vers Andréa; mais Marie se jeta sur elle et la terrassa de sa main nerveuse.

« — Sorcière infâme!... » cria-t-elle. « Quoi! » sous mes yeux!...

» — Qu'as-tu donc?» dit la vieille en se débattant.

« — Tu le voulais précipiter dans la mer!

» — Moi! Jésus Maria! je le voulais faire » rentrer dans la barque.

» — Fais encore un geste suspect, » dit la jeune fille en s'armant d'un aviron; « et je » t'écrase la tête! »

La Cathalina avait profité du mouvement de Marie pour se dégager; elle tira une arme de son sein, et en montrant la pointe à la belle Catalane :

« — Je ne te crains pas, Marie, » lui dit-elle.

« — Que vois-je! ce poignard.....

» — Oui; c'est le sien; mais il ne l'aura que » pour le porter en terre, dans une blessure » d'où tout son sang aura coulé.

» — Ose, ose, Satan.

» — Ce n'est pas de ma main qu'il doit pé- » rir, » dit froidement la vieille; « et son mo- » ment n'est pas encore marqué. Mets ton » esprit en repos.

» — La Cathalina!...

» — La tempête nous gagne. Songeons au » plus pressé, » dit-elle.

Elle saisit un aviron et se mit à ramer avec force. En peu d'instans le bateau gagna une petite baie bien abritée. La Cathalina sauta d'un pied ferme sur un rocher de la rive et disparut.

CHAPITRE VI.

La rencontre.

. . . . . . Σχῆμα μὲν γὰρ Ἑλλάδος
Στολῆς ὑπάρχει προσφιλεστάτης ἐμοί.
(SOPHOCLE.)

IMMOBILE, saisie d'un long étonnement, Marie tenait ses yeux attachés sur la route que venait de prendre la Cathalina, comme pour y saisir sa trace; et de temps-à autre elle

croyait revoir cette femme dans la poussière que le vent soulevait en épais tourbillons, ou dans un buisson dont les feuilles émues tremblaient sur leur tige. En ce moment l'orage qui avait lutté long-temps pour s'étendre bien avant dans les terres, se retirait vaincu vers la mer; à l'occident, le ciel, d'un noir bleuâtre, s'abaissait sur les eaux en lourde et vaste coupole, semée de lames de feu, et enveloppait le soleil dans son nuage; à l'orient, l'air était pur et serein, mais le sombre reflet du couchant le teignait d'une couleur triste et vague. La mer reflétait, en miroir fidèle, les accidens du ciel; une part était noire et sombre, l'autre grise et pâle; un large sillon d'argent les séparait brusquement; entre le ciel et l'eau flottait une lumière rougeâtre, qui, laissant dans l'ombre le sommet des hauts lieux, les éclairait à quelques pieds de leur base. On n'entendait plus qu'à de longs intervalles le bruit affaibli du tonnerre qui mourait dans mille échos; mais toutefois la nature n'avait pas repris cet air riant qui suit une tempête: elle était encore silencieuse et dans l'attente.

A ce calme subit, le délire d'Andréa s'était

apaisé; il reprenait ses sens et jetait autour de lui des regards incertains et honteux. Marie se hâta de lui adresser la parole pour que ce moment lui fût moins pénible.

« — Vous avez bien souffert! » lui dit-elle d'un air d'intérêt.

« — Oh! oui... Je sens là un poids qui m'étouffe... Mais où donc est cette femme?

» — Elle s'en est allée.

» — Déjà!... Vous me cachez quelque chose, » Marie, » dit Andréa qui la vit hésiter.

« — Je ne vous cache rien.

» — Où était-elle lorsque j'ai.... tantôt?.... » m'a-t-elle vu?...

» — Hélas! plût à la bienheuse mère de » Dieu qu'elle ne fût jamais venue! » dit Marie avec un soupir; car, dans les pays du Midi, on s'efforce de dérober à la vue des indifférens la folie d'un parent ou d'un ami, comme on cache une action honteuse, un crime.

» — Elle m'a vu... et, » reprit Andréa avec crainte, « ai-je dit quelque chose?..

» — Vous n'avez prononcé que le nom » d'Andréa.

» — Tant mieux, » dit-il en poussant un soupir d'allégement.

« — Vous avez donc un secret, un secret » terrible?

» — Terrible en effet;... mais il mourra avec » moi.

» — Croyez-moi, » dit tristement la belle Catalane, « peu importe qu'il ne vous ait point » échappé : cette femme le connaît.

» — Qui? » s'écria le jeune Grec.

« — La Cathalina...

» — La Cathalina! » dit-il en cherchant dans sa mémoire si ce nom avait jamais été lié à son sort.

« — Je vous le puis avouer, maintenant » qu'il n'y a plus de péril pour vous. L'infâme, » la maudite vous a voulu jeter traîtreusement » à la mer.

» — Grand Dieu!...

» — J'ai bien su l'en empêcher... » poursuivit Marie, qui, par un involontaire geste, caressait l'aviron de la main.

« — Et pourquoi l'en avoir empêchée! » s'écria Andréa avec colère. « A l'heure qu'il est, » tout serait fini pour moi; j'aurais souffert,

» mais je n'aurais plus à souffrir. De quel
» droit m'avez-vous rejeté dans la vie? De quel
» droit m'avoir enchaîné à mes inquiétudes de
» tous les jours, à mes longues souffrances, à
» cette incertitude qui me dévore, qui me tue?..
» La vie!..... Oh! voilà un beau présent que
» vous m'avez fait! La vie! savez-vous ce que
» c'est que de vivre dans de perpétuelles alar-
» mes, de ne pas voir une ombre le jour, de
» ne pas entendre un souffle de vent la nuit
» sans tressaillir, sans sentir une sueur froide,
» un battement de cœur, sans craindre à cha-
» que instant pour cette misérable vie? Ah!
» si vous l'aviez su, vous ne m'auriez pas
» prêté ce funeste secours. Mon agonie serait
» en arrière de moi, et elle m'est toujours en
» avant; elle est là, avec ses livides horreurs,
» ses angoisses, son râle!...

» — Vous m'osez demander pourquoi?... » dit Marie avec une larme.

« — Par pitié, oubliez ce que je viens de
» dire. J'ai honte, j'ai horreur de moi; quand
» je devrais tomber à vos pieds, vous remer-
» cier comme un autre ange gardien!...

» — Je n'aurais pas laissé tuer sous mes yeux

» mon plus cruel ennemi, et vous, vous qui
» m'êtes si cher!...

» — Marie, » dit Andréa d'une voix grave,
« ne me tenez plus ce langage. J'ai été bien
» coupable de l'entendre...

» — Vous?

» — Eh! n'est-ce pas un crime que d'expo-
» ser une belle et innocente fille à aimer un
» malheureux tel que moi!... Jamais femme ne
» portera mon nom; jamais elle ne passera à
» mon doigt l'anneau nuptial. Aucune des joies
» de la terre n'est faite pour moi : je n'en suis
» pas digne.

» — Je ne vous demande point votre secret;
» je ne cherche pas même à le pénétrer : mais
» croyez-moi, Andréa, quelle que soit votre
» faute...

» — Ma faute! dites mon crime.

» — Rien n'est au dessus des remords; tout
» s'efface, tout se pardonne.

» — Devant Dieu, peut-être; mais devant
» les hommes, non. Laissez-moi à mon sort;
» et soyez assurée, Marie, que l'espoir d'avoir
» pu être aimé de vous adoucira l'amertume
» de mon dernier moment.

» — Homme étrange, » dit Marie avec une sorte d'impatience, « Satan lui-même, l'ange » tombé ne se croirait pas plus indigne de par» don. Qu'avez-vous donc fait?

» — Ce que j'ai fait! A mon récit vos che» veux se dresseraient sur votre tête, vous me » fuiriez comme un pestiféré.

» — Se peut-il? » dit Marie en reculant malgré elle. « Vos mains...

» — Mes mains sont pures de sang, mais ma » bouche... Au nom du ciel, ne m'interrogez » pas!

» — Non; vous parlerez. C'est trop long» temps retourner le couteau dans ma bles» sure. Au nom de l'amour que j'ai pour vous, » Andréa, qu'avez-vous fait? »

Et tous ses traits étaient animés d'une fierté pudique, et ses yeux étincelaient. Andréa ne put pas soutenir ce regard de feu; il baissa la tête, et dit d'une voix éteinte :

« — J'ai manqué de cœur dans une occasion » où il allait de ma vie et de celle de mes com» pagnons...

» — Ah! » s'écria Marie avec joie, « que béni » soit Dieu!

» — Et vous ne me repoussez pas avec hor-
» reur?...

» — Je vous aime; je vous aime, » dit la belle Catalane avec une naïveté d'enfant, et en prenant ses mains qu'elle serrait contre son cœur.

« — Mais sachez, jeune fille, que tous mes
» compagnons sont morts; tous, jusqu'au der-
» nier, et que c'est ma lâcheté qui les a per-
» dus.

» — Oui, je t'aime, je t'aime, » dit Marie avec abandon. « Je t'aime, parce que tu es
» malheureux, parce que tu es faible et que tu
» as besoin d'appui. Si tu n'as pas les vertus
» d'un homme, je les aurai pour toi. Andréa
» fier, impétueux, m'aurait déplu peut-être :
» ce que j'aime en lui, c'est sa douceur timide.
» Oui, je t'aime comme une mère son enfant,
» comme un guide jeune et fort le vieillard à
» qui il donne le bras, comme le bâton aime-
» rait l'aveugle si le bâton avait une âme. Ne me
» repousse plus; ta vie est la mienne; je m'y
» attache; je m'identifie avec elle... Andréa,
» un peu, oh! un peu d'amitié en retour de
» tant d'amour.

» — De l'amitié!... O femme adorée entre » toutes les femmes, crois-tu que je ne me » sois pas livré de violens combats pour lutter » contre l'amour qui me dévorait? En voyant » tant de beauté, tant de jeunesse, un si bel » avenir qui t'était réservé, je craignais de t'en» chaîner au sort d'un misérable. J'ai lutté » long-temps en vain; mais l'amour l'emporte, » l'amour est le plus fort. A toi! pour jamais; » à toi! toujours à toi! Je n'aurai pas un vœu, » pas une pensée qui ne soient pour Marie. Tu » ne sais pas le prix du trésor que tu me » donnes! un amour de vierge, un amour pur » comme un nuage d'été, à moi!... Marie, Ma» rie, tes douces paroles sont là, elles me pénè» trent, elles coulent comme un miel dans mes » veines. Oh! ne me les retire pas, par grâce, » dit-il en tombant à ses pieds; « elles sont à moi; » ne me les retire pas.

» — Jamais, jamais, » dit Marie en le relevant.

Andréa passa un bras autour du corps de Marie; et, une main levée vers le ciel, triste, nuageux, et qui grondait sourdement:

« — Voilà, » dit-il, « l'image de la vie qui t'est

» réservée. Songes-y, jeune Catalane ; pour » un jour de soleil, tu auras vingt jours » d'orage.

» — Je les brave.

» — Et un soir, peut-être, ton époux, celui » à qui tu auras tout donné, sera poursuivi et » frappé jusque dans tes bras...

» — Qui l'oserait? » dit fièrement Marie en se dégageant des bras d'Andréa et en étendant sur sa tête une main protectrice.

« — Je n'ai pas été maître de moi, » reprit le jeune Grec d'un air rêveur, après un moment de silence. « Marie, chassons nos douces » pensées, comme au réveil on chasse le sou- » venir d'un rêve. Je ne dois avoir qu'un soin » qui m'occupe; depuis long-temps le moment » est marqué : il faut qu'il vienne enfin. Ce » poignard...

» — Il n'est plus au pouvoir de Gobet de » vous le rendre.

» — Comment le savez-vous?

» — Je l'ai vu aux mains de la Cathalina.....

» — Toujours cette femme!

» — Elle le tenait caché dans son sein.

» — Et vous ne le lui avez pas arraché?

» — Je craignais de trop bien servir votre » désespoir.

» — Aux mains de la Cathalina cette arme » est bien plus redoutable. Elle sait que je suis » ici... elle va venir... Ecoutez, écoutez ! » dit-il en prêtant l'oreille. « Entendez-vous ce bruit » de pas?... Où fuir? où me cacher? malheu- » reux!...

» — Eh bien! veux-tu fuir? le veux-tu?... » Je pars avec toi; je te suis; mais avant de me » jeter, les yeux fermés, dans la misère et dans » l'exil, que j'entende au moins une douce pa- » role sortir de ta bouche. Dis-moi que c'est » par amour pour moi que tu tiens à la vie; » ne crains pas de mentir, de me tromper; dis- » le-moi... Oh! non, non, » reprit-elle en sanglotant; « si c'est un mensonge, ne me le dis » pas.

» — Marie, tu le veux! » dit Andréa vaincu. « Le sort en est jeté; je t'entraîne avec moi » dans l'abîme. Oh! jeune fille, si j'avois su te » rencontrer un jour, avec quel soin religieux » j'aurais veillé sur mon honneur, pour être » digne de toi!...

» — Qu'as-tu ? » lui demanda Marie en le voyant pâlir.

« — Cette femme...

» — Oui ; partons... Mais entends gronder » le ciel ; vois la mer s'agiter ; la tempête re- » vient ; jamais nous ne pourrons arriver au » port.

» — Que faire, grand Dieu !

» — Ah ! » dit Marie en avisant, non loin de là, une barque qui avait aussi cherché un refuge dans la crique. « Il y a là quelqu'un, » peut-être... Ohé ! patron ! » cria-t-elle.

» — Qu'est-ce ? » répondit, en se levant, le patronqui dormait dans le fond de sa barque.

« — C'est vous, patron Michel !

» — Tiens ! la belle Catalane !.. Que penses- » tu de cette bourrasque ? » dit le patron qui bâillait et se frottait les yeux. « Si la mer avait » jamais soif, elle aurait bû son soûl aujour- » d'hui.... Pouah ! il n'y a pas de sommeil plus » dur que celui qu'on fait au bruitdu tonnerre ; » les vagues vous y bercent trop.... Holà hé ! » reprit-il en faisant tourner son bateau pour en présenter la pointe à une lame, qui allait fondre dessus. « Tu estrop courroucée, la belle ;

» la, la, calme-toi. A la bonne heure, ma jolie » soupe au lait! » dit-il en voyant la lame se briser, et tomber écumeuse autour du bateau. « Dis donc, Marie, de quel côté as-tu » fouillé les rochers, ce matin?

» — Au Vallon des Auffes.

» — Mauvaise affaire, ma fille, mauvaise af» faire. Ces roches-là sont plus battues que le » grand chemin de Rome. Si la mer avait une » poussière, il n'y aurait pas moyen d'aller à » ce Vallon par le vent le plus léger.

» — Je suis donc plus chanceuse que toi, » patron Michel; car j'y ai trouvé de quoi rem» plir quatre grands paniers.

» — Hum! » dit Michel en allumant sa pipe, « la mer est vieille; elle n'aime que les jeunes » gens. On fait cas de nous autres, vieux ma» rins, parce que nous connaissons la traî» tresse, et dans ses jours de belle humeur » nous savons prévoir la bourrasque; mais » voilà tout ce que nous pouvons gagner avec » elle. La mer, vois-tu? c'est comme les femmes: » on ne la connaît bien que lorsqu'elle ne veut » plus de vous. Suffit... Ton père est-il allé au » large ce matin?

» — Hélas! oui.

» — Ne crains rien; nul ne manœuvre avec » plus d'adresse dans le golfe. Mais si tu » comptes sur sa pêche, tu compteras deux » fois.

» — J'ai fait sa journée et la mienne.

» — A la bonne heure, » dit Michel en regardant au large. « Enfin la rade est libre! » reprit-il avec joie; « mes yeux s'y peuvent promener librement, sans craindre d'y rencon» trer un pavillon ennemi!... Que maudits » soient ces chiens d'Anglais!... Il fut un temps » où ils n'étaient pas si fiers; quand M. de » Suffren courait sur la mer des Indes, ils ne » se laissaient pas approcher d'un peu près, » sans recommander leur âme à Dieu. Mais » aujourd'hui on dirait que la mer est à eux... » Oh! si, avant de mourir, je pouvais enten» dre encore une fois le branlebas, et tirer à » volée dans la mâture d'une frégate!...

» — Marie, » dit Andréa, « le temps presse.

» — Avec cet homme il faut choisir son mo» ment. Il ne vous écoute que lorsqu'il n'a plus » rien à dire.

» — Hum! » reprit Michel, « que bénie soit

» la tempête! La princesse pourra se promener demain dans la rade.

» — Quelle princesse?

» — Combien y en a-t-il à Marseille? La sœur » de l'Empereur, donc; la princesse Pauline » Borghèse. Elle a fait ce matin son entrée à la » lueur des éclairs et au bruit du tonnerre. Le » ciel s'était mis en réjouissance pour elle; et » c'est pour elle qu'il a chassé les Anglais. Que » bénie soit la tempête! » répéta le patron. « Voilà six mois que nous ne pouvions aller au » delà de la seconde bouée.

» — Marie! » dit encore Andréa.

« — Patron Michel, il faut que j'aille à » Saint-Jean *; et vous voyez que la route » n'est pas praticable par eau. Me voulez-vous » faire l'amitié de veiller sur ma barque?

» — Pauvre enfant! » dit le patron en éclatant de rire, « es-tu folle, ou si tu me prends pour » un novice? Moi rester ici! Ne vois-tu pas » que la rafale y va bientôt donner à plein?

» — Comment faire? » demanda la belle

* Quartier de Marseille habité par les pêcheurs. (*Éditeur.*)

Catalane d'un air d'inquiétude; « essayerez-
» vous de gagner le port?

» — J'aimerais mieux me mettre une pierre
» au cou que de me risquer dans cet étroit
» passage par un vent de labech. Ecoute :
» nous allons partir, et, gagnant le large, nous
» irons abriter nos barques sous la Tourette,
» du côté de l'Estaque.

» — Bien dit, patron, » répondit Marie; et
déjà sa barque flottait, indécise, loin du ri-
vage, que Michel commençait à peine à dé-
marrer la sienne.

« — Attends moi donc, la Marie, » dit le
patron. « Par le gros temps, on en vaut mieux
» lorsqu'on est deux à se voir et à se parler.

» — Je suis en panne.

» — Oh! oh! en panne sans voiles! dis
» plutôt que tu vas à la dérive. Il faut que la
» mer soit bien mauvaise pour que tu sois
» tant ballottée. Réflexion faite, nous agirions
» peut-être sagement de rester ici et d'y
» dormir encore deux ou trois heures; je
» crains... »

Le patron s'arrêta brusquement au milieu

de sa phrase; il eut l'air étonné; une explosion se fit entendre.

« — Je ne me trompais pas, c'était bien un » sifflement de balle. Sommes-nous encore au » temps des *fuyards** pour qu'il n'y ait pas de » sûreté aux portes de la ville!.... Attends, » attends! » dit-il en tirant un couteau de sa poche: « nous allons nous dire deux mots de » près.

» — Ce n'est pas à toi qu'on en veut, » cria une voix.

« — Oui dà! Eh bien! alors vise avec plus » d'adresse, imbécile; ton plomb m'a frisé de » si près qu'une ligne de plus, et le fils de mon » père allait dormir sous terre.

» — Couchez-vous dans la barque à plat » ventre, » dit Marie à Andréa.

En ce moment un second coup de fusil partit.

« — Rien dans l'air, rien sur la rive, » reprit le patron; « c'est donc à des chrétiens » que vous en voulez, assassins!... à des chré- » tiens! » cria-t-il en serrant fortement le

* Les compagnies de *Jésus* et du *Soleil*.

manche de son couteau, et en grimpant sur les rochers. « Où sont-ils, les misérables? »

Il regarda autour de lui et n'aperçut rien; seulement il lui sembla voir, un moment, dans le lointain, des gens qui fuyaient, mais qui furent bientôt cachés par un triple rideau de roches. Le patron jeta son couteau à terre, de rage; puis, songeant à Marie et à la promesse qu'il lui avait faite, il s'apprêtait à redescendre sur la rive; il vit la barque de la belle Catalane qui luttait, au large, contre une mer houleuse et grondante.

« — Holà, hé! » cria-t-il, « tu n'es pas pru-
» dente, la belle. Il y avait moins de danger à
» rester sous le fusil de ces maladroits qu'à te
» jeter au milieu de la tempête. Tourne à
» droite; la mer y sera plus douce, mais ne
» t'y laisse pas gagner par elle, car elle te
» pousserait sur les rescifs... Là, bien. Main-
» tenant chemine droit devant toi..... Pauvre
» enfant! » murmura-t-il, « que la sainte
» Vierge lui soit en aide. »

Et, regagnant sa barque, il s'enveloppa de son caban, et se remit à dormir.

Echappé au danger qu'il venait de courir,

Andréa semblait ne pas voir le danger qu'il courait encore. Marie crut lire dans ses yeux une sorte de courage de résignation ; et, lui prenant la main :

« — Voyez, » dit-elle : « le vent nous se-
» conde. En peu d'instans nous serons au
» port.

» — Ici-bas il n'y a pas de port pour moi,
» et la tempête qui m'assaille en ce moment
» est la moins dangereuse. J'échapperai à la
» rage des vents ; eh bien ! quoi ? je trouverai,
» en mettant pied à terre, la rage des hommes,
» plus constante, plus acharnée, plus furieuse
» mille fois. Oh ! si j'osais !... » dit-il, en regardant fixement l'abîme.

« — Quel est votre dessein ? » demanda Marie alarmée.

« — Rien, rien... Soufflez, vents ; siffle, tem-
» pête ; soulève-toi, mer orageuse ; c'est dans
» tes gouffres qu'est mon refuge : mais sauve,
» oh ! sauve Marie ! que demain elle puisse
» arroser de ses pleurs mon cadavre jeté sur la
» rive.

» — Ah ! » s'écria Marie, « tandis que je

» vous écoutais, la mer m'a gagné; elle a plus
» de force que moi.

» — Juste ciel !...

» — Point de cris, point de désespoir. Pre-
» nez un aviron, et voguons de concert. »

Tous deux se mirent à ramer vivement, mais c'était en vain; la fragile barque était emportée par les vagues avec tant de vitesse que tous leurs efforts ne pouvaient retarder sa marche.

« — Perdus, perdus ! » dit tristement Marie.

« — Perdus ! » répéta Andréa avec désespoir.
« Oh ! donnez des signes de détresse; agitez
» votre mouchoir...

» — Il n'y a personne au rivage.

» — Dieu puissant ! » dit-il en levant ses mains au ciel.

« — Ecoutez, » reprit-elle d'un air plus calme. « Au moment où le bateau se brisera
» contre les rescifs, tâchez de conserver votre
» sang-froid, et jetez-vous sur mes épaules;
» avec l'aide de Dieu je gagnerai la rive.

» — Non, Marie; laissez-moi mourir.

» — Aux rames, aux rames ! » cria la jeune fille. « Sainte Madone ! ayez pitié de nous.

» — L'aviron échappe à mes mains, » dit Andréa avec terreur. « Le courant nous em-» porte.

» — Oh ! si nous avions pu gagner la rive !... » Il est trop tard. »

En ce moment, ils avaient cessé de lutter contre la tempête. La barque, faible jouet des vagues, allait à leur caprice, tantôt précipitée dans le fond de l'abîme, tantôt élevée jusqu'aux cieux. Les montagnes d'eau qui l'entouraient de toutes parts, dérobaient la terre à la vue de Marie.

« — Voici donc venu le moment ! » dit Andréa d'une voix éteinte. « Marie, pardonnez-» moi de vous avoir entraînée dans mon mau-» vais sort.

» — Votre mauvais sort ! » dit la belle Catalane, les mains jointes, les yeux levés au ciel. « Si je ne l'avais point partagé, vous au-» rais-je pu survivre ?

» — Marie, Marie, » reprit le jeune homme d'un air grave et triste, « quelle pensée dans

» un tel moment! une pensée d'amour au » milieu d'une scène de mort!...

» — Et Dieu n'est-il pas tout amour? Oh! » s'il a mis dans mon âme ce sentiment chaste » et pur qui était ma vie, croyez qu'à ses yeux » cette pensée trouvera grâce... Il le faut, car » elle suivra Marie jusque dans sa dernière » heure, et Marie est faite pour le ciel; Marie » est une sœur des anges. Sa mère, en mou- » rant, le lui a dit.

» — Voyez venir cette lame, haute et som- » bre comme un pic de l'Apennin; c'est elle » qui nous va engloutir. Elle a roulé long- » temps dans les vagues pour grossir ses flancs; » maintenant que la voilà puissante et forte, » elle se promène lentement sur la mer » qu'elle écrase de son poids, comme si elle » voulait jouer avec sa proie, et rire de notre » agonie. Ah! » cria-t-il en mettant ses mains sur ses yeux, « quelle horrible vue!

» — Oui... là, dans un moment; là!...

» — J'ai froid... j'ai peur, » dit Andréa d'un air égaré.

« — Peur! et pourquoi? Arme-toi de cou- » rage; sois homme, Andréa. Vois, je suis

» calme ; la mort pourra glacer mon dernier
» sourire sur mes lèvres, mais non en effacer
» la trace. Peur ! est-ce donc la première fois
» que tu te trouves face à face avec la mort ?
» Pour moi, j'ai vu plus d'orages et j'ai eu plus
» d'agonies qu'il n'y a de roses sur un buisson
» au mois de maì.

» — Et vous y avez échappé ? » dit le jeune homme, qui entrevit une lueur d'espoir.

« — Mais jamais, je l'avoue, je n'ai vu une
» tempête si furieuse, si vaste. Andréa, mon
» bien-aimé, enlace-moi de tes bras : que nous
» roulions ensemble au fond de l'abîme, que
» nos derniers soupirs se confondent, et que
» la mort ne puisse pas désunir ce que l'amour
» avait joint. »

A ces premiers mots, Andréa l'avait prise dans ses bras caressans ; mais bientôt, saisi d'effroi, il se voulut dégager : elle le retint.

« — Et maintenant, » reprit-elle, « je puis
» dire comme toi : Soufflez, vents ; siffle, tem-
» pête ; soulève-toi, mer orageuse. Oh ! mon
» bien-aimé, ne tournons pas nos regards
» vers la terre. L'idée que notre vie y pour-

» rait être si belle troublerait l'espoir de ce » moment suprême et solennel... Parle, oh ! » parle-moi toujours ; ta dernière parole, com- » mencée sur la terre, ira s'achever dans le » ciel ; ici bas et là haut, je ne cesserai pas de » t'entendre.

» — Femme, » dit Andréa subjugué par l'ascendant de Marie, « femme, tu as donné à » mon âme une énergie qui m'étonne. Oh ! » que vivre avec toi eût été doux, puisque » avec toi mourir est si facile !

» — Mon bien-aimé, mets ta main sur mon » cœur. Voici ses derniers battemens ; re- » cueille-les, ils sont pour toi...

» — Dieu puissant ! » dit Andréa en se ser- rant près de la belle Catalane. « Tout est » fini... »

Alors de grands murmures sortirent du fond du gouffre, et éclatèrent en un horrible et vaste mugissement à la surface des eaux. C'était la lame qui s'avançait, entraînant tout sur son passage ; elle prit, dans son tourbillon, la fragile barque, la porta à son sommet et en joua comme d'une plume jetée au vent ;

puis elle la replongea dans l'abîme et l'y fit pirouetter sur sa quille.

Andréa, éperdu, se mourait aux bras de Marie; tous deux, sans voix, sans haleine, croyaient n'être déjà plus de ce monde. Voilà tout à coup que la barque s'arrête entre deux murs de cristal qui semblent toucher aux nuages; il se fait un grand silence; les deux monts d'eau s'abaissent et tombent dans la mer, où ils courent un moment en vagues écumantes, et finissent par disparaître : c'était la lame qui expirait, vaincue, faute d'espace où se mouvoir librement. Marie lève les yeux : elle avait en face d'elle le port; d'un côté le fort Saint-Jean, couvert de soldats qui battent des mains, comme pour la féliciter d'avoir échappé au naufrage; de l'autre la colline verdoyante qui porte sur sa crête les restes de la citadelle de Saint-Nicolas; derrière elle, elle entend le bruit de la tempête qui s'efforce, impuissante, de franchir cet étroit passage, et qui se retire vers la mer.

« — Sainte mère de Dieu ! » dit-elle en tombant à genoux, « c'est votre main qui m'a di-

» rigée ! grâces vous en soient rendues sur la
» terre et dans le ciel.

» — Marie, Marie ! » dit Andréa qui croyait sortir d'un songe pénible. « O bonheur !

» — Le moment de parler n'est pas venu, » reprit la courageuse fille. « Il faut agir. Aux » rames ! »

Et voguant sur les flots houleux, ils ne tardèrent pas à arriver à l'embouchure du port.

« — Triste, misérable condition ! » murmura Andréa, les yeux fixés vers le quai où étaient, rassemblés en foule, des hommes, des femmes, des enfans. « Cette terre que j'ai tant » désiré de revoir, voilà que je le redoute. Ici la » mort, là des piéges...

» — Ne crains rien, Andréa, » dit fièrement la belle Catalane : « Marie veille sur toi. »

Ils cotoyèrent le monument de la Consigne, qui élève au milieu des flots sa gracieuse architecture, et ils abordèrent dans une petite anse où c'est à peine si l'eau basse et dormante peut porter le plus frêle bateau.

« — Ohé ? la Catalane ! » cria l'une des femmes qui attendaient sur le quai, tandis que

Marie était occupée à amarrer sa barque à un anneau de fer, « tu sois la bien venue.

» — Grand merci, mise Planque *, grand » merci.

» — Tu as eu le cœur d'aller en mer au» jourd'hui !

» — Il le faut bien.

» — Comme te voilà faite !

» — La rafale a été bonne, » répondit Marie avec un sourire.

« — Ohé, la Marie ! » dit une autre, « ap» portes-tu du poisson ?

» — Mes pleins paniers.

» — Je te les retiens.

» — A moi ! à moi ! » crièrent toutes les femmes en se ruant vers la barque.

« — Nenni, nenni, » dit Marie en s'asseyant sur ses paniers pour les défendre contre toute attaque : « c'est la Planque qui m'a » parlé la première ; c'est la Planque qui les » aura.

* *Mise*, terme honorifique qui tient le milieu entre *maîtresse* et *madame*. L'auteur en a donné l'étymologie dans une précédente chronique. (*Éditeur.*)

» — J'avais bien raison de dire : tu sois la » bien venue, » dit la Planque avec joie.

« — Pouh ! » reprit une des femmes, « en » quelle monnaie te les paiera-t-elle ? quand » un écu se trouve par hasard dans sa po- » che, il court, toute sa vie d'écu, après un » autre.

» — Elle me paiera quand elle aura vendu.

» — Mais moi, la Marie, » poursuivit cette femme en faisant tinter de l'argent à poignées, « je paie rubis sur l'ongle.

» — Grand bien te fasse. La Planque, viens » prendre ton butin.

» — Pouh ! » répéta l'obstinée. « La vois-tu ? » elle n'a pas de quoi payer les droits, et elle » emprunte de l'argent à une commère. Si » cela ne fait pas pitié !

» — Il faut que tout le monde vive. La » Planque est malheureuse, et elle m'a parlé » la première.

» — Garde ton poisson, » dit cette femme qui perdit tout espoir. « Belle drogue en effet ! » quelques mauvais rougets qu'elle aura ra- » massés dans les roches d'Aren !

» — Ne méprise pas mon poisson, » dit vi-

vement Marie en mettant les paniers à terre. « Il vaut mieux que toi.

» — Est-ce à ton bonheur ou à l'adresse » de ton pêcheur que tu les dois? Ne voilà-t-il » pas une belle mine d'homme? un pêcheur à » qui la tempête donne la fièvre! vois s'il se » remettra de sa frayeur avec son visage de » Carmentran!

» — C'est Andréa, » dit un autre.

« — Andréa! Oh, oh! mon garçon, com- » ment va la folie aujourd'hui? On te le peut » demander, car j'avais laissé tomber, par mé- » garde, une fève dans mon jardin, et elle y a » germé en plein décembre.

» — Andréa, Andréa! » crièrent les petits garçons, pour qui la vue de cet homme était un singulier sujet de divertissement.

« — La belle Catalane l'élève sous cloche. » C'est pourquoi l'on ne l'a pas vu depuis trois » jours. Beau mariage!...

» — Te tairas-tu, langue maudite! » dit Marie hors d'elle.

« — Oh, oh! » crièrent les femmes en éclatant de rire. « Oh, oh! la Catalane a fait au-

» jourd'hui pêche et chasse; elle a dans ses » filets poisson et gibier.

» — Andréa, Andréa! » criaient les enfans en sautant et en prenant des postures comiques.

« — Mais laissez-la donc tranquille, » dit mise Planque en appuyant ses deux poings sur ses hanches.

« — Tiens! la Planque qui s'en mêle! Que » te faut-il, la Planque? as-tu quelque compte » à régler avec nous?

» — Quand j'en aurai, je ne l'enverrai pas » chercher; j'irai moi-même.

» — Et bien tu feras, car bien on te re» cevra. »

La querelle s'engagea alors plus vive et plus animée entre la Planque et les autres harangères. Marie profita de ce moment pour démarrer.

« — Tenter la mer pour retourner chez » nous, » dit-elle, « serait folie. Nous laisserons » le canot en Rive-Neuve, et nous gagnerons » à pied les Catalans.

» — Admirable fille! » s'écria Andréa. « Quoi! » votre âme est remise de ses secousses! quoi!

» déjà tant de calme après tant de déses-
» poir !

» — Passé l'orage, la mouette déploie un
» moment ses ailes au soleil pour les sécher,
» et puis elle vole gaiement. Pourquoi? c'est
» que la mouette est fille de l'orage.

» — Qu'est le ciel serein? qu'est l'orage? »
dit Andréa avec un air de sombre préoccupation : « un rayon de soleil ou un éclair, qu'im-
» porte, s'il ne s'y rattache pas des idées gaies
» ou douloureuses!...

» — Que voulez-vous dire?

» — J'ai vu un homme qui n'était heureux
» que lorsque le ciel semblait se dissoudre
» en pluie et en tonnerre. Deux fois il avait
» sauvé un navire battu par la tempête, et
» son cœur se troublait de joie à ce ressou-
» venir.

» — Andréa, » reprit Marie pour faire diversion aux idées qui tourmentaient le jeune homme, « Andréa, vous rappelez-vous vos
» paroles dans ce moment que vous avez cru
» être notre heure dernière?..... Voici la
» terre; là, derrière cette colline, est la plage

» des Catalans ; que vivre ensemble y serait » doux !

» — Marie, vous ne pouvez pas concevoir » mes tourmens. »

Il tomba alors dans un morne silence. En peu d'instans la barque eut traversé le port. Marie sauta à terre ; Andréa en fit autant, et ils s'engagèrent dans une rue large et solitaire, qui conduit à l'abbaye de Saint-Victor.

Devant l'église, seul débris resté debout de cet antique monument, solide comme une citadelle, dans l'enceinte d'un parapet construit avec les ruines des cellules, est une place d'une forme régulière, plantée d'arbres d'une assez belle venue, mais dont le voisinage de la mer brûle et jaunit bientôt le feuillage. Elle est ornée d'une vaste fontaine dont le bassin, en marbre rouge, est surmonté d'une colonne de granit d'Egypte ; un énorme boulet de pierre en couronne le sommet ; ce boulet est le dernier de ceux que les moines plaçaient jadis sur les remparts de l'abbaye, pour les faire rouler sur les assaillans en cas de siége. Ce n'est pas la seule antiquité qu'on y trouve : des statues mutilées de saints y ser-

vent de banc où s'asseoir; et à l'entrée de la place est étalée une vaste dalle où l'on voyait jadis, avec les yeux de la foi, l'empreinte des griffes de Satan. Quoi qu'il en soit, jetée à l'une des extrémités les plus solitaires de Marseille, près de ruines où siffle le vent de la mer, cette place a un aspect triste et mélancolique qui peut avoir du charme selon que l'âme est ou non disposée aux idées graves et recueillies.

Ce jour-là, ce lieu n'avait retenti que de joyeux accens. Une troupe de Grecs admis à la Libre-Pratique un peu avant la tempête, s'était arrêtée à la fontaine de Saint-Victor pour y prendre le premier repas de terre, qui plaît tant aux navigateurs. Un enfant, armé d'un violon au long manche, qu'il appuyait sur sa cuisse gauche à demi levée, chantait des airs de la patrie, tandis que ses compagnons, assis en rond près de la fontaine, mangeaient et buvaient gaiement en faisant chorus. Leur costume, celui du patron excepté, était uniforme; ils portaient de larges braies bleues qui descendaient jusqu'au genou, et des bas jaunes bien collans à la jambe. Leur veste

était de velours noir, et à peine brodée de quelques fils d'argent sur les boutonnières; une calotte bleue emprisonnait leurs cheveux, rejetés en arrière et qui tombaient en longues mèches sur leurs épaules. Chacun d'eux portait, sur l'oreille gauche, un bouquet de cassies, seule fleur qui naisse en hiver, et dont les houppes soyeuses, chargées de poudre d'or, exhalent un parfum suave. La veste du patron était richement brodée, et une ceinture écarlate serrait sa taille à la naissance de ses braies, plus amples que celles de ses matelots.

Le repas fini, tous se levèrent par un mouvement unanime, et formèrent, en se donnant la main, une longue chaîne aux deux bouts de laquelle étaient le jeune musicien et le patron. Ils sortirent, en chantant et en prenant mille postures gracieuses, de la place; et ils s'arrêtèrent pour dire, de loin, un dernier adieu à la fontaine. En ce moment Marie et Andréa vinrent à passer. Le patron fit un geste de surprise; la colère et l'indignation se peignirent dans ses yeux; il prononça quelques mots à voix basse en désignant An-

dréa : aussitôt tous ses compagnons frémirent comme par un mouvement électrique ; le violon qui, sous les doigts de l'enfant, rendait des sons doux et gracieux, fit entendre l'énergique chant de guerre des Moréotes. La troupe menaçante s'avança vers Andréa qui resta immobile et pâle à l'attendre.

Jamais visage d'homme n'exprima à un plus haut degré les sentimens dont il était agité, que celui du patron. Il y avait, dans tous ses traits, du mépris et de la colère; ses bras nerveux étaient croisés sur sa poitrine; il tremblait sur ses genoux; et ses lèvres muettes semblaient avoir un langage, tant elles s'agitaient en mobiles mouvemens. Il garda durant quelque temps un silence accablant; puis, d'une voix sombre, il lui adressa de vives paroles dans une langue que Marie ne pouvait pas comprendre. Andréa, la tête basse, balbutia quelques mots, qu'à son air on devinait pour être des mots d'excuse; mais le patron y coupa court, et il lui fit une allocution animée, qu'il termina par une interrogation courte et brusque. Le jeune homme ne répondit pas. Le patron croisa derechef ses bras sur sa poi-

trine, et, le dévorant du regard, il répéta sa demande. Andréa joignit les mains et tomba à genoux; mais le patron le congédia avec un geste de mépris, et, lui montrant du doigt le ciel, puis la terre, il lui dit d'autres paroles dont le sens devait être terrible, car Andréa fut sur le point d'en éprouver une longue défaillance. Les compagnons passèrent, un à un, devant lui, en le maudissant.

« — Que veulent-ils? que vous ont-ils dit? » demanda Marie épouvantée.

« — C'est fait de moi..... venez; fuyons, » répondit Andréa; mais sa vue était si troublée qu'il ne pouvait pas retrouver son chemin. Marie le prit sous le bras pour lui servir de guide, et ils partirent en courant, sans oser tourner la tête.

—

CHAPITRE VII.

L'arrestation.

. . . . Qu'on l'arrête!
C'est sur lui dès long-temps que planait mon soupçon.
(ROTROU.)

DANS leur fuite rapide, ils eurent bientôt gagné la porte de la ville, et ils entrèrent dans ce chemin poudreux que bordent d'un côté ce qui reste des remparts, et de l'autre les

murs de la campagne. La belle Catalane pressait Andréa de questions, mais celui-ci la conjura de ne le pas interroger davantage; il lui promit qu'un jour il s'armerait de courage, qu'un jour elle saurait tout, et il fallut bien qu'elle se contentât de cette réponse. Déjà ils avaient dépassé la colline où l'on voit, adossée à un pan de mur resté debout, l'une des portes de la citadelle de Saint-Nicolas; déjà ils touchaient au chemin qui sépare les Catalans du Champ-de-Mars, lorsque Marie crut voir des baïonnettes luire au soleil. Inquiète, elle s'approche à pas furtifs, le corps baissé, et se cachant à la faveur d'un parapet; elle découvre, sous des arbres nouvellement plantés, des faisceaux d'armes; non loin, des soldats vêtus de blanc * et nonchalamment couchés sur le sable; à l'avenue du Champ-de-Mars, des sentinelles attentives.

« — Pourquoi ces soldats? » dit-elle.

« — Ce sont les nouvelles recrues de la co-

* A cette époque on avait formé des cohortes départementales. L'habit uniforme pour la cohorte des Bouches-du-Rhône était blanc, paremens et passe-poil verts.

» horte qui se viennent exercer au maniement » des armes, » répondit Andréa.

« — Non, non! » reprit Marie qui se sentit troubler; « ils n'y viennent pas en hiver. Que » veulent-ils, grand Dieu!... Retournons sur » nos pas; entrons dans les champs. »

Ils rebroussèrent aussitôt chemin, et, gagnant la campagne par une brèche mal bouchée par des buissons d'épines, ils arrivèrent, en peu d'instans, à l'esplanade des Catalans.

La petite colonie était réunie presque tout entière sur un seul point. Curieuse de savoir ce qui pouvait mettre ainsi en émoi le peuple catalan, Marie y courut; elle aperçut Gobet qui, suivi d'un valet de ville, se disposait à faire une publication. Elle voulut éviter cet homme; mais il n'était plus temps: Gobet vint droit à elle.

« — Est-ce que je vous fais toujours peur, » mon enfant? » lui dit-il d'un air de galanterie comique.

« — Non, Monsieur; mais j'ai hâte de ren- » trer au logis, et... » elle fit une révérence. « Et vous me permettrez... » d'une main qu'elle

tenait derrière elle, elle faisait signe à Andréa de ne point approcher. « Vous me permettrez » de prendre congé de vous.

» — Allons, allons ! je vois que vous tenez » rancune. Vous ne pouvez me pardonner la » frayeur que je vous ai causée chez la Cathalina. » C'est bien à tort, car, mon devoir rempli, je » suis presque aussi doux qu'un autre... Vou- » lez-vous bien reculer, petits malheureux? » cria-t-il d'une voix terrible aux enfans qui l'entouraient et le regardaient d'un air curieux. « Voulez-vous bien reculer, et ne pas » empêcher l'autorité de respirer ? » Les enfans s'enfuirent en poussant un cri de peur.

« — Le moment est assez mal choisi pour » me vanter votre douceur, » dit Marie, qui affectait de sourire, mais qui redoublait ses signes à Andréa, et n'osait pas tourner la tête dans la crainte de paraître préoccupée.

« — Le devoir, ma belle enfant, le devoir... » Et puis, » ajouta-t-il en se rengorgeant, « quand on représente l'Empereur, il faut sa- » voir se faire respecter.

» — C'est trop juste... Et peut-on, sans in-

» discrétion, vous demander ce que vous ve-
» nez faire aux Catalans?

» — J'y viens publier un effet perdu.

» — Riche?» demanda Marie avec distraction.

« — Très..... riche,» répondit Gobet en baissant la tête et en clignant de l'œil, comme pour chercher à mieux voir.

« — Un diamant peut-être?» reprit Marie qui commençait à prendre l'alarme.

« — Oui, un diamant... Ou j'ai la berlue, ou
» c'est lui.

» — Et de prix, sans doute?» ajouta la jeune fille pour détourner l'attention de Gobet.

« — Certainement; la montre vaut bien.....
» Oh! c'est lui, c'est lui.

» — Ah! c'est une montre; vous m'aviez dit
» un diamant.

» — Montre ou diamant.....

» — Promet-on une récompense?

» — Magnifique. Eh! oui; c'est Andréa.

» — Vous vous trompez,» dit vivement Marie.

« — L'autorité ne se trompe jamais..... Fri-

» ponne, » reprit-il d'un air caressant, « vous » m'avez menti, l'autre soir : il y était, vous » le saviez... Mais je vous pardonne. Pour» quoi cet imbécile s'avise-t-il d'avoir peur » quand il est innocent ?

» — Innocent ! » s'écria la belle Catalane avec joie.

« — Innocent comme vous. Un faux rap» port, de perfides avis... On n'est pas infailli» ble, mon enfant. Andréa, Andréa !... Mais » voyez s'il viendra !

» — Andréa ! » cria Marie en l'appelant.

Le jeune homme s'approcha timidement, Gobet l'attendit d'un air digne ; puis, lui tendant la main :

« — Tu es plus rare que les beaux jours, » dit-il. « Où donc t'es-tu tenu caché ?

» — Je ne me cachais pas.

» — Non, tu restais à l'ombre ; n'est-il pas » vrai ? Çà , mon camarade , une autre fois » tâche de ne pas avoir peur pour rien. Tu » m'as fait courir deux jours après toi ; et si » l'on ne m'avait fait dire que ce n'était pas la » peine, j'y courrais encore.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Est-il besoin que tu me comprennes?...
» Ecoute; j'ai un conseil à te donner. Défie-
» toi de la Cathalina.

» — Encore elle, toujours elle! » murmura Andréa.

« — La Cathalina! » dit Marie avec rage.
« Si jamais elle tombe entre mes mains...

» — Oh, oh! la belle, » reprit Gobet étonné.
« Quel changement! ce visage si doux, si mo-
» deste, s'est animé tout à coup; vous avez
» rugi comme une lionne.

» — D'elle à moi, » dit Marie en s'efforçant de paraître calme, » ce n'est pas moi qui serai
» timide! L'infâme!... Mais ces choses-là ne se
» dénoncent pas; on s'en venge soi-même;
» c'est plus sûr.

» — Et plus sot. Comment, diable! Vous
» voulez vous faire justice vous-même! vous
» ne savez pas, mon enfant, à quel jeu vous
» jouez... Que vous a-t-elle fait?

» — Vous apprendrez le crime en appre-
» nant le châtiment.

» — Croyez-vous qu'on l'ignore, le crime?
» L'autorité a des yeux partout, » dit Gobet

d'un air d'importance, mitigé pourtant par le désir d'apprendre cette histoire.

« — Si elle l'a vu, pourquoi l'a-t-elle laissé » faire?

» — Peut-on tout empêcher?

» — Il est vrai que le doigt a bientôt pressé » la détente...

» — Oh, oh!

» — Mais on peut arrêter le second coup.

» — Oui, » ajouta Gobet en secouant la tête. « Oui, je sais que c'est un guet-apens » abominable... La peste! un assassinat!... Y » a-t-il du sang?

» — Vous qui savez si bien...

» — Oui, je sais qu'il n'y en a pas eu, » dit-il après avoir examiné attentivement Andréa et Marie... « Tant pis, car une bonne blessure » n'aurait pas nui.

» — Grand merci, monsieur.

» — Vous ne m'entendez pas, » reprit-il d'un air de supériorité. « Et vous l'avez vue, bien » distinctement vue?

» — Non pas; ce serait mentir que de le dire.

» — Je vous assure que vous l'avez vue, » que vous l'avez reconnue, » dit brusquement

Gobet. « Ah, ah ! femme Cathalina, vous faites
» de ces échappées! on vous dira deux mots.
» Pour toi, mon garçon, tiens-toi bien sur tes
» gardes... Mais, encore une fois, quelle idée
» avais-tu de te réfugier chez cette sorcière,
» et surtout de ne pas sortir quand je t'appe-
» lais?... Avais-tu peur aussi? Allons ! conviens
» au moins que tu avais peur.

» — J'en conviens.

» — A la bonne heure! » dit Gobet d'un air de triomphe.

Tandis qu'il discourait gaîment, les enfans étaient venus de nouveau et faisaient cercle autour de lui. Il voulut en caresser un de la main, pour montrer combien il savait être populaire dans l'occasion; mais la mère retira vivement son jeune fils, et dit avec emportement :

« — Ne le touche pas, Satan: tu lui porte-
» rais malheur.

» — Qu'a cette folle ? » dit Gobet interdit.

« — La main de Gobet appelle celle du bou-
» reau : elle n'a jamais touché un honnête hom-
» me..... Laisse-moi, mon fils ; ne me touche
» pas, mon fils !

» — Mais...

» — Je te dis de me laisser, mon pauvre en» fant, » poursuivit la mère en le cachant dans ses bras.

« — Oui, oui, elle a raison, » crièrent les autres femmes.

« — Eh! mon dieu, que veux-tu j'en fasse? » Me prends-tu pour un bohémien? »

Les femmes murmurèrent et se répandirent en invectives.

« — Au nom de l'empereur, silence! » cria Gobet un peu surpris de l'orage.

« — Adieu, monsieur, » dit Marie; « à vous » revoir.

» — Oh! je ne pars pas encore : j'ai une pe» tite expédition.

» — Quoi donc? » demanda la jeune fille.

« — Rien, rien; vous n'avez qu'y voir...... » Adieu, adieu. »

En peu d'instans Marie arriva devant la maison de son père, car le hameau des Catalans n'est pas long à traverser : la porte était ouverte : elle entra, et elle vit Mattéo et Juan, la tête sans crépine, les cheveux en désordre, et les vêtemens trempés d'eau, qui étaient accoudés sur

la table; le capitaine semblait leur adresser des paroles de consolation; dans un coin, un homme au maintien grave et pincé, assis sur un escabeau, semblait indifférent et étranger à ce qui se passait autour de lui.

« — Sainte Madone! ce sont ses pas, » dit Juan.

« — C'est elle, » s'écria Mattéo: « la » voilà !

» — Oh! mademoiselle Marie! que vous » avez tardé ! » dit le capitaine.

» — Fille, fille ! » murmura Juan en pleurant de joie et en la pressant dans ses bras, « que ça fait de mal ! que ça fait de bien !

» — Pauvre sœur, va! » dit Mattéo en lui serrant fortement la main, « nous te croyions » perdue! »

Marie recevait toutes ces caresses avec une sorte d'embarras. Elle songeait que durant cette affreuse tempête, tout entière à son amour, elle n'avait pas eu une seule pensée pour son père, et elle en éprouvait au fond du cœur une honte et un regret amers.

« — Nous te sommes allés chercher au vallon » des Auffes, » poursuivit Juan.

« — Oh ! père !...

» — Nous n'y avons pas trouvé Marie, et » voilà tout ce que nous en avons pu rapporter, » dit-il en montrant son fils et lui.

« — Quoi ! naufragés !

» — Il ne me reste pas une planche entière » de ma bonne tartane... Éclair du ciel ! si ceci » n'est que le présage d'un malheur plus grand, » quel malheur va donc fondre sur nous?

» — Père ! père ! » s'écria Marie confuse en se jetant dans les bras de Juan, et en le baignant de larmes.

« — Enfin, te voilà ; c'est une douce consolation. Mais ma pauvre tartane qui courait » sur la mer houleuse comme d'autres y courent par un vent favorable, ma tartane dont » les longs flancs portaient toujours de quoi » nourrir une ville, qui me la rendra !... Faudra-t-il qu'à mon âge j'aille tendre la » main ?...

» — Fi, patron, fi de cette pensée ! » dit le capitaine ; « comme vous lorsqu'on a des amis, » tout se répare. Il y a bien du bois sous le soleil, et bien du chanvre pour des voiles.

» — Merci, grand merci, capitaine, » ré-

pondit le patron : « mais le plus beau brick » peint à neuf ne me vaudrait pas ma tar» tane : nous avions vieilli ensemble, elle me » connaissait ; je lui parlais comme à un cheval, » et, comme un cheval, elle me semblait » entendre. Si vous l'aviez vue plonger sa » poupe dans les flots, et l'en retirer toute » écumeuse ; si vous l'aviez vue redoubler de » vitesse à ma voix, et gagner le port avec la » rapidité d'un oiseau ! Triste monde que ce» lui-ci, où il faut se détacher peu à peu de » tout ce qu'on aime, et voir mourir quand » on ne meurt pas !... Viens, fille : embrasse» moi pour me rappeler que je n'ai pas tout » perdu.

» — Capitaine, » dit l'homme au maintien grave, « vous savez que mes momens ne m'ap» partiennent pas...

» — C'est juste, docteur ; c'est très-juste, » le régiment peut avoir une migraine, une » fièvre, et il faut que vous soyiez là. Dieu ! » la fièvre ! j'aimerais mieux avoir une jambe » cassée ; oui, docteur, cassée, brisée, em» portée à tous les diables par un obus, et avec » l'obligation de l'aller ramasser au bout du

» monde au jour du jugement dernier, afin de » paraître au grand complet devant le Père » éternel. Si vous saviez pourquoi j'ai tant la » fièvre en horreur, vous seriez de mon avis; » je l'ai gagnée une fois dans les marais de la » Syrie...

» — Je connais cette histoire, » dit le docteur en souriant ; « venons à l'autre.

» — Avec ce damné docteur, il n'y a pas » moyen de placer la moindre parole... Soit!» dit-il en chargeant sa pipe. « Patron Juan, je » vous présente monsieur le docteur Bonfillas, » homme de talent, chose rare, et honnête » homme au par dessus. »

Le patron ôta sa crépine, le docteur inclina la tête d'un air protecteur.

« — C'est le chirurgien du régiment, » poursuivit le capitaine, « et je vous l'amène pour » qu'il donne à votre fils une bonne pleurésie, » ou pour qu'il lui casse bras et jambes, à son » choix.

» — Qu'est ceci ? » dit Mattéo un peu effrayé.

« — N'aie pas peur, mon garçon, » reprit

le capitaine : « il n'y a que ce moyen pour te » tirer de peine.

» — Je suis bien votre serviteur, » répondit Mattéo, « mais le moyen n'est pas de mon » goût.

» — Sois donc tranquille, quand on te dit de » l'être.

» — Eh ! oui, » dit Juan, « le docteur ne te » rendra pas plus malade qu'il ne te guérirait » si tu l'étais... Pardon : ce n'est pas ce que je » voulais dire ; je m'explique, monsieur le doc- » teur... enfin c'est un service qu'il te rend, » quoi ! y es-tu ? il est impossible que tu n'y » sois pas.

» — Je comprends, » lui répondit Mattéo d'un air de doute.

« — Vous voyez que je suis homme de pa- » role, » dit le capitaine en regardant amoureusement Marie. Mais la jeune fille se troubla et détourna les yeux ; Andréa se laissa tomber, tout étourdi, sur un siége.

« — Venez ici, jeune homme, » dit le docteur d'un air important. « Vous boitez, je crois ?

» — Moi ? je marcherais sur la pointe d'un » mât.

» — Tu n'es qu'un fanfaron, Mattéo, » dit le capitaine: « je ne t'ai jamais vu marcher » droit une fois en ta vie.

» — Éclair du ciel! Demandez à mon père, » à ma sœur, à tous les Catalans!.... il n'y a » pas sur la plage un plus rude coureur.

» — Venez çà, » dit le docteur, qui se mit à lui tâter les jambes. « Hum ! voilà des ge- » noux qui sont mal, au moins!

» — Vous croyez? » dit Mattéo un peu inquiet.

« — Je gagerais, » poursuivit le docteur, « que vous avez été obligé de garder le lit un an » durant.

» — Moi ? je ne le garde que pour dormir, » quand je dors. Je me sens en état de faire » deux lieues à l'heure.

» — Puisqu'il l'assure ! » dit le docteur en se tournant vers le capitaine.

« — Sot, qui ne sait rien entendre, » murmura celui-ci.

« — C'est une chose qu'on ne saurait faire » à la légère, » poursuivit le docteur.

« — Soyez certain, docteur, que j'ai dit » vrai.

» — Voyons, il a peut-être quelque autre in-
» firmité. Mon garçon, » poursuivit-il en s'adressant à Mattéo, « qu'éprouvez-vous après
» un long travail ?

» — Une lassitude dans tous les membres.

» — Mauvais signe, » dit le capitaine.

« — Des bâillemens, n'est-ce pas ? des som-
» nolences ?

» — Oh ! oui : je dormirais sur l'autel de la
» Vierge.

» — Tt, tt! c'est qu'il a quelque vice de
» construction dans la charpente osseuse, » dit le docteur en fourrant une de ses mains dans la poitrine de Mattéo.

« — A d'autres ! à d'autres ! » dit celui-ci en éclatant de rire : « je suis bâti comme une mon-
» tagne. — Voyez ! » ajouta-t-il en découvrant sa large et robuste poitrine.

« — Que voulez-vous que j'y fasse, capitaine? » dit le docteur.

« — Écoutez, » dit tout bas le capitaine :
« vous êtes mon ami ou vous ne l'êtes pas ; si
» vous me voulez servir en cette occurrence,
» je vous donnerai, outre mes sequins, ma
» belle pipe d'ambre ; vous savez? cette pipe

» qui a appartenu à Djezzar, et que je pris
» dans la nuit du 9 au 10 germinal...

» — Bien, bien, » répondit en souriant, le docteur, qui se défiait de l'humeur racontante de son ami. « Mais je suis l'esclave de
» mes devoirs, capitaine, et il n'y a pas moyen
» de prouver à cet entêté qu'il est malade.

» — Ah! j'y suis!... » s'écria Juan, et, s'approchant de son fils, il lui dit à l'oreille quelques mots que le complaisant docteur feignit de ne point entendre.

« — C'est une bonne idée, » répondit Mattéo, qui comprit enfin où l'on le voulait amener.

« — Interrogez-le, » reprit le capitaine, « et
» vous verrez qu'il a dix maladies pour une.

» — On dirait à votre air que vous êtes sourd,
» mon garçon? » dit le docteur.

« — Oui, monsieur, je suis sourd à ne pas
» entendre le bruit du canon, » répondit hardiment Mattéo.

« — Imbécile! » dit Juan, en le poussant de la main : « quand on est sourd, on n'entend
» rien.

» — C'est vrai, c'est vrai. Je n'ai rien en-

» tendu, monsieur le docteur, rien absolu-
» ment.

» — Depuis combien de temps êtes-vous » affligé de cette infirmité ?

» — Depuis cinq ans. »

Le docteur fit un geste d'impatience, le capitaine frappa du pied; tandis que Mattéo, émerveillé de sa réponse, les regardait d'un air triomphant.

« — Viens çà, mulet* ! » dit Juan. « Si tu » disais : Je suis aveugle; si l'on te montrait au » loin quelque chose de singulièrement petit, » et que tu vinsses à dire : Je le vois ; serait-ce » le moyen de faire croire que tu es aveugle?

» — Vous avez raison, père.

» — Bouche donc tes oreilles.

» — C'est un bon conseil.

» — Votre surdité vous fait-elle souffrir ? » demanda le docteur. Mais Mattéo croisa ses bras, ne répondit rien et se dressa sur ses

* Poisson de mer. Par les grandes chaleurs, il saute hors de l'eau, et tombe quelquefois dans les barques des pêcheurs.

pieds, tout fier de son intelligence et de son adresse.

« — Pas mal, » dit le capitaine.

« — D'où provient cet accident ? » reprit le docteur en élevant la voix.

« — Vous crieriez dix fois plus, que je n'ou-
» vrirais pas tant seulement un coin de ma
» bouche.

» — Comment vous nommez-vous ?

» — Matté... » s'échappa-t-il à dire ; mais il se contint et dit en riant : « Vous ne m'y pren-
» drez pas.

» — Je crois en effet que ce garçon est sourd, » dit le docteur.

« — Sourd comme une huître... Bravo, Mat-
» téo ! » ajouta le capitaine en lui frappant sur l'épaule ; « étudie bien ton rôle, et nous réus-
» sirons. »

Le docteur s'était levé, et semblait mûrement réfléchir. Il tira très-secrètement sa bourse, et la laissa tomber derrière Mattéo. A ce bruit d'argent, le sourd tourna vivement la tête.

« — Maladroit ! » s'écria Juan.

« — Je suis pris, » murmura Mattéo.

« — Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? » dit le capitaine ; « Mattéo a tourné la tête, oui ; mais il » n'a rien entendu.

» — Non, je n'ai rien entendu.

» — Tais-toi, maudit, » cria Juan.

« — Mon cher capitaine, » reprit le docteur, « je m'estime heureux de pouvoir concilier mes » devoirs avec l'amitié que je vous porte. » Évidemment ce garçon n'est pas propre au » service militaire, et je me fais fort de l'en » faire exempter.

» — N'aie donc pas cet air joyeux, » dit Juan à voix basse.

« — Qu'il vienne demain à l'hôtel-de-ville, » poursuivit le docteur, « et je le ferai passer de- » vant le conseil.... Répétez-lui ce que je viens » de dire, » ajouta-t-il avec un sang-froid de glace.

« — A demain, Mattéo... à l'hôtel-de-ville ! » dit le capitaine en lui criant dans l'oreille.

« — Faut-il que j'aie entendu cette fois ? » demanda Mattéo.

« — Mais, » poursuivit le capitaine à voix très-basse, « étudie bien ton rôle, de peur de » faire là-bas quelque gaucherie.

» — Soyez tranquille.

» — Je vais reconduire le docteur jusqu'à la » citadelle, puis nous ferons ici nos conven» tions. De mademoiselle Marie dépend...

» — De moi ! » dit la belle Catalane qui était restée jusqu'alors dans un coin de la salle, triste et muette.

« — Sans doute, » dit le capitaine un peu surpris. « Ne vous souvient-il pas qu'hier ?...»

Il allait poursuivre lorsqu'on entendit au dehors un grand bruit de pas, puis un sourd murmure de peuple ému.

« — Halte là ! » dit une voix.

Le bruit cessa, et le retentissement de fusils qu'on posait à terre se fit entendre.

« — Qu'est ceci ? » dit Juan.

» — Bonté divine ! » s'écria Marie qui venait de paraître un moment sur la porte. « Des » soldats... la police... La maison est cernée... » Elle ne put pas achever. Gobet entra, suivi d'un fort détachement, tandis qu'une centaine d'hommes entouraient de tous côtés la maison.

« — Au nom de l'empereur ! » dit-il, « j'ar» rête Mattéo, conscrit réfractaire !

» — Viens-y ! » s'écria Juan, qui, le premier étonnement passé, avait saisi une arme.

« — Approche ! » dit Mattéo en tirant de la gaîne un large couteau qu'il portait dans sa ceinture.

« — Approche ! approche ! » répéta Marie, qui sauta sur un aviron. « A moi les Cata- » lans ! » cria-t-elle en paraissant derechef sur le seuil de la porte. « A Mattéo les Catalans ! » Venez, frères ! »

La foule s'agita à ces cris. Mais voilà que le tambour se fait entendre. Un nouveau détachement, plus nombreux que le premier, débouche par le Pharo, et la foule, prise entre ces deux murailles de soldats, est contrainte de rester spectatrice de la lutte qui va s'engager.

« — Attends ! attends ! » dit Mattéo en appuyant la pointe de son couteau sur l'index, tandis que le manche était posé sur son bras. « Attends ! » Il ferma alors sa main, et, balançant un moment le large coutelas, il allait en lancer sur Gobet un de ces coups terribles qui manquent rarement leur homme; car l'arme, après avoir tournoyé, arrive au but

avec une force irrésistible, et s'y enfonce bien avant; mais le capitaine sauta sur Mattéo, et l'arrêtant par le bras :

« — Que fais-tu, malheureux! » dit-il. « Tu » vas tout gâter; tu vas te perdre.

» — Maître Juan! » dit le docteur en désarmant le patron.

« — Laissez-moi! » disait Juan écumant de rage; « laissez-moi! On me prend mon fils, » et vous ne voulez pas que je le défende!

» — Un contre cent, patron! » dit le capitaine.

« — Un contre mille, un contre un mil- » lion, un contre Dieu, le diable et les saints, » cria Juan; « c'est mon fils! Qu'on me laisse » mon fils! Malheur à qui le touchera!

» — Oui, malheur! » dit Marie en se plaçant devant Mattéo; « malheur!

» — Rends grâce au capitaine, » dit Mattéo à Gobet, qui s'était réfugié, plus mort que vif, derrière les soldats. « Sans lui, tu serais » en route pour le purgatoire, à l'heure qu'il » est.

» — O rage! » criait Marie; « où sont les

» Catalans ? où sont-ils? Quoi! tous morts!
» Personne ne répond!

» — Calmez-vous, Marie, » dit le le capitaine. « Et vous, » ajouta-t-il en s'adressant à Gobet, « vous auriez pu mettre plus de dou-
» ceur, moins d'éclat dans votre démarche.

» — Mon capitaine, » répondit Gobet d'une voix humble, « je n'ai fait qu'obéir aux ordres
» que j'ai reçus.

» — Je réponds de ce jeune homme; lais-
» sez-le ici. On s'en peut rapporter à ma pa-
» role.

» — Assurément, mon capitaine; mais j'ai
» ordre de l'emmener.

» — Toi, m'emmener, misérable! » cria Mattéo en le menaçant du poing.

« — Dieu me pardonne! je crois que tu me
» refuses? » dit vivement Thomas. « Sais-tu
» bien à qui tu parles? sais-tu que j'ai été
» pair et compagnon avec ton empereur? » Les sentinelles regardèrent Thomas d'un air d'admiration et lui portèrent involontairement les armes. « Oui, morbleu! » poursuivit le capitaine en levant la tête, « j'ai été sous-
» lieutenant avec lui dans le 2e régiment d'ar-

» tillerie, compagnie Vaubois... Prends garde » que je ne lui en écrive.

» — Mais, mon capitaine...

» — Encore un coup, sais-tu à qui tu » parles? Le citoyen Mutius-Scévola Thomas, » capitaine dans la 32e demi-brigade de l'ar- » mée d'Orient. S'il avait voulu trahir la ré- » publique, il serait chamarré de rubans, » duc, maréchal, brodé et pommadé à l'heure » qu'il est. Ne m'en fais pas souvenir, mor- » bleu!... Ainsi, laisse cet homme; c'est mon » ami. J'en réponds.

» — Permettez, mon capitaine... » dit respectueusement Gobet.

« — Monsieur Thomas, » lui dit le docteur en le tirant à part, « ce Gobet ne peut pas en- » freindre les ordres qu'il a reçus.

» — Quand un brave de l'armée d'Orient...

» — Tant qu'il vous plaira, capitaine; mais » cet homme a sa consigne.

» — C'est pourtant vrai, » dit Thomas qui eut l'air de réfléchir. « Comment donc faire?

» — Laissez emmener Mattéo; j'aurai soin » qu'on ait pour lui les plus grands égards, et » demain nous arrangerons son affaire.

» — Voilà qui me semble on ne peut mieux vu... Çà, Mattéo, » ajouta-t-il, « il faut suivre » cet honnête homme...

» — Quoi! vous aussi, capitaine! » dit Mattéo.

« — Jamais! jamais! » cria Juan.

« — Oui, oui, » poursuivit Thomas en baissant la voix. « La résistance est impossible. » Soumettez-vous; et demain le docteur vous » fera délivrer une belle pancarte... Vous en- » tendez!...

» — Mais, capitaine, » dit Juan, « vous me » promettez au moins...

» — Ma parole ne vous suffit-elle pas? Vous » faut-il celle du docteur?

» — Eh! non, » dit le docteur à voix si basse, mais si basse, qu'on ne l'entendait qu'après réflexion, « puisque Matteo est » sourd.

» — Certainement, je le suis, » répliqua Mattéo. « Allons, je me décide. Adieu, père! » adieu, Marie!...

» — Mon frère! » dit Marie en le serrant dans ses bras.

« — Camarade, » reprit le capitaine, « ce » jeune homme est prêt à vous suivre.

» — Je savais bien, » dit Gobet dont la peur tomba à cette nouvelle, « qu'un brave comme » le capitaine Thomas ne pouvait donner que » de bons conseils.

» — Je donne les conseils qu'il me plaît, » répondit Thomas avec hauteur, « et tu n'as » qu'y voir.

» — Assurément, » dit Gobet d'un air de soumission. Il s'approcha alors de Mattéo, et, tirant des menottes de sa poche, il fit mine de les lui vouloir mettre.

« — Arrière ! arrière ! » cria Mattéo avec colère. « Si tu fais encore un pas vers moi, je » t'envoie casser la tête contre le mur.

» — Mais mon devoir... » balbutia Gobet en reculant.

« — C'est assez, » dit brusquement le capitaine. « Cet homme est-il un malfaiteur ? S'il » refuse de servir, c'est qu'il a le droit de re» fuser ; ni la force, ni le cœur ne lui man» quent, et j'aurais voulu avoir sous mes or» dres cinq cents braves tels que lui. Il vous » suivra, mais la tête haute, les mains libres,

» et si vous avez le malheur de lui manquer
» de respect, c'est à moi que vous aurez à
» faire.

» — Il suffit, mon capitaine.

» — Du courage, Mattéo, » reprit Thomas,
« c'est une épreuve; elle ne sera pas longue.

» — Je pars avec vous, » dit le docteur,
« nous ferons route ensemble. »

La troupe se mit en marche, et le capitaine poussa vivement Mattéo au milieu des soldats pour sauver à Juan la douleur des adieux.

« — Quelle journée !... » dit Juan en mettant ses mains sur ses yeux. « Quelle journée! Et le
» soir n'est pas encore près de venir.

» — Que craignez-vous, patron?

» — Je n'en sais rien. Si j'avais là ma bar-
» que, ma pauvre barque, je dirais : « Le flot
» me la va emporter; » mais je l'ai vue se briser
» sous mes yeux: mon fils m'est ravi: à moins
» que la foudre n'écrase Marie, me laissant
» vivre, je ne vois pas ce qui peut me mena-
» cer. Mais Marie ne me quittera pas. Non,
» tu ne me quitteras pas, » criait-il en la tenant étroitement embrassée. « Il faut que le
» même coup nous frappe.

» — Ayez de la raison, Juan; il n'y a pas » grand mal à tout ceci, puisque tout se peut » réparer.

» — Et comment? » demanda le patron de cet air qui semble n'avoir pas foi à une réponse.

« — Moyennant six mille livres, je tirerai » Mattéo de ce mauvais pas.

» — Six mille livres!

» — Et ma pipe d'ambre! » dit le capitaine avec un soupir. « Si Mattéo avait un peu mieux » joué son rôle, j'aurais pu sauver ma belle » pipe, où fumer est si doux... Va donc pour » la pipe, » ajouta-t-il en faisant un geste de résolution. « Cela fait, il me restera encore » mille écus, avec quoi l'on peut construire » la plus belle barque qui ait jamais navigué » dans le golfe. C'est tout ce que je possède, » patron; c'est la fin de mes campagnes d'I» talie et d'Orient. Trop heureux si mademoi» selle Marie consent, à ce prix!...

» — Moi, monsieur! » dit la belle Catalane.

« — Eh! mais..., » reprit Thomas avec éton» nement, « je croyais que tout était convenu.

» — Assurément, » dit brusquement Juan.

« Tout est convenu, et je ne sais où trouver » des paroles pour vous remercier de tant de » générosité.

» — Mon père...

» — Doucement, la belle! Si tu ouvres la » bouche pour m'obéir, parle; sinon, tiens-la » close.

» — Point de colère, patron, » dit le capitaine.

« — Je voudrais bien voir qu'elle s'avisât » de refuser!

» — Et pourquoi non? » répondit Marie avec emportement.

« — Ah! fille ingrate! fille sans cœur!... » Elle verrait père et frère mourir de faim » sous ses yeux, qu'elle ne leur tendrait pas » la main... Que je suis malheureux!...

» — Monsieur le capitaine, » reprit Marie d'une voix timide et avec une touchante modestie, « je ne connais pas au monde un » plus galant homme que vous et plus digne » d'être aimé; mais... » Et ici elle rougit. « Mais » on n'est pas maître de ses sentimens... S'il » fallait donner ma vie pour sauver Mattéo, » Dieu et sa bonne mère me sont témoins que

» je la donnerais avec joie ; puis-je donner » mon cœur comme je donnerais ma vie ?...

» — Fille dénaturée !...

» — Laissez-la parler, patron.

» — Ce cœur n'est plus à moi, monsieur...

« — J'entends, » dit le capitaine en lançant un regard terrible sur Andréa qui restait pensif et immobile dans le coin le plus obscur de la salle. « Mais celui-là le paiera cher.

» — Pas de menaces, capitaine, » dit fièrement Marie. « Écoutez, » reprit-elle d'un ton modeste : « vous êtes bon, vous êtes généreux ; vous ne voudrez pas de mal à une » pauvre fille qui vous aime d'amitié... oh ! oui, » qui vous aime d'une amitié tendre... mais » qui vous tromperait si elle vous promettait » un amour qu'elle n'aura jamais que pour... » que pour un seul homme... Vous êtes bon, » vous êtes généreux, capitaine ; ne punissez » pas mon frère d'une faute qui est la mienne. » Usez de votre crédit ; secourez Mattéo ; par » grâce, par pitié, secourez mon frère ! » s'écria-t-elle en tombant à ses genoux.

« — Cruelle fille, » répondit Thomas en essuyant une larme d'une main et en rele-

vant Marie de l'autre. « Qu'exigez-vous de » moi?... Quand j'offrais à votre père tout ce » que je possède, ce n'était point un marché » que je lui proposais. Quel bien pourrait » payer un trésor tel que vous?... Mais en me » dépouillant de tout ce que j'ai, j'espérais » que votre amour me consolerait de tout, » même de la misère... Que parlez-vous de » crédit, de pitié ? à ces gens-là ni prières ni » larmes ne parlent; il leur faut de l'or. Vou- » lez-vous que je me mette sur la paille? » dites : le voulez-vous? Je suis prêt à vous » obéir, sans autre espoir qu'un peu d'amitié » en récompense.

» — Non, oh! non, capitaine.

» — La misérable! » murmura Juan.

« — Ah! » s'écria Marie avec joie, comme si elle venait d'être frapppée d'une lumière imprévue. « Il est sauvé... Capitaine, courez, » volez auprès de Mattéo; empêchez qu'il ne » cède à l'abattement; faites qu'on ne le traite » pas comme un malfaiteur, qu'on ait pour » lui tous les égards... Il est sauvé, vous dis-je... » Et retournez bientôt auprès de vos amis, » ajouta-t-elle avec un doux sourire.

« — Je vous obéis, mademoiselle, » dit le capitaine. Il la salua d'un air triste, et partit.

« — Eh bien, » dit Juan ! « me suis-je assez » fait violence ? Tu as chassé notre ami, tu » as accueilli avec mépris ses offres géné- » reuses ! J'ai eu assez d'empire sur moi-même » pour me taire ; maintenant, écoute ma vo- » lonté : demain tu seras la femme du capi- » taine, ou je te renie et te maudis.

» — Père, » répondit Marie d'un air calme, « votre malédiction me serait un dur fardeau » à porter, mais jamais je ne serai la femme » du capitaine.

» — Ah ! tu résistes à ton père ! » s'écria Juan enflammé de courroux.

« — Je le dois.

» — Fut-il jamais homme plus persécuté » par le sort ! » reprit Juan en se laissant tomber sur un banc et en frappant sur ses cuisses. « En un jour j'ai tout perdu ; le malheur est » entré dans ma maison par toutes les portes. Qui l'y a fait entrer ? Qui ? » dit-il d'une voix sourde. « C'est toi, misérable, c'est toi qui » nous a jeté un mauvais sort, » poursuivit-il en levant la main vers Andréa. « C'est toi qui

» m'as infecté de ton malheur, et qui, pour
» que la réparation en devînt impossible, a
» mis ce fatal amour au cœur de ma fille.
» Sors, fuis, va-t-en, infâme; va-t-en, te
» dis-je; ôte-toi de mes yeux.

» — Tu dis vrai, patron, » murmura Andrea. « Oui, le malheur me suit, il s'attache à
» tout ce qui m'est cher... Je te vais délivrer
» de moi.

» — Reste! » s'écria impétueusement la belle Catalane en le retenant par le bras. « Reste,
» je te l'ordonne... je t'en prie... Père, Mattéo
» est sauvé.

» — Et comment?

» — Mattéo est sauvé... une idée m'est venue...
» Il est si bon qu'il ne sera pas sourd à mes
» prières... C'est une grande, une difficile en-
» treprise, sans doute; mais que je parvienne
» jusqu'à lui, et je réussirai...

» — Qui, lui?

» — Je pars...

» — Où vas-tu? Quel est ton projet?

» — Père, je ne vous demande que de pa-
» tienter jusqu'au coucher du soleil.

» — Quelle scène éclairera-t-il encore avant » de s'éteindre ? » dit tristement Juan.

« — Une scène de joie, père. Mais pro- » mettez-moi, » lui dit-elle d'une voix caressante, « de ne pas dire à Andréa de dures » paroles; promettez-moi de ne lui pas faire » de mal.

» — Qu'il reste dans son coin, » répondit brusquement Juan. « Je n'y prendrai pas plus » garde qu'à un chien.

» — S'il vient à me refuser... » dit Marie d'un air pensif. « Oh ! non ; non ; il ne me » refusera pas. Adieu, adieu... » reprit-elle ! « Mattéo est sauvé. »

CHAPITRE VIII.

Le roi.

Sire, c'est mon amant.
(SEDAINE)

En errant dans les plaines de Mazargues, où s'offrent à l'œil tant de sites variés, tant de poétiques contrastes, ici le désert avec ses sables, là un jardin avec ses fraîches eaux et ses fleurs suaves et pures, plus loin, près

d'un puits entouré de murs, des palmiers nains qui croissent à cet abri, et font mettre en doute si l'on n'est pas sur la rive d'Afrique; on se surprend souvent à regretter que le château féodal et ses hauts donjons aient disparu de ce pittoresque coin de terre. Ces longues galeries noircies par le temps, ces élégantes ogives, en vous forçant à des souvenirs historiques, donnaient, pour ainsi dire, une pensée à la campagne. Aucun pays d'Europe n'a été couvert d'autant de monumens que la Provence, et dans aucun, peut-être, il ne reste moins de traces des diverses architectures dont elle se décora aux diverses époques de son histoire. La civilisation date de trop loin dans cette contrée, et elle s'y est trop longtemps maintenue pour qu'on y ait respecté des ruines. Malheur aux vieux monumens chez un peuple industrieux!

Une vaste maison, dont la construction est d'assez mauvais goût, et qui éblouit par la blancheur de ses murailles toujours soigneusement repeintes à neuf, a remplacé le manoir des seigneurs de Mazargues. Des collines nues et escarpées, couvertes, à leur base,

d'un impénétrable taillis de jeunes pins la dominent à l'occident et au nord; à l'orient elle regarde la plaine et le hameau; au midi, et devant la porte d'entrée, un riche verger se déploie au milieu des figuiers et des vignes. C'est une habitation bien modeste, sans doute, au prix du château de Mazargues, mais jamais elle n'appartint à de plus illustres maîtres. C'est là que toute une royale famille va cacher sa grandeur déchue et oublier les douleurs de l'exil; là est ce débonnaire prince, malheureux roi, malheureux époux, malheureux père, haï, trompé, méprisé, trahi par tout ce qu'il aimait au monde, son peuple, sa femme et son fils, et qui porte le poids de ses infortunes avec une admirable constance d'homme; là est le roi Charles IV, et, avec lui, cette reine, Messaline nouvelle dont les déportemens étonnèrent Madrid, cette reine qui sous des cheveux blancs a toutes les passions de la jeunesse, et qui se console de la perte de son trône et de sa renommée, parce que Godoy lui tient lieu de renommée et de trône; Godoy l'a suivie en exil.

Peu de princes ont eu, autant que Charles,

la douceur et la majesté empreintes sur leur visage; peu d'hommes ont eu autant de bonté au fond de l'âme, car cette bonté allait jusqu'à l'extrême faiblesse. Ceux qui ne le considèrent que comme souverain le peuvent juger avec rigueur; c'est sous lui que l'Espagne perdit ce reste de dignité fière que lui donnait le souvenir de sa grandeur passée; jouet de ses entours, il fut plutôt un instrument aux mains d'un ministre qu'une tête couronnée, un Louis XIII sans Richelieu; mais si, laissant de côté le monarque, on s'attache à examiner l'homme, on ne peut se défendre d'une vive sympathie pour tant de rares qualités, et d'une pitié douce à peine tempérée par le respect pour tant d'infortunes. Charles avait dans le caractère beaucoup de droiture, et une candeur si franche, qu'il répugna presque toute sa vie à jouer convenablement son rôle de roi ; sa scrupuleuse probité est encore en honneur dans les Espagnes; son éducation passait pour être négligée, mais il rachetait complètement ce défaut par un esprit solide et juste , par cette fleur de courtoisie, cette grâce de langage et de manières qui

semblent particulières aux descendans de Louis XIV. Sa timidité n'était point de la couardise; il avait même à un haut degré le courage de résignation, mais c'est un courage qui fait des victimes et non des héros. Certes, s'il avait déployé sur le trône autant de cœur qu'il en fit montre lorsqu'il eut à souffrir les tourmens de la dernière misère, lorsqu'il lui fallut vendre jusqu'à son linge pour se nourrir lui, sa famille, et le peu d'amis qui lui avaient été fidèles, jamais on ne lui eût arraché son impolitique abdication, jamais ni son fils, ni son peuple ne la lui eussent osé demander. Mais son âme, douce et pure, ne trouvait de force que dans l'inertie; vieillard-enfant, chacun l'aurait voulu pour voisin, pour ami, s'il était né dans une condition vulgaire; monarque, il fit son malheur et celui de ses sujets. Certes, ç'a été un touchant spectacle à qui l'a vu, avec sa noble et belle figure, sa démarche grave et majestueuse, se dérober aux hommages de tout le peuple Marseillais qui se pressait en foule sur ses pas; ç'a été un spectacle plus touchant encore que de le voir dans son intérieur, opposer aux rigueurs du sort un front

toujours serein, tandis que sa vieille épouse s'efforçait de lasser sa patience par des tracas domestiques, et n'y faisait trève que pour passer, presque sous ses yeux, aux bras de Godoy. Malheureux prince, et bien digne en effet de respect, car il fut poursuivi jusqu'à son moment suprême par la méchanceté des hommes, et il s'endormit dans la paix du Seigneur en ne croyant qu'à la vertu!

Avant la venue de Napoléon, dans ces temps de mollesse où la royauté n'exerçant plus son métier l'épée au poing, s'endormait dans la pourpre oisive, les souverains s'étaient pris de goût pour les exercices violens. L'homme de guerre voit le bonheur dans le repos; l'homme indolent le voit dans une vie agitée; c'est pourquoi la chasse était l'amusement favori des princes. Mais, exilé dans un pays dépouillé de bois, où le sol partagé en mille lambeaux, est de toutes parts hérissé de murailles qui bornent les héritages, Charles IV ne pouvait pas trouver aisément de quoi satisfaire à son goût favori. Un piége lui fut tendu; on lui dit que près des arides plaines de Mazargues était une belle et vaste propriété

si abondante en gibier, qu'aucun parc royal ne lui saurait être comparable. A ce récit le vieux chasseur s'enflamme; il s'arme de son fusil et court à Mazargues; à chaque pas, de chaque buisson se lèvent des nuées de cailles et de perdrix; les sentiers sont couverts de lièvres qui semblent s'offrir d'eux-mêmes à ses coups; sa chasse est un vrai carnage. Il se hâte d'échanger le peu d'or qui lui reste contre ces sables stériles; mais voilà qu'après un an, quand revient l'automne, lièvres et perdrix ont disparu; c'est à peine si le roi peut, après de longues courses à la rage du soleil, suivre la trace d'un malheureux pinson ou d'une humble fauvette qui vont fuyant de branchage en branchage. C'est que les chasses du roi Charles IV à Mazargues avaient été d'abord une espèce de voyage en Crimée, dont les cages de l'oiseleur avaient fait tous les frais.

Par cette sombre matinée, Charles s'était mis, dès le point du jour, à battre le taillis; il espérait y rencontrer quelque mouette, qui y serait venue chercher un refuge contre l'orage. Mais vainement son beau chien de race

napolitaine a-t-il interrogé tous les buissons, vainement le roi le suit, retenant son haleine, le cou tendu, l'œil attentif; l'oiseleur n'est plus là pour jeter une proie facile au crédule prince. Accablé de fatigue, il s'assit sur un rocher, mit entre ses jambes son fusil espagnol à la crosse richement sculptée, où les armes de Castille sont gravées sur un écusson d'or, et dont le canon, d'une longueur démesurée et orné de cannelures, va toujours en s'élargissant vers la bouche; puis il baissa tristement la tête, ne sachant à qui se plaindre, et n'osant à qui s'en prendre, pas même à son chien docile.

Cependant le ciel était redevenu serein, et le soleil luttant de toute la force de ses rayons contre les nuages, commençait à jeter çà et là de longues et inégales bandes de pourpre sur les saillies des rochers. Charles se leva, espérant qu'avec le beau temps allait revenir le gibier. Il se traîna dans les taillis; vaines recherches! Il n'y avait pas même trace d'oiseau; seulement, bien au loin, bien haut vers le ciel, on entendait les cris joyeux et perçans de l'alouette marine.

— On dirait que le malheur est attaché à

» mes pas », murmura le roi. « Si je sors par » la journée d'été la plus pure, le soleil se voile » de nuages; si je me vais promener aux » bords de la mer, ses flots se courroucent... » Ma seule venue a fait fuir le gibier... Pauvre » Charles! que sais-tu du bonheur?... Ce n'est » pas même un rêve; c'est un mot sonore » comme tant d'autres... Le bonheur! Oh! que » si j'interrogeais ma vie toute entière, j'aurais » regret à me demander ce que je suis venu » faire en ce monde!... J'ai été roi des Espagnes » et des Indes; le soleil ne se couchait jamais » sur mes états; ma parole, traversant les mers, » allait se faire obéir dans un autre hémis- » phère; être si puissant, et n'avoir pas même » fait des heureux!... Ici, Léporello, » cria-t-il à son chien. « Ici! » Mais le chien n'obéissait pas. « Méchante bête! » reprit le roi avec colère; puis, d'un ton de tristesse et d'amertume: « Jusqu'à lui!... » dit-il. « Léporello! » cria-t-il plus fort. Le chien, se tenait immobile, une patte levée, et le museau tendu. « En » arrêt! en arrêt! » dit le roi avec joie, et il se mit à marcher avec précaution; Léporello éclata aussitôt en longs jappemens, et Charles

vit, dans le taillis, une jeune fille qui venait droit à lui.

« — L'importune! » pensa-t-il. « Qu'on me » rende au moins mon Escurial, si l'on croit » avoir encore le droit de me tourmenter. »

La jeune fille s'approchait rapidement, et déjà Charles pouvait distinguer ses traits et son costume. A la vue de la crépine et de la mantille catalane son cœur se troubla de plaisir. Il rêva peut-être d'Espagne, de jeunesse, de joie; qui sait?

« — Viens plus près; arrive, rose Catalane, » dit-il avec bonté à la jeune fille qui se tenait timidement à quelques pas de lui. « Ne trem- » ble pas; viens.

« — Sire... » balbutia Marie, les yeux baissés.

« — Viens donc, enfant! Qu'as-tu à crain- » dre ?

» — Votre bonté me rassure, » dit la belle Catalane d'une voix moins émue.

« — Pourquoi baisser les yeux, ma fille?... » On peut maintenant me regarder en face, » dit Charles avec un soupir. « Je n'éblouis plus.

— » Ah! sire... » répondit Marie d'un air

de surprise en levant la tête. « Sire, que vous
» êtes grand et beau! »

Le roi ne put s'empêcher de sourire, et, lui caressant la joue de la main :

« — Allons, parle, parle, mon enfant. Qui t'a-
» mène ici? Est-ce pour me voir que tu es venue?

» — Sire, je n'aurais pas attendu si long-
» temps; j'avais déjà vu, de loin, votre ma-
» jesté.

» — Où m'as-tu vu?

» — Aux Catalans; et si j'osais vous faire
» un reproche, je vous dirais qu'il n'est pas
» bien à vous de nous tant négliger.

« — Je suis vieux, ma fille, » répondit le roi à qui il en aurait trop coûté d'avouer qu'on lui avait défendu de diriger de ce côté sa promenade. « Je suis vieux; et vous êtes si loin!...

» — Bon! avec vos belles mules andalouses
» vous iriez plus vite au bout du monde que
» je n'irais de mon pied à la ville. Sire, des
» amis ne sont jamais trop loin.

« — C'est vrai, » dit tristement le roi. « Heu-
» reux quand on en trouve!

» — Votre indifférence nous a tous bien
» affligés. Mais nous nous sommes dit : « Notre

» roi a ses affaires, » et cette idée nous a con-
» solés.

» — Vraiment? » dit Charles avec joie. « Mes
» bons Catalans ont pensé à moi?

» — Ne sommes-nous pas votre peuple?

» — Je n'ai plus de peuple; je n'ai plus de
» couronne. Je suis le pauvre Charles de Bour-
» bon, gentilhomme, à qui il ne reste au
» monde que l'amitié du grand Napoléon. »

Bien que naïve et peu au fait des événemens qui avaient amené la chute de Charles IV, la belle Catalane ne put s'empêcher de paraître étonnée. Elle s'enhardit jusqu'à regarder fixement le roi pour voir s'il avait, de bonne foi, prononcé ces paroles; Charles soutint avec sérénité son regard.

« — Excusez ma franchise, » balbutia Marie. « Mais je croyais que cette amitié vous
» avait coûté trop cher pour durer encore.

» — Paix!... Silence!... » dit le roi qui, attaqué au vif, feignit d'être distrait de la réponse par un autre soin. « J'ai cru voir courir
» un lièvre.

» — C'est une feuille morte avec quoi le
» vent joue.

» — Et que font mes bons Catalans? » demanda Charles en désarmant son fusil.

« — Ils voudraient être assez nombreux » pour vous être un peuple, et posséder assez » de terre pour vous en faire un royaume.

» — Ils ne sont donc pas tant mes amis » qu'ils le disent! Un royaume, à moi! je » suis plus heureux ici que dans mon Escurial. » Si mes fidèles Catalans pouvaient seulement » faire passer un chevreuil devant moi quand » je suis à l'affût, ils me rendraient plus con- » tent que s'ils m'apportaient une couronne.

» — Un chevreuil, sire! c'est un gibier » qu'ils n'ont jamais amorcé dans leurs pê- » ches, » dit Marie en souriant.

« — Ma jolie rose Catalane, » reprit Charles, « tu ne m'as pas encore dit le sujet qui » t'amène.

» — Oh! c'est une longue histoire, » répondit Marie qui, avant d'en venir à ses fins, avait jugé convenable d'entrer en conversation avec le roi, comme pour prendre langue, pour tâter le terrain.

« —Une longue histoire! tant mieux. Abattre » une perdrix, poursuivre Alexandre Boucher à

» coups d'archet quand il a l'audace de me » dire : « Votre majesté joue faux, » et écouter » de longues histoires, voilà mes trois plaisirs.

» — D'abord, sire, vous savez que les Ca- » talans ne sont pas français...

» — Assurément, non, » dit Charles en souriant.

« — Nous sommes de père en fils à Mar- » seille depuis mille ans et plus, c'est possible; » mais nous dire que nous ne sommes plus » Catalans c'est comme si, dans mille ans » d'ici, on venait dire aux descendans de votre » infant don Carlos qu'ils ne sont pas rois » d'Espagne ; n'est-il pas vrai, votre majesté?... » Je me suis peut-être embrouillée dans mon » récit, » reprit timidement Marie en voyant le roi garder le silence. « Excusez-moi; je suis » une pauvre fille qui ne sais pas parler.

» — Continue, et surtout ne m'interroge » plus, car... » Et ici le faible prince sembla faire un effort sur lui-même. « Car tu devrais » savoir que le roi des Espagnes et des Indes » c'est don José Napoléon. » Cela dit, il prit un air satisfait, et regarda autour de lui comme pour voir si quelqu'un l'avait entendu.

On devinait, à son air, qu'il était fâché que la scène n'eût pas de témoins.

« — Mais voilà qu'un beau matin, ils nous » viennent dire que mon frère Mattéo est at- » teint par la... la... Je ne saurais prononcer le » mot français dont ils se sont servis; c'est » comme qui dirait *los quintos*.

« — La *conscricion*, » dit le roi.

« — Oui, sire... Mattéo n'en tient compte; » on a beau l'appeler en battant du tambour, » il se bouche les oreilles, et il se moque de » *los quin*... de la *conscricion*. Mais ces gens-là » sont tenaces; ils ont envoyé toute la cohorte » aux Catalans, toute, sire, car s'il n'y avait » eu que deux ou trois cents hommes, nous » aurions eu leur vie à tous.

» — Après? » dit Charles que cet entretien mettait visiblement à la gêne.

« — Ils ont emmené mon frère Mattéo, et » l'ont mis en prison. Alors je me suis dit : « Notre bon roi ne souffrira pas que l'on mal- » traite ainsi ses sujets; à sa première parole, » on rendra Mattéo libre. Il le faut aller trou- » ver. » Je suis venue, et me voilà.

» — Qu'exiges-tu, ma fille! » s'écria Charles,

pâle et soucieux. « Tu crois toujours parler au » roi des Espagnes, et tu oublies que je ne » suis plus que l'ombre de moi-même.

» — Mais sire, » reprit la belle Catalane avec un peu d'étonnement, « si vous ne pouvez » plus ordonner, ne pouvez-vous rien deman- » der ?

» — Mon enfant, » répondit le roi d'une voix douce et triste, « un roi déchu ne doit » jamais rien demander, de peur qu'on ne le » refuse.

» — Ainsi, » poursuivit Marie avec une sorte d'emportement, « il faudra que je renonce à » ce que j'ai de plus cher au monde, à mon » amour; il faudra que je fasse moi-même mon » malheur pour sauver mon frère; car c'est » mon frère, sire; enfant, il m'a porté dans » ses bras; ma belle crépine, mes beaux an- » neaux d'or, ma chaîne d'argent, tout me » vient de lui. Mais j'aime, j'aime de toute la » puissance de mon âme, et l'homme qui pour- » rait sauver Mattéo me veut pour sa femme! » Au nom du ciel, espoir de tous, ne soyez » pas sourd à ma prière, » dit-elle en se jetant à ses pieds. « Voyez ; je suis une pauvre fille

» qui sacrifiera son amour à son frère si vous » ne venez à son aide ; mais j'en mourrai, sire, » j'en mourrai.

» — Relève-toi, mon enfant, » dit le roi ému jusqu'aux larmes. « Que veux-tu que je » fasse ? A qui m'adresser ?... Ah ! si mon grand » ami Napoléon était ici, je n'hésiterais pas à » lui demander la liberté de Mattéo.

» — Sire, sire, ayez pitié de moi.

» — A Madrid, un mot, un seul mot de » moi... » dit Charles en se promenant à grands pas. « Et ici, je donnerais deux ans de ma vie » que je ne pourrais rien pour cette malheu- » reuse ! Ah !...

» — Majesté, » reprit Marie avec embarras, « écoutez-moi. Il est des choses qu'une fille ne » peut demander qu'à son père, à son roi, ou à » son Dieu. Vous êtes mon roi ; vous êtes l'i- » mage de Dieu sur la terre, et je me con- » sidère comme votre enfant. Cela dit, je n'at- » tache plus aucune honte à vous faire encore » une prière.

» — Que de ténacité ! » pensa Charles un peu surpris de ce ton solennel. « Où veut-elle » en venir ?

» — Avec dix mille francs je pourrai acheter un homme à Mattéo. Majesté, je vous les viens demander.

» — Ma fille, le ciel m'est témoin qu'à Madrid je t'aurais donné de grand cœur tout l'or de mon épargne, » balbutia le roi; « mais ici...

» — Vous me refusez encore!

» — Non, non, je ne te refuse pas, » ajouta le roi qui s'efforçait de contenir sa rougeur et de prendre un air d'assurance. « Tiens, » dit-il en fouillant dans sa poche; « tiens, » prends cette montre, et la porte chez un » orfévre de la ville.

» — Sire, que de bonté! » dit Marie en recevant le précieux bijou.

« — Si l'on t'en donne moins de cinq cents » piastres, on t'en volera une fois autant.

» — Cinq cents piastres! Sire, soyez généreux jusqu'au bout : donnez-moi de quoi sauver Mattéo.

» — Mais, ma fille.....

» — Majesté, par vos Infans, par tout ce que vous aimez sur cette terre, secourez-moi! secourez-moi!

» — Et comment ? » s'écria Charles qui cessa d'être maître de lui. « Te faut-il mon dernier » lit ? mon dernier attelage de mules? prends-» les, prends tout ; prends, si tu le veux, la » dernière cuiller du roi de toutes les Espa-» gnes et des Indes ; puis, si tu ne peux pas » arriver à ta somme, ne me viens plus rien » demander ; car si je savais, en ouvrant mes » veines, en faire sortir de l'or, depuis long-» temps je me les serais ouvertes. Il y a » moins de misère dans une chaumière des » deux Castilles que dans ce palais, » dit-il en montrant son château du doigt. « Es-tu con-» tente, maintenant que tu as arraché cet » aveu à ton roi ?

» — Quoi ! Sire ! » s'écria Marie en fondant en larmes, moins parce qu'elle venait de perdre toute espérance que parce qu'elle était émue à l'idée de tout ce que le vieux Charles avait à souffrir. « Quoi ! jusque là !... Ils vous » avaient promis des millions, les infâmes !

» — Chut! chut ! mon enfant, » dit le roi en mettant ses mains sur la bouche de la jeune fille. « Tais-toi, et surtout garde bien

» dans ton sein le secret que tu viens d'ap-
» prendre.

» — Qui l'eût dit! » murmura Marie.

« — Oui, » dit tristement Charles. « Mes
» pauvres mules! en quelles mains seront-elles
» tombées !... Laissons cela. Chère enfant,
» pourquoi es-tu venue si tard? Il y a un an,
» j'avais encore de quoi faire un heureux...
» Ah ! si du moins mon grand ami Napoléon
» était ici! » répéta-t-il en levant les yeux au
ciel.

« — Sire, » reprit Marie comme éclairée par
une inspiration soudaine, « si votre majesté
» prend la pauvre Catalane en pitié, Elle la
» peut servir. La princesse Borghèse est arrivée
» hier à Saint-Loup.

» — Quelle Borghèse? » demanda le roi. « Ils
» ont tant fait de princesses...

» — C'est la sœur de votre grand ami Napo-
» léon.

» — Ah ! oui, » dit Charles, fâché d'avoir
laissé échapper ce mot. « Oui; une noble et
» digne princesse, en vérité.

» — Si vous lui demandez la liberté de mon
» frère, elle ne vous osera pas refuser.

» — Mon enfant, » répondit le roi qui comprit tout ce qu'avait de délicat et de risqué une telle entrevue, « il ne convient pas que » je l'aille trouver...

» — Eh quoi! majesté, vous me voulez faire » douter de vos paroles! Vous ouvririez vos » veines, disiez-vous, s'il en devait sortir de » l'or!...

» — Il y a des choses qui coûtent encore » plus. Tu ne peux pas savoir cela, toi. Que » n'y vas-tu seule!

» — Mais ce n'est pas ma princesse, à moi; » je suis Catalane; mon roi, c'est vous. »

Charles prit alors un air réfléchi; il pesa mûrement toutes les chances; il espéra que si le bruit de cette visite allait jusqu'à Napoléon, l'empereur lui saurait gré d'une démarche diversement interprétée. Quant au soin de sa dignité blessée, c'était une affaire entre la reine et lui, et Charles était comme tous les hommes faibles : un danger éloigné ne lui faisait point peur; il lui semblait qu'il aurait le courage de l'affronter, et l'adresse de s'en tirer à son plus grand avantage. Une raison plus forte, et qu'il ne s'avouait pas bien clai-

rement à lui-même, le poussait à suivre le conseil de Marie; il désirait de voir cette princesse célèbre et d'en être vu; il se flattait de l'idée que son aspect lui pourrait imposer; et, sans trop se rendre compte de l'effet à venir, il se plaisait à n'y voir, pour lui, que d'heureuses conséquences. C'est pourquoi il se hâta de faire taire ses derniers scrupules de roi, et il dit tout bas à Marie :

« — Va dire qu'on attelle mes mules. Mais » la plus grande discrétion au moins... Je » serai à la petite porte du verger dans un » quart d'heure... Que la reine et monsieur le » prince de la Paz ignorent... Tu m'entends.

» — Majesté, vous serez obéie, » dit Marie toute joyeuse.

Elle partit aussitôt, et s'acquitta de son message. En peu d'instans la lourde voiture, dont l'or était terne et enfumé, fut prête; Charles sortit avec précaution du verger; il monta dans le carrosse, et il invita Marie à prendre place près de lui.

« — Majesté, je n'oserai jamais...

» — Monte donc, sotte, » dit le roi alarmé;

« voici qu'on vient... Ventre à terre, Pedro, » ajouta-t-il en s'adressant au cocher.

« — Oui, majesté, » répondit le cocher en mettant les mules au galop.

« — Qui vient à nous? » dit le roi en regardant derrière lui avec inquiétude. « Ventre à » terre, Pedro! ventre à terre!... »

Les mules andalouses allaient comme le vent; et l'écuyer qu'on avait envoyé à Charles pour le prier de renoncer à sa promenade ne le put pas joindre.

CHAPITRE IX.

Saint-Loup.

> Revenez, belles fugitives.
> De quoi versez-vous tant de pleurs ?
> Assurez vos âmes craintives.
> Remettez vos chapeaux de fleurs.
> (MALHERBE.)

De vastes prairies qu'arrose une rivière féconde, des coteaux couverts de vignes et d'oliviers, disposés en riches amphithéâtres, coupés par le chemin de Rome, et dominés

aux deux bouts de l'horizon par des collines revêtues d'un long manteau de pins, voilà Saint-Loup. Là commence vraiment la Provence; là elle se pare de verdure et de fleurs, et se plaît aux rians contrastes.

Parmi les maisons de plaisance qui ornent cette vallée, il en est une, belle entre les plus belles, et qui a quelque chose de ces poétiques *ville* d'Italie, où la vie est si facile et si douce. Elle est peu ornée au dehors, car l'artiste a compris qu'une architecture modeste était bien plus en harmonie avec une nature riche et parée, qu'une pompeuse colonnade; mais au dedans, toutes les merveilles des arts, toutes les magnificences du luxe se déploient. Ici, c'est un salon turc, dont les peintures figurent à l'œil des paysages inondés de lumière; un large divan, chargé de coussins de velours, s'étend dans tout son pourtour; au milieu, et parmi des vases de fleurs précieuses, s'élance un jet d'eau dont le bassin de marbre recèle des poissons aux couleurs dorées; là, c'est un théâtre élégant, plus loin un boudoir de fée qui attient à une salle de bains qu'on dirait sculptée par le ciseau de Canova. Dans

les étages supérieurs règne une simplicité de bon goût, car la vue plonge de là sur un long horizon de collines, tantôt gracieuses, tantôt âpres et nues ; et trop de luxe eût nui à l'effet : ce n'est pas d'une chambre tendue de soie qu'on peut admirer une nature sauvage. Toutes ces richesses sont jetées entre des bosquets mystérieux, d'humides prairies, et des allées bordées de tilleuls.

La princesse Borghèse, forcée de quitter Paris pour aller rejoindre son époux en Italie, avait voulu voir encore une fois la Provence, et c'est Saint-Loup qu'elle avait choisi pour séjour. Ce voyage était un exil. L'humeur vive et libre de Pauline était peu de nature à se plier à la dissimulation des cours; en plus d'une rencontre elle avait osé lutter contre la volonté de fer de Napoléon; ce grand homme n'en avait fait que rire, trouvant peut-être un certain charme à être contrarié par une faible et capricieuse femme, quand le monde attentif et docile obéissait à son moindre signe; mais, cette fois, la faute était grave et irrémissible. L'empereur venait de contracter alliance avec la fille des Césars ; Paris était dans

l'enivrement; et tandis que Joséphine allait cacher sa douleur dans un château solitaire, tandis que la cour s'empressait autour de la nouvelle impératrice, aucune voix n'osait s'élever en faveur de celle qui fut si longtemps le génie tutélaire de Napoléon, et qui rappelait par ses vertus tout ce qu'on raconte de ces reines dont le peuple a gardé la mémoire : nul n'y songeait; Pauline eut ce courage. Peut-être voyait-elle arriver, avec un secret dépit, une jeune et belle princesse qui allait être désormais l'idole de la cour, l'âme de toutes les fêtes, et sa vanité souffrait à l'idée de se voir éclipsée; peut-être son amitié pour Joséphine la guida-t-elle seule en cette occurrence; quoi qu'il en soit, son opposition éclata en menaces, en vives épigrammes, en sarcasmes amers; ses amis la conjurèrent en vain de modérer son humeur; elle n'en tint compte. On remarqua, dans sa première entrevue avec Marie-Louise, qu'elle avait cherché à accabler la jeune impératrice par ses airs de hauteur et de moquerie; on dénonça sa conduite à Napoléon; on chercha même à l'envenimer. Les choses en étaient

venues à ce point que les esprits, aigris d'un et d'autre côté, ne cherchaient qu'une occasion de rupture. Pauline, poussée par son étourderie, accéléra ce moment. En pleine cour, dans une réception solennelle, elle se permit un geste insultant; Napoléon lui intima l'ordre de quitter les Tuileries et de n'y jamais reparaître. La princesse Borghèse dédaigna de se justifier; elle fit porter à son frère une réponse injurieuse, et elle se sépara brusquement de lui. Elle ne le devait plus revoir qu'à l'île d'Elbe.

Pauline était la sœur bien-aimée de Napoléon; elle avait, comme lui, une fougue indomptable de caractère, une audace virile, un génie aventureux; son esprit était vif et orné, ses passions ardentes et promptes. Elle eût, à elle seule, justifié le nom de sa famille, si renommée pour la beauté de sa race. Il y avait de l'antique dans son corps et dans son visage. La douceur de ses grands yeux noirs tempérait la sévérité de son profil césarien, signe de prédestination à l'empire, et qui éclatait, dans toute sa majesté, dans les traits de son frère; ses attitudes étaient pleines de grâces voluptueuses; sa démarche, quel-

quefois trop abandonnée, avait de la noblesse; à son regard plein de feu, à sa figure de génie, on l'eût, entre mille, reconnue pour la sœur de Napoléon. Le costume qu'elle avait coutume de porter était en complète harmonie avec son genre merveilleux de beauté : sur une robe de soie légère ou de claire mousseline, elle revêtait une tunique serrée autour de sa taille par une large ceinture ornée de deux camées en guise d'agrafe, et elle laissait presque librement flotter sa noire chevelure sous un casque de plumes.

Ce n'était point par l'effet d'un caprice ni dans le désir de prolonger son voyage sur la terre de France, que Pauline avait voulu passer par la Provence. Dans tout l'éclat de sa puissance, elle avait voulu revoir ces lieux qu'elle habita jadis avec des fortunes si diverses et presque toujours si contraires, lorsque, simple et modeste fille de madame Bonaparte, il lui fallait vivre du travail de ses mains. Ces jours de sa première jeunesse avaient aussi pour elle de doux enchantemens et de rians ressouvenirs; alors, peut-être, elle avait distingué dans la foule

un beau jeune homme qui n'avait payé son amour que par l'indifférence ou l'ingratitude, car il n'avait pas pu lire dans les yeux du frère la fortune à venir de la sœur; et puis, se retrouver lorsqu'on est arrivée au but, près de cette mer, au bord de cet humble fleuve où l'on a fait tant de rêves d'avenir, dont le plus hardi devait encore être dépassé par l'événement, c'est une source à mille enchantemens, mille délices.... Qui l'eût dit, qu'un jour une foule empressée se porterait sur son passage, épiant la faveur d'un regard !... Ce voyage en Provence n'était point le trompeur amusement d'un cœur qui se fuit, d'une grandeur qui cherche à se délasser; c'était l'impérieux besoin de mieux jouir de sa haute fortune en mesurant les degrés par où il avait fallu passer, c'était peut-être une vanité de femme qui se voulait satisfaire et venger.

A son air triste et préoccupé, la princesse Pauline semblait ne pas trouver à ces beaux lieux le charme qu'elle s'était plue à y attacher par la pensée. A peine sortie du bain, elle avait congédié ses femmes, et elle errait, silencieusement, dans la prairie encore en-

core engourdie par le froid du matin. Elle poussa sa promenade jusqu'à la maison du jardinier, et soulevant la paille qui couvrait les tiges souples d'un cassier, elle se mit d'un air distrait à cueillir des fleurs qu'elle tressa en couronne; puis, honteuse de s'être amusée à ce passe-temps, elle foula aux pieds les fleurs avec une colère enfantine, et ses yeux, involontairement mouillés de larmes, se tournèrent vers le point de l'horizon où se trouvait ce Paris qu'elle avoit quitté pour toujours. Elle poussa un soupir, et elle se disposait à revenir sur ses pas, lorsqu'un de ses valets courut à elle d'un air agité.

« — Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-elle.

« — Une étrange visite, Madame, bien » étrange.

» — J'avais dit que je ne voulais recevoir » personne.

» — On a cru devoir prendre, pour cette » fois, les ordres de Votre Altesse impériale. » C'est Sa Majesté le roi d'Espagne qui vient...

» — Le roi d'Espagne! » dit Pauline en pâlissant. Elle comprit aussitôt combien cette entrevue la pouvait compromettre près de

l'empereur, et elle résolut de s'y soustraire. « Appelez monsieur le chambellan; qu'il dise » au roi que je viens de partir pour Nice... » Allons,» pensa-t-elle, « plus de liberté pour » moi.

» — Il n'est plus temps, madame. Le pi- » queur du roi a fait ouvrir la grille du châ- » teau; et voilà le carrosse qui s'avance dans » l'avenue.

» — Le carrosse! » dit la princesse en éclatant de rire. « Quoi! cette lourde boîte do- » rée!... C'est bien; allez. »

Elle sentit qu'il était trop tard pour reculer; mais elle se promit de s'observer, de peser toutes ses paroles; et, peut-être pour la première fois de sa vie, elle s'apprêta à jouer un rôle.

Cependant le vieux roi s'approchait à pas lents, appuyé sur le bras de la belle Catalane. Dès qu'il eut aperçu la princesse, il fit signe à Marie de demeurer à l'écart, et il poursuivit seul sa route. Pauline crut devoir faire quelques pas pour aller au devant de lui. Charles se découvrit, et, la saluant d'un air plein de grâce et de dignité :

« — Je me serais repenti toute ma vie, ma» dame, » dit-il, « d'avoir laissé échapper l'oc» casion de rendre mes devoirs à Votre Altesse » impériale.

» — Sire, » répondit la princesse avec un doux sourire, « la bonté de Votre Majesté me » confond. »

Et tous deux gardèrent le silence. La princesse contemplait avec une sorte de respect ce vieillard à l'air si noble, au front si serein, dont le moindre geste respirait la majesté et la courtoisie; et lui, admirait cette beauté surhumaine, cet air de force et de résolution qui brillait dans les yeux de Pauline. C'était, en quelque sorte, les Bourbons et Bonaparte, le passé et l'avenir en présence. La princesse se mit alors à penser à la bizarrerie de cette destinée qui la vint chercher à Marseille pour la faire monter au rang des rois, et qui alla saisir le vieux Charles sur son trône pour l'amener captif en Provence; son visage prit une indéfinissable expression de mélancolie; le roi s'en dut apercevoir, car il se hâta de prendre la parole.

« — Mon bonheur aurait été complet, »

dit-il, « si mon grand ami Napoléon était venu
» à Marseille avec Votre Altesse.

» — L'empereur mon frère, » répondit froidement Pauline qui craignit que Charles n'eût mis dans ses paroles quelque intention maligne, « l'empereur mon frère a des soins
» plus importans que ceux de parcourir ses
» états.

» — Oui, » dit le roi, « pour peu qu'il tarde
» encore, sa vie ne suffira plus à les parcourir;
» ils seront trop vastes.

» — Sire, » reprit Pauline flattée du compliment, « dussent-ils s'étendre jusqu'aux
» limites du monde, le coin qu'il plaira à
» Votre Majesté de choisir et d'habiter sera
» toujours le plus précieux aux yeux de l'em-
» pereur mon frère.

» — Il m'a donné trop de preuves d'atta-
» chement pour que j'en puisse douter.

» — Ce n'est pas ici un lieu à recevoir
» Votre Majesté, » dit Pauline en changeant de conversation. « Si elle daignait entrer et se
» reposer un moment...

» — Mille grâces, » répondit le roi qui commençait à comprendre l'étrangeté de sa dé-

marche, et qui avait déjà remercié tout bas le ciel de n'avoir pas été vu par d'autres que la princesse. « Le jour est si pur! ce parc est » si beau!

» — A ouï dire, le vôtre, Sire, ne lui cède » en rien.

» — Indigne, bien indigne, en effet, de re- » cevoir Votre Altesse impériale, » se hâta de dire Charles, comme s'il avait craint que Pauline ne fût tentée de lui rendre sa visite.

« — Sire, » reprit la princesse, « Votre Ma- » jesté doit être accablée de fatigue; si elle » refuse d'entrer, qu'elle me permette au » moins de demander des siéges.

» — Non, Madame, » répondit le vieux roi; « j'aime mieux prier Votre Altesse de me per- » mettre d'être son chevalier, et de l'accom- » pagner dans sa promenade.

» — Il m'eût été difficile d'être plus heu- » reuse dans mon choix. »

Charles offrit alors son bras à Pauline, et tous deux se mirent lentement en marche.

« — Je m'étonne, Madame, » reprit le roi, « que vous ayez pu vous résoudre à quitter

» Paris, quand tout y respire la joie et les » fêtes!

» — Je l'ai quitté sans peine et sans regret, » dit Pauline avec un dépit mal déguisé.

« — Certes, ce doit être un beau spectacle » que celui de cette jeune et belle impératrice » à qui son époux apporte en dot l'empire du » monde! Que n'ai-je eu une fille digne d'un » sort si glorieux!

» — Sire, la fille de Charles de Bourbon » eût été digne du premier sort du monde.

» — Puisse mon grand ami Napoléon trou- » ver le bonheur dans cette union! » ajouta le roi qui sentit remuer au fond de son cœur cette vieille haine pour la maison d'Autriche, haine héréditaire dans les princes de la maison de Bourbon; « et puisse-t-il surtout être plus » heureux en enfans que moi!

» — Sire, » dit Pauline qui vit les yeux de Charles se mouiller de larmes, « chassez cette » idée.

» — Ah! l'ingratitude d'un fils est un poids » bien lourd au cœur d'un père!... L'avez-vous » vu, madame? avez-vous vu ce malheureux? » Où est-il?

» — A Valençay.

» — Oui, » murmura Charles, « captif comme » moi... C'est lui qui a fait pleuvoir sur ma » maison ce déluge de maux. Insensé, qui » étais tant pressé de régner! Tu ne savais pas » ce qu'est un trône!... Et puis, le sachant » et passant outre, avais-tu donc si long- » temps à attendre encore! Le chemin qui » me sépare du tombeau est court à franchir.

» — Sire, que Dieu accorde de longs jours » à Votre Majesté!

» — Mon plus mortel ennemi ne me l'ose- » rait pas souhaiter. De longs jours! et pour- » quoi? Charles de Bourbon n'a-t-il pas assez » souffert?... Mais, oui, oui, madame, » dit-il en s'efforçant de sourire, « Votre Altesse a » raison; chassons cette idée. »

Il prit alors un air serein, et fit tomber la conversation sur des choses indifférentes. Comme il parlait, il s'interrompit d'un air distrait, et sembla regarder vers la prairie avec beaucoup d'attention. Pauline chercha à voir quel objet pouvait intéresser à ce point le royal vieillard; tout était calme et silencieux

autour d'eux; seulement une alouette s'ébattait joyeusement sur l'herbe renaissante.

— « Heureuse, en effet! » dit Pauline qui crut, par ces paroles, répondre à la pensée de Charles, « heureuse, car rien ne la gêne; sa » liberté, c'est le bonheur.

» — Voyez, voyez si elle bougera! la voilà » droite et immobile, sans qu'aucun brin » d'herbe me cache une de ses plumes. Je » n'aurais pas une telle fortune, si j'avais » mon fusil.

» — Pourquoi non ? » dit la princesse Borghèse en souriant de sa méprise; « vous devez » faire de meilleures rencontres dans votre » parc de Mazargues, car on dit qu'il est » merveilleux pour la chasse.

» — Oui, pour mon prédécesseur ou pour » mon successeur; mon parc c'est comme » mon trône; à peine y ai-je eu touché que je » l'ai empesté de mon malheur... Mais va-t-en » donc; fuis au moins, méchante ! on dirait » qu'elle prend plaisir à me narguer. »

Il se baissa alors pour chercher un caillou à lui jeter; à ce mouvement, l'oiseau effrayé

s'enfuit à tire d'aile; le roi s'émerveilla longtemps à suivre son vol des yeux.

« — Daignez excuser la manie d'un vieux » chasseur, » reprit-il ensuite ; « mais en voyant » jusqu'aux alouettes m'abandonner pour venir » courtiser la fortune, je n'ai pu me défendre » d'un moment d'humeur.

» — La fortune! » dit en soupirant Pauline, dont l'âme s'était ouverte à de noirs pressentimens en voyant ce vivant exemple de la fragilité des choses humaines... « Hélas ! » dans ce siècle d'orage, elle est si inconstante » qu'on se surprend quelquefois à regretter de » la tenir.

» — Vous, madame, vous n'avez rien à » redouter de ses caprices, » dit tristement le roi, « l'astre de Napoléon veille sur vous; il » commence; le nôtre finit. »

A ce point de leur conversation, ils étaient revenus au lieu d'où ils étaient partis. Pauline s'arrêta un moment pour permettre au vieillard de reprendre haleine; elle aperçut alors à quelques pas d'elle, dans l'avenue, Marie, qui était silencieuse mais impatiente à attendre

le roi. Elle se douta que cette jeune fille avait peut-être une grâce à lui demander, et que c'était là le motif de la visite de Charles IV, motif qu'elle avait vaiuement cherché à pénétrer. Elle résolut aussitôt de s'en éclaircir.

» — Que fait là cette jeune étrangère ?» demanda-t-elle, « est-elle venue avec Votre » Majesté ?

» —Je ne sais... je pense...» balbutia le timide Charles.

Au mouvement de Pauline, la belle Catalane vit qu'il s'agissait d'elle, et elle s'avança d'un pas délibéré.

« — Reste, reste, mon enfant, » dit le roi, qui craignait que Marie ne blessât la princesse par quelques propos peu mesurés. « Je vais » raconter à son altesse...

» — Laissez-la venir, sire... Approchez, mon » enfant.

» — Comme il vous plaira, madame, » dit Charles en baissant la tête et en se préparant à l'orage.

« —Jolie enfant, » dit Pauline, « très-jolie » en vérité. Que voulez-vous ? parlez.

» — Madame, » dit Marie d'une voix tremblante; » notre bon roi a dû vous dire...

» — A dû dire à Votre Altesse, » dit le roi en la reprenant. « J'allais commencer quand tu » es venue.

» — Oui, Sa Majesté m'en a touché quelquelques mots, » reprit Pauline qui vit l'embarras de Charles, « mais la chose est-elle en » mon pouvoir?

» — J'ai cru tout naturellement que c'était » à mon roi de me protéger, » répondit Marie, « mais il m'a assuré que ses ordres ne seraient » pas exécutés.

» — Vous êtes Espagnole?

» — Catalane, madame, » dit Marie en s'inclinant avec une gaucherie respectueuse. « Voici le fait : on veut absolument faire partir » Mattéo pour l'armée.

» — J'entends; c'est un amant... » dit la princesse avec un sourire.

» — Non, madame; non : c'est mon frère.

» — Et quel est donc ce lâche qui refuse de » servir son pays, quand son pays l'appelle et » a besoin de lui? » reprit impétueusement la sœur de Napoléon.

« — Madame, » répondit fièrement Marie, « Mattéo n'est point un lâche;... non, ce » n'est point un lâche, » ajouta-t-elle en regardant le roi qui lui faisait signe de se calmer ou de se taire. « Quand on a le cœur de se rire » de la tempête, on n'a pas peur d'un ennemi » en face de soi; mais Mattéo est Catalan, » madame.

» — Il n'est point Français, » dit Pauline en l'interrompant, « à la bonne heure. Vous m'é» tonniez, jeune fille.

» — Au nom du ciel! madame, protégez» moi; délivrez mon frère. Si les grands ne » font pas des heureux sur la terre, de quoi » leur sert d'y passer? Un jour, peut-être, ce » qu'à Dieu ne plaise, si vous venez à éprouver » le sort de notre bon roi que voilà, le bien » que vous m'aurez fait vous sera une douce » pensée.

» — Ma belle enfant, » dit Pauline émue, « mon pouvoir ne va pas jusqu'où vous le » supposez. Il y a quelque chose au dessus de » moi, au dessus même de l'empereur, c'est » la loi.

» — Hélas, si les grands qui font la loi ne

» la peuvent pas changer, qui donc la changera
» quand elle est dure au peuple? Madame,
» madame, j'allais être la plus heureuse des
» Catalanes ; j'allais épouser l'homme que
» j'aime... Faites-moi rendre Mattéo... On peut
» se moquer de la loi; oui, avec dix mille
» francs la loi se tait.

» — J'entends, » dit Pauline en souriant de l'ingénuité de Marie.

« — J'ai déjà le quart de la somme; notre
» bon roi... non, sire, je le dirai; je le dois dire...
» Notre bon roi m'a donné sa montre... Hélas!
» c'est tout ce qu'il possède des millions qu'on
» lui a promis.

» — Se peut-il! » dit Pauline dont le visage se couvrit d'une vive rougeur.

« — N'écoutez pas cette enfant, madame, » balbutia le roi qui souffrait cruellement.

« — Ah! sire! croyez que l'empereur mon
» frère ignore.,..

» — Je n'en doute pas, madame; mon grand
» ami Napoléon ne l'aurait pas souffert.

» — Votre nom? » demanda la princesse.

» — Marie, madame...

» — Eh bien! Marie, » poursuivit Pauline

qui avait tiré son agenda de son escarcelle et qui écrivait quelques mots à la hâte, « allez » au château... demandez quelqu'un... remet- » tez-lui ce papier... Que ces ordres soient » exécutés sur-le-champ... et Mattéo vous sera » rendu dès ce soir.

» — Ah! sire, sire, » dit Marie en tombant aux pieds de Charles, « que Dieu bénisse » Votre Majesté sur la terre et dans le ciel.

» — C'est son altesse qu'il faut remercier, » ma fille, » dit le roi un peu confus.

« — C'est une erreur de sa reconnaissance. » Laissez-la faire.

» — Et vous aussi, madame, puissiez-vous » n'avoir pas un rêve qui ne soit aimable, pas » un souhait qui ne soit exaucé!

» — Prenez donc ce papier, Marie, » dit Pauline.

« — Oui... oh! oui, madame, » répondit Marie qui extravaguait de joie. Elle prit le papier, et, laissant tomber la montre que le roi lui avait donnée, elle courut au château.

« — Etourdie! » dit le roi en se baissant pour la ramasser; « voilà le cas que tu fais de » mes présens!

» — Sire, » reprit la princesse, « oserai-je » demander une grâce à Votre Majesté? Ose- » rai-je la prier de me donner ce bijou comme » un gage, un souvenir d'amitié?

» — Madame, » dit le roi en la lui offrant et en lui baisant la main, « à chaque heure de » plaisir qu'elle marquera, pensez à moi, et » soyez assurée que votre bonheur me rendra » heureux; si des heures de peine surviennent, » pensez encore à moi, madame : Charles de » Bourbon souffrira de votre malheur.

» — Sire, » reprit Pauline d'un air caressant, « il n'est pas prudent, peut-être, de recevoir » des cadeaux de Votre Majesté; je me veux » acquitter envers elle. Qu'elle me fasse au » moins la grâce d'entrer au château.

» — Madame, quand on a eu le bonheur de » vous voir, on ne peut se résoudre à vous » quitter. »

Il offrit derechef son bras à la princesse, et il se dirigea vers le château.

———

CHAPITRE X.

Le châtiment.

Tant es mortals lo dans qu' ieu no y ai sospeisso
Que jamais si revenha.

(Sordel.)

Après avoir remis à un valet l'ordre de la princesse, Marie n'eut de repos que lorsqu'elle eut vu cet homme se jeter dans une voiture et voler de toute la vitesse de ses chevaux sur la

route de Marseille. Elle se dirigea alors, le cœur plein de joie, vers le hameau des Catalans pour annoncer à son père cette heureuse nouvelle : mais, ainsi qu'il en advient d'ordinaire en ces sortes d'occasions, plus elle avait hâte d'arriver au terme de sa course, et moins elle était près d'y atteindre. Haletante, épuisée de forces, elle fut vingt fois contrainte de s'asseoir pour reprendre haleine, et lorsqu'elle vit enfin sa chaumière tant désirée, le soleil était sur le point de disparaître de l'horizon.

Andréa et Juan étaient sur le seuil de la porte à l'attendre; toutefois il sembla à Marie qu'ils n'avaient point cet air de sombre et triste préoccupation qu'elle leur aurait voulu en un tel moment.

« — Eh bien ! fille ? » lui demanda son père, mais sans se hâter, quand elle fut très-près de lui.

« — J'ai vu le roi,... j'ai vu la princesse....
» Oh! père, que j'en ai pour long-temps à
» raconter !... Mon frère nous sera rendu.

» — Tu as montré de la tête, » reprit froidement Juan. « Et quand reverrons-nous
» Mattéo ?

» — Bientôt, demain, ce soir, j'espère.

» — Hum! » dit Juan en hochant de la tête. « Pauvre fille, tu t'es laissé prendre comme » une innocente à des promesses de princesse » et de roi.

» — Que dites-vous? » s'écria la belle Catalane à qui son père venait d'inspirer un doute qu'elle n'avait pas même entrevu.

« — Si tu étais venue avec Mattéo, si tu » m'avais dit : Père, voilà ton fils, je t'aurais pu » croire alors; mais il n'arrivera rien des belles » promesses que l'on t'a faites.

» — Si je le savais! » dit Marie avec inquiétude. « Mes jambes se dérobent sous moi; la » nuit va venir; n'importe! je vais retourner » auprès du roi; il faut qu'on me rende Mattéo, » à l'instant même : je le veux.

» — Attends au moins que je te donne quel- » qu'un pour t'accompagner.

» — Non, non. J'irai seule. Vous m'avez » trop troublé l'esprit.

» — Mais attends donc! » répéta Juan. Aussitôt il s'écarta d'Andréa, et un homme qui se tenait baissé derrière eux se leva et parut aux regards étonnés de Marie.

» — Sœur, veux-tu que je sois du voyage? » dit-il.

« — Juste ciel! » s'écria Marie avec joie, « c'est lui! c'est Mattéo!

» — Eh! oui; c'est moi, ma bonne sœur, » dit Mattéo en la serrant dans ses bras.

« — Ah! père, père, que vous m'avez fait » de mal!... Et vous, Andréa, vous aussi vous » étiez son complice!

» — Je ne me voulais pas prêter à sa ruse, » dit Andréa; « il m'y a forcé.

» — C'est vrai, » reprit Juan; « mais après » tant de tourmens soufferts, on peut bien se » permettre de rire un moment. Viens donc, » fille, que je t'embrasse. Grâces à toi, toutes » les bénédictions du ciel pleuvent sur ma » maison. Que tu es heureuse d'avoir vu notre » bon roi! Pour moi, je n'aurais jamais osé » lui rien demander. De quel front aurais-je » soutenu son regard, moi, misérable! qui ai » osé lui prendre son bien...

» — Laissons cela, père.

» — Quant à la princesse Pauline, c'est dif» férent. Digne femme que cette princesse!

» — Vous auriez plaisir à la voir; elle est » belle comme un astre.

» — Tant mieux. Aux bons cœurs les beaux » visages.

» — Sais-tu bien, » dit Mattéo, « que son » valet m'a fait venir jusqu'ici dans sa voiture; » puis, comme si ce n'était pas assez de la li- » berté qu'elle me donnait, elle m'a fait glisser » deux rouleaux d'or dans la main.

» — Deux rouleaux d'or!

» — Les voilà, » dit Juan en les tirant de sa ceinture. « Demain, j'irai acheter une tar- » tane sur le chantier. Qui sait de quelle hu- » meur elle sera? Qui sait si elle aura la do- » cilité de l'autre? Pêcheur qui change de » barque est aussi malheureux que l'homme » changeant de femme.

» — Mais, père, » reprit la belle Catalane, « nous allons donc être tous heureux?

» — Oui, tous, » dit le patron en mettant la main de sa fille dans celle d'Andréa. « Que » Dieu vous bénisse, et que puisse votre ma- » riage faire mentir le proverbe! alors nous » serons tous heureux, tous, excepté notre

» pauvre ami le capitaine. Il m'est venu tout » à l'heure faire des adieux à fendre le cœur.

» — Je le plains, » dit Marie.

« — Çà, enfans, voici le soir. Entrons, et » allumons un feu à illuminer le hameau. J'ai » tant de joie au cœur que je jeterais tout le » bûcher au foyer, si la raison ne me retenait » pas un peu. »

Ils entrèrent dans la chaumière; Mattéo jeta, à brassées, sous le manteau de la cheminée, de petits fagots de romarin et de branches de pin. Juan mit un genou en terre, et il souffla sur le feu.

« — Sœur, » dit Mattéo, « j'ai une heureuse » nouvelle à t'apprendre; je l'ai gardée pour » la dernière.

» — Qu'est-ce donc?

» — L'homme de la princesse, l'homme » que tu sais avait, après ma délivrance, un » autre message à remplir. Il est allé donner » l'ordre qu'on payât à Charles IV ce qu'on lui » doit.

» — Et lui obéira-t-on?

» — Que veux-tu qu'on refuse à la sœur de » l'empereur?

» — Dieu soit loué ! » dit Marie ; « je n'ai » plus de vœux à former. Ce pauvre roi ! il » manquait de tout, tandis que nous.... Ah ! » si nous l'avions su....

» — On a de belles paroles à la bouche pour » plaindre le malheur de gens qu'on aime, » dit le patron en présentant ses mains au feu ; « mais voilà tout. Et moi, moi qui ai dit cent » fois que je donnerais ma vie pour mon roi, » quand l'occasion s'est offerte de lui faire » plaisir, j'ai eu assez peu de cœur...

» — Père, il ne faut pas qu'une seule pen- » sée triste vienne gâter cette belle soirée.

» — Belle, bien belle en effet ! » reprit Juan. « Que de choses dans cette vie ! que de brus- » ques passages du mal au bien, du bien au » mal : le matin, au fond de l'abîme ; le soir, » sur l'eau !... et tout cela sans qu'on puisse » savoir comment, sans qu'il soit jamais pos- » sible de fonder quelque espérance ou quel- » que crainte certaines !... Drôle de monde que » celui-ci !... Enfin, voilà que nous sommes » hors de peine : pas de regard en arrière, et » vogue la tartane !... Qu'en penses-tu, mon

» garçon ? » poursuivit-il en frappant Andréa sur l'épaule; « te voilà bien soucieux.

» — Non, patron; bien recueilli, » répondit Andréa. « Le calme de mon âme m'étonne ; il y » avait si long-temps que je ne m'étais trouvé » à la veille d'être heureux, j'avais tant déses- » péré d'en venir jamais là, que je crains d'être » dupe d'une illusion.

» — Ah ! » dit Mattéo, « c'est que la journée » a été chaude. Il s'est passé, pour nous, plus » d'événemens en douze heures qu'il n'a cou- » tume de nous en arriver en une année.

» — Et puis, » dit Marie, « il ne faut pas » croire que la tempête nous ait moins rude- » ment secoués que vous. Allez ! votre tartane » était presque une frégate au prix de la chétive » coque de noix qui nous portait. J'ai cru vingt » fois être à ma dernière heure. A un homme » qui n'a pas une longue connaissance de la » mer, un peu d'émotion est permis.

» — Avoue, avoue que tu as eu peur, » reprit le patron en riant.

« — Peur ? » répondit Andréa ; « je n'en sais » rien ; mes sentimens étaient si confus, si di-

» vers, qu'il m'aurait été difficile de les étudier.
» J'avais un ange près de moi, qui raffermis-
» sait mon âme.

» — Père, père, » dit Mattéo, « voyez donc
» quel regard il lui lance, et comme elle baisse
» les yeux!

» — Fi, Mattéo! » dit la belle Catalane en rougissant. « Voilà qui n'est pas d'un bon
» frère.

» — Ah! ah! » reprit le patron en riant, « on
» a enfin trouvé l'endroit sensible!... Va donc,
» Mattéo; va toujours.

» — Pauvre sœur! » dit Mattéo, « elle est
» rouge de colère... Or çà, père, entendons-
» nous bien : de cet or on prendra quelques
» pièces pour le trousseau de la mariée...

» — Éclair du ciel! J'entends et je prétends
» qu'elle soit couverte de velours de la tête
» aux pieds, ni plus ni moins qu'une madone.

» — Patron, ce soin me regarde, » dit Andréa.

« — C'est pour la seconde fois en un jour
» que vous me forcez de vous dire : Vous êtes
» donc bien riche! » s'écria Juan en ôtant son

bonnet et en saluant Andréa d'un air de considération.

« — Si je l'étais, aurais-je souffert que Marie » allât implorer la pitié du roi? Non, patron, » je ne suis pas riche; mais je veux consacrer » le peu d'argent qui me reste à offrir à votre » fille tout ce qu'elle pourra souhaiter ; puis, » je vous prierai de me donner, en échange » de mon travail, un coin à votre foyer et une » place à votre table.

» — Tu me prieras! » dit le patron en lui serrant fortement le bras. « La prière serait » merveilleuse! Ne seras-tu pas mon fils? ne » seras-tu pas le frère de Mattéo?

» — Oh! oui, » dit Andréa qui serra la main de Mattéo.

« — Houpp! » s'écria Juan en se laissant tomber sur un siége et en étendant ses deux jambes vers le feu, dans l'attitude d'un homme qui éprouve un grand aise. « Je n'ai jamais eu » foi au bonheur, ici-bas; la vie m'a toujours » semblé une chose tantôt bonne, tantôt mau- » vaise, mais qui n'était complètement ni ceci » ni cela: aujourd'hui, tout joyeux, tout plein » de confiance, il me semble que le moment

» de crise d'où dépend le reste d'une carrière
» d'homme est arrivé, et qu'il a tourné à mon
» profit. J'aurais dû être à cent pieds sous l'eau :
» et me voilà ; Mattéo, échappé à la tempête,
» courait grand risque de m'être enlevé, il ne
» me quittera plus; ma vieille tartane, dont
» chaque planche m'avait coûté un an de pri-
» vations, et qui commençait à baisser terri-
» blement (car, on a beau aimer les gens, on
» ne peut pas fermer les yeux sur leurs vices) ;
» ma vieille tartane va être remplacée par une
» bonne coureuse : enfin, ma fille se marie se-
» lon son cœur. De quelque côté que je re-
» garde, je ne vois que des visages rians. De
» bonne foi, là, y a-t-il dans toute la France
» et dans toute la Catalogne une maison plus
» comblée des faveurs du ciel ? Y a-t-il sur la
» terre un homme plus heureux que moi ?

» — Oui, patron, et c'est moi, » dit Andréa.
« Si vous saviez quel tourment c'est que d'être
» isolé, sans famille, seul au monde; puis,
» quand on a passé les jours et les nuits à mau-
» dire son existence, se prendre d'amour pour
» un ange, et n'oser le lui dire, car on ne se
» sent pas digne d'être aimé; et se voir tout à

» coup à la veille de l'obtenir, admis dans une » famille nouvelle, entouré de cœurs qui ré- » pondent au vôtre; avoir là un père, un frère, » une épouse... O mon âme, tâche d'y suffire!

» — Andréa, » dit Marie d'une voix modeste, « qu'il m'est doux de vous entendre » parler ainsi!

» — Je défie le malheur de nous atteindre, » s'écria Juan en serrant le poing. « Nous som- » mes de grands étourdis, de grands égoïstes, » reprit-il après un moment de silence. « Tous » nos amis sont encore dans l'affliction à cause » de nous, et nous restons tranquillement au » coin du feu.

» — C'est vrai, » dit Mattéo; « il les faut » aller rassurer.

» — Allons-y tous.

» — Oui, tous! » dit Andréa. « Je ne serai » pas fâché de lier connaissance avec mes » nouveaux camarades..... Qu'avez-vous, Ma- » rie? vous semblez hésiter.

» — Ce n'est rien, » dit la belle Catalane. « J'avais pensé qu'il serait plus convenable.....

» — Elle a raison, » dit Mattéo qui comprit

sa pensée. « Frère, restez ici. Parmi les jeunes » Catalans que nous allons voir, il en est plus » d'un que Marie a dédaigné... La chose faite, » ils ne vous garderont pas rancune; mais » votre vue pourrait jeter du froid entre eux » et nous.

» — Je reste, donc. Marie, au nom du ciel, » ne soyez pas long-temps absente. »

Ils partirent. Andréa, resté seul, s'assit à la place que Juan venait de quitter, et, se recueillant en silence, il jouissait, par la pensée, de l'avenir riant qui s'ouvrait devant lui. Quelquefois, de loin en loin, une vague idée d'embûches, de péril, le venait saisir, mais il la rejetait bientôt pour se livrer à une confiance illimitée. Tout à coup il entend, derrière lui, un bruit de pas; il se lève, joyeux; il croit aller vers Marie; il s'arrête, il frémit, il recule. Une femme, noire et immobile comme un spectre, est debout sur le seuil de la porte, la main tendue vers Andréa. Elle s'avance; la mantille qui couvre son visage, tombe. C'était la Cathalina.

« — Me connais-tu? » lui demanda-t-elle d'un air sombre.

« — Que viens-tu faire ici ? » dit Andréa mal remis de sa première émotion.

« — Me connais-tu ? » répéta la vieille.

« — Oui, je te connais, infâme. C'est toi » qui, ce matin...

» — Silence ! » dit la Cathalina d'une voix tonnante. « Ecoute, » poursuivit-elle en s'approchant et en le dévorant du regard ; « écoute. » Andréa t'a-t-il jamais parlé d'une femme » qu'il avait aimée dans l'île de Candie ? Si le » projet de cet homme de cœur avait réussi, » s'il n'avait pas été trahi par un lâche, à cette » heure, cette femme marcherait la première » entre les Candiotes ; elle aurait reçu, de la » bouche du patriarche, le nom d'Andréa. Le » sais-tu ?

» — Juste ciel !

» — Sais-tu quel fut le lâche ? » (Le jeune homme cacha sa tête dans ses mains.) « Sais-tu » où est cette femme ?

» — Morte, peut-être ? » dit Andréa d'une voix éteinte.

« — Elle est devant toi.

» — Vous ?

» — Si l'on avait égorgé, sous tes yeux, » ton fils et ta femme; si de ta maison il ne » restait pas pierre sur pierre; s'il t'avait fallu » traîner une errante et misérable vie, dis, » que ferais-tu à l'auteur de tant de maux?... » Tu ne réponds pas!... Tu l'aurais fait tom- » ber dans un piége; tu l'aurais égorgé à loi- » sir, afin de jouir de son agonie : car pour » l'attaquer face à face, ton cœur ne bat assez » fortement sous ta poitrine..... Moi, je l'ai » laissé vivre, » poursuivit la Cathalina d'un air de mépris.

« — C'est que tu as pris son repentir en » pitié, » répondit Andréa qui respira plus librement à ces paroles, parce qu'elles lui donnèrent une ombre d'espoir.

« — Pitié!... pour lui!!... En a-t-il eu pour » moi?... Non; mais j'ai cru l'infâme assez » puni; j'ai cru que sa vie serait le plus long, » le plus terrible des supplices.

» — Tu ne t'es pas trompée, » dit Andréa en levant les yeux au ciel.

« — Tu as intérêt à me le faire croire, » reprit la Cathalina avec un calme étudié; « mais

» c'est moi seule qui en dois être juge. Tant » que je t'ai vu, jouet du dernier enfant, sans » ami, sans refuge, livré à ta honte, à ton » désespoir, j'ai fait taire ma colère; j'ai été » jusqu'à souffrir que tu me parlasses, que » tu me prisses la main; j'ai fait plus : quand » la faim menaçait de mettre un terme à tes » souffrances, je t'ai fait donner secrètement » de quoi vivre et souffrir. Aujourd'hui le » marché est rompu : nonobstant mes efforts, » tu aimes, tu es aimé; je ne te peux plus » laisser la vie, elle serait trop douce pour » toi.

» — Que dis-tu ! » s'écria le jeune homme en reculant d'effroi.

« — Tu pâlis, tu trembles !... Tu as raison, » car voici ton dernier moment venu.

» — Femme, que me veux-tu ? » dit Andréa avec désespoir. « Es-tu mon mauvais ange » qui vient empoisonner le seul instant de » bonheur que j'aie eu depuis tant d'années?... » Que me veux-tu, femme? Laisse-moi; va-» t'en.

» — Je n'ai pas long-temps encore à m'at-

» tacher à tes pas, » poursuivit la vieille avec un accent terrible, « C'est à toi de partir; es-tu » prêt? » Et, à ces mots, une arme brilla dans ses mains.

Andréa cherchait du regard à gagner la porte; mais la Cathalina lui fermait le passage. Dans cette cruelle extrémité, il songea qu'il y avait moins de danger pour lui à se jeter sur cette femme et à la désarmer, qu'à fuir devant elle. A peine sa résolution était-elle prise, que la salle se remplit de matelots grecs, qui entrèrent le yataghan à la main; quatre d'entre eux restèrent, au dehors, en sentinelles, pour prémunir eux et leurs compagnons contre toute surprise. Le jeune homme se vit perdu.

« — Femme, » dit un homme dont la voix fit tressaillir Andréa, car elle lui était connue; « femme, pourquoi cette lame luit-elle en» core, comme si elle sortait à peine du four» reau? Pourquoi point de sang du traître à » cette lame? Qu'avais-tu à tarder?

» — Mavros! » dit Andréa, les mains jointes, la parole mourante, « Mavros, écoute-moi! » Le patron détourna la tête d'un air méprisant.

« Au nom de notre vieille amitié, Mavros,
» écoute-moi. Je ne suis point coupable...

» — Misérable!...

» — Eh quoi! Mavros, pour un moment
» d'oubli, de faiblesse, la pureté du reste de
» ma vie doit-elle être souillée? Toi, qui as le
» cœur d'un lion, t'es-tu jamais interrogé?
» Oserais-tu répondre de toi à toute heure,
» en toute rencontre?... Regarde-moi, Mavros;
» cherche bien au fond de ton âme. Si tu y
» trouves un peu de pitié pour ton ami, ne
» t'efforce pas de l'étouffer... Pense à ce que
» j'ai fait avant ce moment funeste, rappelle-
» toi avec quelle ardeur j'embrassai notre
» sainte cause; songe aussi, songe que l'homme
» est faible, que l'homme n'est pas un Dieu...
» Mavros, Mavros, » cria-t-il en se traînant
sur ses genoux, « non, tu ne peux pas vou-
» loir ma mort.

» — Ne m'appelle plus ton ami, » répondit
froidement Mavros; « tu ferais monter la rou-
» geur sur mon front..... Que parles-tu de
» pitié?... As-tu oublié que nous avons un
» compte à régler ensemble, un compte de
» sang?

» — Oh! grâce! grâce!

» — Une fois encore j'ai eu pitié de toi; je » t'ai fait tenir un poignard vénitien qui n'a » jamais manqué son coup. Qu'en as-tu fait? » pourquoi es-tu là? Le chemin est-il donc si » long de ta main à ton cœur qu'il t'ait fallu » dix ans pour le trouver?

» — Mavros!... mon ami!...

» — Oui, ton ami... Je l'ai été; et je te le » vais prouver. »

Un éclair de joie vint briller sur le pâle visage d'Andréa; les matelots se regardèrent avec inquiétude.

« — Le voilà, ce bon poignard vénitien, » poursuivit Mavros en le prenant aux mains de la Cathalina, et en l'examinant avec complaisance. « Mon amitié a dû parler bien haut » pour que j'aie pu me résoudre à m'en » priver... Tiens, je te le rends; tu sais ce que » tu en dois faire.

» — Au nom du ciel, Mavros!...

» — Ah!... » dit le patron en faisant un geste d'impatience. « Un autre te ferait souffrir, » peut-être; pour peu que ta main soit as-

» surée, il te tuera du premier coup... Prends
» donc. »

Andréa reçut, en tremblant, le présent fatal. Il baissa la tête, et balbutia quelques mots sans suite; enfin, s'armant de résolution, il ouvrit sa veste, et appliqua la pointe du poignard sur son cœur.

« — Adieu! » dit le patron en mettant une main sur ses yeux. « Que Dieu te pardonne!... » Il garda durant quelque temps le silence; mais étonné de n'entendre ni le frémissement de la chair sous le fer qui la déchire, ni le soupir que l'agonie arrache au plus brave, il ôta cette main qui lui dérobait la vue du mourant. « Quoi!... pas encore! » s'écria-t-il. Le jeune homme laissa tomber l'arme et se jeta aux pieds du patron, en criant avec des sanglots: « Grâce! grâce!... » Mais Mavros ramassa le fer, et le remettant à la Cathalina: « Tu es à
» peine digne de mourir de la main d'une
» femme, » dit-il.

« — Traître, tu as eu vingt fois le temps de
» recommander ton âme à Dieu, » cria la Cathalina en se jetant sur lui et en le frappant à coups redoublés. Mais le jeune homme, inondé

de sang, se débattait sous elle, et ne lui offrait jamais un endroit sûr où l'atteindre; la vieille lutta corps à corps avec lui, le renversa la face vers le ciel, et lui porta un large et dernier coup vers le cœur. En ce moment, les sentinelles jetèrent un cri d'alarme, et la Cathalina prit la fuite avec tous ses compagnons.

CHAPITRE XI.

Le récit.

Voilà ce que j'ai fait....
(RACINE.)

LA belle Catalane revenait avec son père et Mattéo, le cœur libre et content, la chanson sur les lèvres. Partout on leur avait fait un accueil amical, et désormais, libre de soucis,

le patron n'aspirait plus qu'à voir venir le moment d'une union qu'il avait d'abord tant redoutée. En arrivant sur la plage où courait sur le sable humide une longue et vaste trace de lumière qui partait de la chaumière de Juan, et qui faisait encore mieux ressortir la sombre obscurité d'alentour, Marie crut apercevoir des hommes qui fuyaient dans l'ombre. Elle les fit remarquer à son père, mais celui-ci la rassura en lui disant que de semblables rencontres n'étaient pas rares, la nuit, sur le rivage, car c'était l'heure choisie par les hommes de mer pour faire passer en fraude les marchandises anglaises. La belle Catalane n'insista point; seulement, et pour chasser ce reste d'inquiétude qui l'avait saisie, elle devança son père de quelques pas, et se mit à appeler Andréa à voix basse; personne ne répondit : étonnée, elle éleva la voix; toujours même silence. Elle se précipite vers la chaumière; à la mourante lueur d'une lampe à demi consumée, elle aperçoit un cadavre, les bras raidis, la bouche béante, et nageant dans son sang.

« — Miséricorde! » s'écria-t-elle. « Andréa!

» Andréa! » et elle pressait le cadavre dans ses bras.

« — Qu'est-ce? » dirent Juan et Mattéo en accourant. « O mon Dieu! » reprirent-ils en reculant d'horreur.

« — Andréa, mon Andréa! c'est moi, c'est » Marie. Réponds-moi... Il ne m'entend pas!... » Plus d'espoir! » dit-elle en se laissant tomber près de la victime.

« — Quelle horrible vue!

» — Éclair du ciel! » dit Mattéo qui avait mis la main sur son couteau. « Si j'avais » été là!...

» — Et c'est moi, c'est moi, misérable, qui » l'ai forcé à rester ici! » cria Marie. « C'est » moi qui l'ai poussé à la mort!... Andréa, » Andréa!

» — Pauvre garçon! » dit Juan en se baissant sur le cadavre, « Tantôt encore si plein de vie, » et maintenant sanglant, inanimé!... quels » larges coups ils lui ont portés!...

» — Sœur, sœur! » s'écria Mattéo qui avait posé sa main sur le cœur d'Andréa. « Tout » n'est pas perdu; il respire encore.

» — Que dis-tu?

» — Il respire.

» — Oui, oui, » dit Marie avec joie. « Oui, » je sens son cœur battre... Sainte mère de » Dieu ! » reprit-elle en tombant à genoux, » mon sang, toute ma vie, si vous le sauvez !

» — Chaque mot fait perdre un temps pré- » cieux, » reprit Juan ; « il lui faut porter du » secours. Marie, va chez le patron José...

» — Père, » répondit vivement la belle Catalane, « j'ai un soin plus important. Envoyez-y » Mattéo. »

Et, tout en parlant, Marie avait pris avec précaution le corps ensanglanté, et elle l'avait chargé sur ses épaules. Elle grimpa à l'échelle, en raidissant ses genoux et en s'appuyant d'une main sur la rampe, de peur de faire un faux pas. Elle venait à peine de déposer Andréa sur un lit, lorsque José entra dans la chambre. C'était un vieillard renommé pour sa longue expérience ; il examina le mourant, lava soigneusement les plaies, et écrasa entre deux pierres quelques tiges d'herbe qu'il appliqua sur les blessures. A toutes les questions de Marie, il ne répondit qu'en secouant la tête d'un air grave et pensif.

« — Un mot, au moins, un mot, » dit la belle Catalane. « José, espérez-vous le sauver? » Ne me trompez pas; je suis assez forte pour » supporter ce dernier coup... car c'est le der-» nier, » murmura-t-elle.

« — Marie, » dit enfin le vieux José en lui serrant la main, « le mal est prompt et sûr, les » remèdes sont lents et incertains. Demain, je » vous en pourrai dire davantage. »

La nuit se traîna, sombre et triste. Et quelle nuit! Elle devait précéder un mariage; elle allait peut-être voir une mort!... Marie mesurait avec impatience le lent courir des heures; tantôt elle aurait voulu avoir déjà atteint le point du jour, car c'est alors que José avait promis de s'expliquer; tantôt, craignant de se rapprocher trop vite du moment où Andréa lui serait pour jamais ravi, elle aurait voulu fixer le temps qui fuyait. A chaque soupir du moribond, elle se levait inquiète, elle épiait ses moindres mouvemens, son souffle le plus léger; hélas! et ce corps épuisé de sang ne s'agitait qu'en mouvemens insensibles, ne rendait que des plaintes à peine entendues. Enfin, voici venu le matin; le rivage se colore

des blanches lueurs de l'aube ; le premier rayon du soleil court sur la mer, son disque apparaît, il se lève, il s'avance sur l'horizon, et José n'arrive pas. Trois heures, trois siècles se passent ; Juan et Mattéo ne peuvent plus retenir Marie. Elle descend échevelée. Elle entend un bruit de pas qui lui va jusqu'au cœur ; un homme entre. « — Est-ce vous, José ? » cria-t-elle. C'était le capitaine.

En le voyant, Marie éprouva un sentiment d'horreur qu'elle ne chercha point à dissimuler. Il lui sembla que cet homme accourait, la joie dans l'âme, spéculant sur la mort d'Andréa, dévorant, en espoir, son héritage. Elle détourna ses yeux de lui, et ses regards tombèrent sur le pavé de la salle, encore inondé de sang. A cette vue, elle éclata en sanglots.

« — Que venez-vous faire ici ? » demanda-t-elle au capitaine. « Venez-vous insulter à ma » douleur, et guetter le moment où Andréa » fermera les yeux ?

» — Mademoiselle !... » balbutia le capitaine un peu surpris de cette étrange et brusque réception.

« — N'espérez pas qu'après avoir perdu le

» seul homme que j'aime, le seul que je puisse
» aimer, je change de sentimens à votre
» égard. Jamais je ne serai à d'autres qu'à
» Andréa.

» — Mais...

» — Mais ne sentez-vous pas que votre vue
» me fait mal ? » poursuivit Marie qui s'efforçait en vain de dévorer ses larmes, « que vous
» me plongez un couteau dans le cœur ?...
» Ah! j'aurais honte, j'aurais horreur de moi si
» l'espoir qui vous a amené ici était fondé... »
Ses pleurs étouffèrent sa voix.

« — Marie, » dit le capitaine en la regardant d'un air de douce pitié, « être forcé de renoncer
» à vous est le plus grand malheur qui puisse
» frapper un honnête homme; on s'y résigne
» pourtant, car il faut savoir se résigner à
» tout dans la vie ; mais il est une chose dont
» je ne me consolerai jamais, c'est d'avoir été
» méconnu par vous. Qui? moi! grand Dieu!
» moi! me réjouir de votre douleur, avoir l'âme
» assez basse pour venir sourdement, comme
» un fossoyeur, voir s'il est temps d'emporter
» le cadavre...

» — Ah! » cria Marie en mettant ses mains sur ses yeux.

« — Non, vous ne l'avez pas cru, vous ne » l'avez pas pu croire. J'ai vu, d'un œil sec, » tomber des hommes par milliers sur le » champ de bataille; je n'en ai pas vu un seul » mourir dans son lit sans sentir mes entrailles » se troubler. Une fois, pourtant, je le con- » fesse, j'ai éprouvé, non pas du plaisir, mais » quelque chose d'approchant. Il y avait au » Khaire un jeune... »

Jamais le capitaine n'avait eu l'occasion plus belle; Marie s'était jetée sur un escabeau, et certes, dans la disposition d'esprit où elle était, elle n'aurait pas songé à interrompre un récit qu'elle n'écoutait point. Mais il était écrit que Thomas ne pourrait jamais s'en tirer à son honneur. Marie se leva brusquement, et les yeux au ciel, un doigt tendu vers les larges traces de sang qui souillaient le pavé :

« — Otez-moi d'ici! » cria-t-elle, « ôtez-moi » d'ici..

» — Marie, revenez à vous.

» — Qu'êtes-vous? que me voulez-vous? » pourquoi êtes-vous encore là? Je n'aime que

» lui : jamais, non, jamais je ne trahirai son » amour... Laissez-moi! laissez-moi!

» — Par pitié, Marie, daignez m'entendre. » A la première nouvelle du malheur qui vous » est arrivé, je suis venu à vous pour vous » offrir mes services...

» — Vos services!.... Oh! oui, oui, » reprit-elle d'un ton caressant; « vous êtes » bon, vous, vous êtes brave, vous; si vous » aviez été là quand ces infâmes assassins ont » fondu sur lui, vous l'auriez défendu; n'est-ce » pas que vous l'auriez défendu?... Ah! si j'y » avais été. » En prononçant ces mots, ses yeux étincelèrent de fureur. « Si j'y avais été, » ils seraient tous morts de ma main... Pauvre, » pauvre Marie! » dit-elle en retombant dans sa stupeur.

« — Malheureuse fille!..... » murmura le capitaine. « Rien n'est encore désespéré, » reprit-il à haute voix. « J'ai amené avec moi le » docteur.

» — Le docteur! le docteur! » dit impétueusement la belle Catalane. « Je veux le voir; » je veux lui parler, tomber à ses pieds pour

» le conjurer de sauver mon Andréa. Où est-» il?... Menez-moi vers lui.

» — Il est là-haut... Dans votre préoccupa-» tion, vous ne l'avez pas vu passer.

» — J'y cours.

» — Au nom du ciel, Marie, » dit Thomas en la retenant, « épargnez-vous ce douloureux » spectacle.

» — Oh! non, non; je suis assez forte » pour le supporter; ne craignez rien pour » moi...; laissez-moi monter, » dit-elle d'une voix suppliante. « Je vous promets d'être » calme; j'y regarderai à peine... je n'y regar-» derai pas. Laissez-moi monter.

» — Il a deviné vos désirs; le voici.

» — Dieu! » murmura Marie en regardant à l'escalier par où le docteur descendait lentement. « Dieu! que va-t-il me dire? »

A la vue de cet homme, le capitaine avait lâché le bras de la belle Catalane. Il s'approcha de lui, et le pria à voix basse de ménager la douleur de la jeune fille; mais le docteur fit un geste très-significatif, et il dit d'une voix assurée: « J'ai rarement vu d'aussi larges coups » portés.

» — Sainte Vierge, mère de Dieu! » dit Marie en serrant sa main sur sa poitrine, « donnez-moi du courage.

» —Toutefois, » poursuivit le docteur, « je » réponds de sa vie.

» — Que dites-vous?... Quoi!... L'ai-je bien » entendu?... O mon âme!... Mais non, » repartit-elle tristement, « je lis dans vos yeux » que vous me voulez donner un faux espoir... » Vous me trompez, Monsieur, vous me » trompez!

» — Non, Mademoiselle, » dit le docteur d'un ton posé; « encore un coup, je réponds » de sa vie comme de la mienne.

» — Ah! Monsieur, comment pourrai-je » m'acquitter envers vous?... Et vous, capi» taine, me pardonnerez-vous l'accueil que » je vous ai fait?...

» — Oui, » dit Thomas d'une voix émue; « c'est maintenant à moi de souffrir... Adieu, » adieu..... Pourquoi vous ai-je vue! » Et il sortit brusquement avec le docteur.

Nonobstant l'assurance que cet homme lui avait donnée, l'âme de Marie eut peine à se rasseoir. Tant de fluctuations, tant de com-

bats, tant de rapides passages du mal au bien, de la joie la plus pure à la plus vive douleur, laissent de larges traces; et, d'ordinaire, ce n'est point un calme parfait qui y succède. Toutefois, les soins assidus que la belle Catalane donnait à Andréa, en lui étant une distraction, en l'empêchant de faire des retours sur elle-même, ne contribuèrent pas peu à adoucir l'amertume de ses inquiétudes. Durant plusieurs jours, Andréa fut condamné au silence. Enfin cette pénible contrainte cessa. Avec quelle avide joie Marie recueillit ses premières paroles!

« — C'est vous, Marie, » dit-il ; « vous, tou-
» jours vous! Vous veillez sur ma vie comme
» un ange tutélaire.

» — Parle, oh! parle encore, mon bien-aimé.
» Il y avait si long-temps que ta voix n'avait
» frappé mon oreille!

» — Salut, blanche mer, jour étincelant,
» vie qui m'échappais, salut!... Quel long,
» quel pénible songe! mais quel doux réveil!...

» — Andréa, c'est maintenant que tous nos
» projets seront réalisés; c'est maintenant que

» nous pourrons défier le malheur de nous
» atteindre.

» — Que Dieu vous pardonne cette parole! » dit le jeune homme avec une involontaire terreur, car il se souvint que Juan avait eu la même pensée dans cette soirée fatale commencée dans la joie et finie dans le sang et les larmes.

« — Et pourquoi? Que pouvez-vous redou-
» ter encore?

» — Marie, » reprit-il avec gravité et mesure, « je vous l'avais dit; tous ces rians projets n'é-
» taient pas faits pour moi; j'y ai cédé comme
» un enfant; ils ont embelli un moment ma
» triste vie : il faut que j'y renonce.

» — Grand Dieu!...

» — Oui, Marie, je vous tromperais, je serais
» un infâme si je vous promettais plus long-
» temps un amour qu'il n'est pas en mon pou-
» voir de vous donner; d'autres soins, d'autres
» pensées me doivent occuper.

» — Ah! » s'écria Marie désespérée. « Le
» voilà porté ce coup terrible!... Andréa, » dit-elle fièrement en se levant, « m'avez-vous
» trompée? N'êtes-vous pas libre?

» — Non ,» répondit le jeune homme en baissant la tête.

« — Non ! » répéta la belle Catalane, le visage pâle, les lèvres tremblantes. « Non !... Et » vous n'avez pas craint de nourrir au fond » de mon cœur la passion qui me dévore, qui » me tue !...

» — Et comment aurais-je pu y résister ? » Vous voir, vous entendre à toute heure, être » sous le charme de vos regards, de vos paro- » les, est-ce donc un bonheur si commun » qu'on ait le courage d'y résister ou de s'y » soustraire ?... Libre, moi !! oui, j'ai été libre » un moment de former des rêves d'avenir, » de m'enivrer de votre amour, du mien ; je » l'ai cru, du moins. Mais, quoi ! vous puis-je » offrir une main souillée, un nom que je » n'ose pas prononcer moi-même ? vous puis-je » consacrer une vie qui ne m'appartient plus, » qui est menacée, attaquée de toutes parts, » et que le premier venu a droit de me ravir ?

» — Eh quoi ! c'est là le seul obstacle ! Le ju- » reriez-vous ?

» — Je le jure..

» — Andréa, Andréa ! » dit Marie avec joie.

» bannissez toute crainte : vos ennemis ont été » obligés de fuir ; ils n'oseront plus mettre » le pied sur ce rivage ; et la Cathalina elle- » même est partie avec ses complices.

» — Qu'importe ! sont-ils seuls au monde ? » eux partis, n'en viendra-t-il pas d'autres ? et » mon crime est-il de ceux qu'on pardonne ?

» — Quel est donc ce crime ? » dit Marie. « Il n'est plus temps de garder le silence ; ce » secret n'est plus vôtre ; vous l'avez fait » mien. Au nom de la sainte Vierge et des » saints, au nom de mon amour, Andréa, je » vous ordonne de parler.

» — Vous le voulez ! » dit Andréa : « je dois » obéir. Mais si je perds tout à ce récit, votre » amour, votre estime, ne me refusez pas au » moins votre pitié.

» — Vous hésitez ! » dit Marie en voyant le jeune homme tomber dans une sombre rêverie. « Vous m'effrayez...

» — Oh ! que n'ai-je su plus tôt ce qu'est la » mort, ce qu'est la souffrance ! que n'ai-je su » que l'âme la plus vulgaire est plus forte que » la douleur !... J'aurais souri à mes bourreaux, » car ils m'auraient fait un nom immortel. Qu'a

» donc l'agonie de si extrême, de si terrible?
» Si le poignard de Mavros m'avait fait un
» trou assez profond pour faire couler tout
» mon sang, je serais sorti de la vie sans m'en
» apercevoir,... avec plaisir, peut-être,... oui,
» avec plaisir; car la première émotion de dou-
» leur passée, on éprouve un vague heureux,
» une molle défaillance, des spasmes enivrans...
» Pourquoi mourir est-il si facile? pourquoi
» ai-je eu peur de mourir?

» Écoutez, » reprit-il les mains jointes, la tête baissée; « écoutez; ce sont peut-être mes
» dernières paroles. »

A ce ton solennel la belle Catalane sentit tout son sang se retirer vers son cœur. Elle se repentait d'avoir eu la funeste pensée d'interroger le jeune homme; elle craignait que l'aveu qu'elle allait entendre ne la forçât d'éteindre tout amour dans son âme; c'est pourquoi elle allait prier Andréa d'ensevelir à jamais son secret dans son sein; mais il lui imposa silence du geste, et il poursuivit d'un air plus calme.

« Avez-vous ouï parler de la Grèce, de ses
» îles jetées sur la mer comme autant de vases

» de fleurs, de ses belles montagnes, de son » ciel de feu, de ses fleuves qui auront encore » un nom dans la langue des peuples, quand » ils ne traîneront plus une goutte d'eau dans » leur lit? Avez-vous ouï parler de Candie, » qu'une longue muraille de collines escarpées » scinde par le milieu? Là est une vaillante » race d'hommes, depuis six cents ans escla- » ves, qu'on a pu vaincre une fois, mais qu'on » ne domptera jamais; là, en naissant, l'enfant » apprend à maudire son maître, et le maître » s'endort mollement au sein des plaisirs quand » il a vu le bourreau aiguiser son pal et son » cimeterre... C'est mon pays.

» Quels étaient mon nom, mon rang, ma » famille entre les Candiotes? c'est ce qu'on ne » saura jamais. Malheur à qui parlerait de moi » dans les montagnes ou dans la plaine!... On » a voulu que tout de moi mourût; tout, jus- » qu'au nom, jusqu'à la mémoire. A l'heure » qu'il est, les ronces couvrent ce qui fut mon » champ; un amas de pierres est tout ce qui » reste de la maison de mon père. Interrogez » un Candiote, il vous dira, en détournant » les yeux : C'est la maison du traître.

» Écoutez, écoutez! » dit-il en voyant frémir la belle Catalane. « J'ai le courage de dire ; » n'aurez-vous pas celui d'entendre?

» A vingt ans, je sentis qu'un changement » s'opérait en moi. Jusque là je n'avais éprouvé » qu'une haine irréfléchie, qu'un vague désir » de vengeance et de liberté ; je compris pour- » quoi je haïssais, je compris que ce que je » voulais, je commençais à le pouvoir, et je » recherchai la société d'hommes de cœur... » Car j'avais du cœur alors ; sauter, le sabre » au poing, sur un ennemi me semblait chose » facile.

» Parmi mes compagnons, il en était un d'un » caractère ardent et sombre, qui nous domi- » nait tous. C'est à peine si, chaque soir, sa » bouche laissait échapper une parole ; mais » cette parole était toujours significative. Seul » il avait une pensée, un but, un projet ar- » rêté. On disait vaguement qu'il appartenait » à une famille puissante et riche de Morée ; » que sa vie avait été un long combat : on » parlait d'aventures étranges et mystérieuses » Mavros, c'était son nom, avait tout ce qu'il » faut pour séduire les hommes. Avant qu'au-

» cun de nous ne sût que nos rencontres de
» chaque jour devaient aboutir à une entre-
» prise, Mavros était l'âme de cette entreprise
» ignorée. Un soir, il se fit long-temps atten-
» dre. On était inquiet de ce retard. Il arrive,
» nous salue, prend la main à ceux qui sont
» le plus près de lui, et dit : C'est pour de-
» main. Tous répètent : A demain; comme
» si Mavros avait deviné leur pensée.

» Au lendemain, chacun s'étant muni d'ar-
» mes, se rendit au lieu désigné. Tout semblait
» nous sourire, la nuit était sombre, et pas
» un de nous n'avait manqué à l'appel. Mavros
» fit une courte harangue, un *papas* nous bé-
» nit, et nous nous mîmes en route pour ga-
» gner les montagnes. Après une longue et
» pénible marche, on fit halte. Là, nous apprî-
» mes que d'autres amis se devaient joindre à
» nous pour délibérer sur ce qu'il y aurait à
» faire. Ils étaient conduits par Andréa, le plus
» illustre des seigneurs candiotes. Soit qu'il
» fût animé par une grande et louable ambi-
» tion, soit plutôt que l'amour de la patrie le
» guidât seul en cette occurrence, Andréa était
» la tête de cette conjuration dont Mavros n'é-

» tait que le bras. A des signes convenus, sa
» troupe s'avança et se vint mêler à la nôtre.
» On parla long-temps; ceux que la difficulté
» de l'entreprise épouvanta eurent la liberté
» de se retirer, en s'engageant sur l'honneur
» et sur la vie de garder le secret. Alors Andréa
» exposa son plan. Il avait eu l'art de gagner
» l'amitié des principaux officiers turcs qui l'al-
» laient souvent visiter dans son château; au
» jour marqué, il leur devait donner une fête,
» et l'on espérait avoir aisément raison des
» soldats privés de leurs chefs. Que si Dieu ne
» bénissait pas nos efforts, les officiers nous
» serviraient d'otages.

» Andréa avait cessé de parler, et on l'écou-
» tait encore, car peu d'hommes ont été doués
» d'une aussi grande puissance de paroles, et
» peu surtout ont eu l'art de se mieux faire
» venir des autres. Pour moi, je sentis que
» mon cœur volait vers lui; j'aurais donné tout
» mon sang pour qu'il me prît la main, qu'il
» me fît son ami. Je sentais que pour obtenir
» de lui un seul mot flatteur j'aurais été capa-
» ble des plus grandes témérités. A qui veut
» fortement, l'occasion vient toujours.

» Vers le milieu de la nuit, Andréa congédia » sa troupe; on convint que l'attaque aurait » lieu dans trois jours, et Andréa partit avec » nous pour prendre ses dernières mesures. » Au détour d'un sombre défilé, notre marche » fut arrêtée par un détachement turc qui bat- » tait la montagne. Toute fuite était impossible; » il fallut combattre. Dans ce moment, au- » cune idée de danger ne s'offrit à mon esprit; » je ne vis pas même ma vie à défendre; je vis » l'amitié d'Andréa à acquérir. La mêlée fut » horrible ; on se battait corps à corps : c'est » à peine si l'assaillant laissait entre son en- » nemi et lui l'espace de la longueur de son » sabre. Mavros courait de l'un à l'autre, » échauffant notre courage et nous disant de » ces mots qui doublent la valeur d'un homme. » Trois fois Andréa fut sur le point d'être » pourfendu, trois fois j'eus le bonheur de » terrasser son adversaire. Quand vint le jour » les Turcs, effrayés de leur petit nombre, » lâchèrent pied.

» Andréa me pressa sur son cœur; il me dit » qu'il regrettait de n'avoir pas une sœur à me » donner pour femme. Je ne lui demandai que

» son amitié; il me la jura. Aux approches de
» la ville, on se sépara, de peur d'exciter les
» soupçons. Mavros était resté avec moi; il
» me serra la main, et me dit: Bien! mais ce
» mot, dit par lui, avait beaucoup de prix. —
« Pourquoi donc, m'enhardis-je à lui deman-
» der, pourquoi m'as-tu tenu toujours à dis-
» tance? tu avais l'air de te défier de moi. » Il
» me répondit: « C'est que je ne te croyais pas
» si brave, ne te connaissant pas de passions. »

» Le dévouement dont j'avais fait preuve
» dans cette rencontre me valut une récom-
» pense. On me confia un rôle assez important
» dans l'entreprise; c'est moi qui devais com-
» mencer l'attaque en faisant main basse sur
» un corps de janissaires qui gardait le pre-
» mier défilé des montagnes. Mavros me fit
» connaître à mes soldats en leur disant:
« C'est l'ami d'Andréa. » J'atteste Dieu que je
» vis venir sans effroi le moment de l'attaque.
» Je partis avec les miens, je tournai les mon-
» tagnes pour prendre l'ennemi à l'improviste;
» mais, en voulant tendre un piége, je tombai
» dans un piége. A peine engagé dans un étroit
» sentier, je vois que les deux avenues en sont

» soigneusement gardées, et les crêtes des » montagnes se couronnent de janissaires. » La peur gagna mes amis; il fallut se rendre » et mettre bas les armes.

» Jour de deuil! jour à jamais fatal! » dit le jeune homme en levant les mains au ciel..... « Mes compagnons avaient reculé devant une » mort incertaine; on leur offrit la vie s'ils » voulaient dénoncer le chef de la conjura- » tion; tous refusèrent: on les massacra un à » un sous mes yeux. Alors, à ces visages con- » tractés par l'horreur du moment suprême, » aux cris déchirans qu'ils poussaient, à » ces têtes roulant sanglantes loin du tronc » qui s'agitait en convulsions atroces, je sen- » tis le froid de la peur. Je voulus boucher » mes oreilles, fermer mes yeux: on me força » de contempler ce spectacle. Les misérables » avaient compté sur la faiblesse de mon âme. » Un de mes amis restait vivant; c'était celui » qui avait dit le premier qu'il fallait se rendre: » on lui voulut arracher un aveu; il résista; on » s'acharna sur lui, on tourmenta sa chair par » des supplices inouïs; il poussait des hurle- » mens qui retentissaient bien loin au fond de

» mon cœur; il tordait ses bras, mordait ses » lèvres; ses yeux semblaient pleurer du sang. » Il expira enfin, et moi, qui avais voulu » combattre, en voyant le bourreau s'appro- » cher de moi, je laissai tomber d'une voix » mourante le nom d'Andréa..... Vous fré- » missez, Marie!...

» On m'entoura; on obtint de moi tout le » secret de l'entreprise; l'un des chefs se dé- » tacha de la bande. Après plusieurs heures, où » il me sembla que les bouches sanglantes des » cadavres allaient s'ouvrir pour me reprocher » mon crime, cet homme revint, et me frap- » pant sur l'épaule d'un air de compassion et » de mépris : « Chrétien! dit-il, tu as dit » vrai. » Et l'on m'emmena.

» Le ciel s'était voilé de noirs nuages; de » longs éclairs jetaient une lueur livide sur la » campagne; on entendait au loin les sourds » mugissemens de la mer. Je venais de quitter » un spectacle de mort; un spectacle de mort » m'attendait. Tout ce que Candie renfermait » de valeureuse et brillante jeunesse gisait, » privée de vie, sur le rivage. Un seul restait; » il était paré comme pour une fête; c'était

» Andréa. Il passa devant moi, et, évitant » mes regards, il dit au bourreau : « Pour » signe de pardon, tu prendras ma tête, quand » tu l'auras coupée, et tu appliqueras mes » lèvres sur les siennes; Dieu leur prêtera » la force de donner encore un baiser de paix, » et de dire : Je te pardonne. C'est ma volonté, » entends-tu! » Il se mit à genoux; en ce » moment l'orage redoublait de fureur: le » bourreau leva le bras, et la tête roula sur » le sable au bruit du tonnerre qui me déroba » le bruit qu'elle aurait fait.

» Vous me regardez, Marie ; vous attendez » la fin de cette lamentable histoire!.. Eh bien! » oui, le bourreau exécuta la dernière volonté » d'Andréa; oui, ses lèvres mourantes furent » collées à mes lèvres parjures; mais hélas! » ajouta-t-il d'un air sombre, « elles ne me » donnèrent pas le baiser de paix, elles ne me » dirent pas: « Je te pardonne. » Dieu ne le » voulut pas.

» Le sacrifice consommé, on me poussa » vers la rive où m'attendait un vaisseau, et » l'on m'enjoignit de partir. Un homme s'ap- » procha de moi ; il me remit secrètement un

» poignard au manche d'ivoire, et il me dit à » voix basse : « Mavros au traître. — Quoi! » Mavros vit encore!.... » Cet homme ne ré- » pondit pas, et disparut.

» Vous savez le reste, Marie. Mes remords » altérèrent ma raison; et chaque fois que le » ciel gronde, chaque fois que l'orage menace » la terre, il me semble voir une tête rouler, » la tête de mon ami. Je l'appelle à grands cris, » dans l'espoir qu'il me dira enfin: « Je te par- » donne.

» — Andréa, Andréa, » dit Marie, « votre » repentir a expié un moment de faiblesse.

» — Non, jamais, » répondit le jeune homme; « mais maintenant je suis plus » tranquille, je ne crains plus la mort, elle » ne fait point de mal. Tu as un bon débi- » teur, Mavros: j'acquitterai ma dette. »

CHAPITRE XII.

La confession.

Quis fallere possit amantem ?
(Virg., *Æneid.*)

Un bruit de pas se fit entendre, et une voix grave et solennelle prononça ces mots : « Frère, que la paix du Seigneur soit avec » vous ! » Andréa tressaillit ; Marie courut toute

troublée ouvrir la porte, et un vieillard, à l'aspect vénérable, entra dans cette chambre de douleur.

Ses traits étaient nobles et réguliers; un reste de feu brillait dans ses yeux que l'âge n'avait pu entièrement éteindre. Il portait, sous une tunique de couleur violette, une robe de laine grossière; la croix à deux branches brillait sur sa poitrine; sa barbe blanche lui donnait un air majestueux que ne démentaient ni sa démarche ni ses attitudes. A la sévérité de son costume, à la douceur de sa parole, à la gravité de ce visage où il était aisé de lire un perpétuel combat entre les passions et le caractère, on le reconnaissait tout d'abord pour un homme d'église.

« — Voici celui qui me va aider à mourir! » dit le jeune homme qu'on a nommé Andréa.

« — Non, oh! non, mon père, » s'écria la belle Catalane. « Puisque vous êtes un homme » de Dieu, éloignez de lui cette horrible pen» sée. Dieu ordonne au chrétien de vivre.

« — Ma fille, » dit le papas avec un sourire mélancolique, « c'est un de ses commande» mens.

» — Vous l'entendez! » dit Marie au jeune homme.

« — Eh quoi! Marie, après ce que vous » savez!....

» — A votre place, quel homme eût été plus » fort que vous?

» — Ce n'est point une excuse pour ma » conscience.... Marie, vous que j'ai tant ai- » mée, vous que j'aime encore plus que la » vie, n'amollissez pas mon âme, n'y venez » pas éteindre les nobles sentimens qui s'y » sont réveillés.... Adieu, adieu, Marie! Par » pitié, gardez un tendre souvenir à ma mé- » moire... nous nous reverrons là haut!

» — Je ne reçois point vos adieux, » dit la belle Catalane; « je ne les veux point rece- » voir..... Homme de Dieu, » s'écria-t-elle en embrassant les genoux du vieillard, « c'est en » vous que j'ai mis toute mon espérance. » Rattachez-le, par votre puissante parole, à » cette vie qu'il n'a pas droit de quitter..... » Vous gardez le silence! »

Le papas tenait ses mains cachées dans sa ceinture; il fit un mouvement pour les en tirer et pour aider Marie à se relever; mais

il se contint par réflexion, et il dit d'une voix douce :

« — Ma fille, si je n'avais pas eu à faire » descendre dans son âme des paroles de » paix et de consolation, je ne serais point » venu.

» — Oh! que vous êtes bien le digne mi- » nistre d'un Dieu de charité!... Mon père, » puisse l'Esprit saint prêter de l'autorité à » votre voix!... Je pars, » dit-elle en voyant le papas la regarder d'un air d'hésitation et d'embarras; « je pars : mais, au nom du » ciel, ayez pitié de lui et de moi! » Elle gagna la porte à pas lents, jeta encore un regard d'amour au jeune homme, un regard suppliant au vieillard, et disparut.

« — Mon fils, » dit le papas dès qu'il se vit seul avec Andréa, « voici par quels mots on » m'a dit de vous saluer : Mavros au traître.

» — Mavros! » s'écria le jeune homme en tendant une main vers lui comme s'il en avait attendu une arme.

« — C'est lui qui m'envoie.

» — Trouve-t-il que je tarde trop long- » temps?... C'est sa faute. Ce poignard, qu'il

» disait si sûr, a manqué son coup... L'avez-» vous, ce poignard? je sais maintenant qu'il » faut frapper fort.

» — Calmez-vous.

» — Je suis calme. Voyez : je souris à la » mort. » Il s'aperçut à ces mots que le vieillard le regardait avec une compassion mêlée d'horreur. « Me connaissez-vous? » lui demanda-t-il en se troublant. « Mavros, en vous envoyant » pour me punir, vous a-t-il dit mon crime?

» — Mon fils, » dit le papas en évitant de répondre, « j'aurais donné avec joie ce qui me » reste de sang pour vous apporter le pardon » des hommes; je ne vous puis apporter que le » pardon de Dieu.

» — Pardon! à moi!... Non, non, vieillard, » tu te trompes; je n'en espère ni ici-bas, ni » là-haut.

» — Et que savez-vous, jeune insensé, de la » miséricorde divine pour en désespérer? Les » graves sujets de querelle des hommes sont-» ils quelque chose aux yeux du Tout-Puissant?» Le vieillard s'efforça vainement de prononcer ces paroles avec assurance; on eût dit qu'il était en proie à des combats intérieurs.

« — Vous pleurez, mon père! » dit le jeune homme d'un air étonné.

« — Je pleure, » poursuivit le papas; « car » dans ce pas difficile ou le prêtre trahira le » citoyen, ou le citoyen trahira le prêtre. Fatale » extrémité!... Je ne suis venu que pour faire » entrer le désespoir dans l'âme d'un traître; j'a- » vais oublié mon saint ministère, et voilà qu'à » ta vue, malheureux, j'ai senti s'émouvoir » mes entrailles d'homme, et cédant à la pitié, » je n'ai plus eu d'autre désir que de te conso- » ler, que de pleurer avec toi.

» — Se peut-il!... Eh bien! mon père, » reprit celui dont le nom sera un mystère éternel, « si vous n'avez pas le cœur d'accomplir » votre mission, je l'accomplirai seul.

» — Ma mission!... eh! ma mission de prêtre » n'est-elle pas de t'ouvrir les bras si tu mon- » tres un moment de repentir?

» — Il en est une plus sainte encore : c'est » celle de punir la trahison et le parjure. Ne » craignez rien, vous dis-je : je connais mon » devoir, je le remplirai.

» — Non, tu ne le rempliras pas; je te le » défends. Avant d'être citoyen, tu es chré-

» tien, et Dieu défend à un chrétien d'attenter
» à ses jours.

» — Eh bien! prêtre, » dit le jeune homme en découvrant sa poitrine, « si la charité t'a-
» mène, frappe : du même coup tu me déli-
» vreras de la vie et tu me sauveras du crime
» d'attenter à mes jours. Dieu n'est inexorable
» que pour le suicide; il pardonne à l'assassin.

» — Moi! moi!... Juste ciel! que me de-
» mandes-tu ?

» — Voilà donc ta charité! » dit le jeune homme avec une amère ironie. « Tu sens que
» je ne peux plus garder la vie, et tu ne veux
» pas sauver mon âme!... Qu'es-tu venu faire
» ici? » reprit-il fièrement. « Es-tu venu épier
» mes tortures? Tu n'auras pas même cette
» joie : je ne souffre pas, non, je ne souffre
» pas. Tu venais, disais-tu, pour m'apporter
» des paroles de paix et de consolation! où
» sont-elles ces paroles? je ne les ai pas enten-
» dues. Tu mentais, fourbe : car tu sais bien
» que ce n'est point pour moi qu'on peut trou-
» ver de ces paroles; mon crime est trop
» énorme, trop exécrable...

» — Oui, » murmura le prêtre d'un air

pensif, le regard baissé, « oui, énorme, exé-
» crable!

» — Alors, que me venais-tu parler de par-
» don!... Il n'en est point pour moi; tu viens
» de l'avouer toi-même.

» — Qu'ai-je fait, malheureux!... Écoute:
» il y a deux hommes en moi, le Grec, qui
» a vu sa patrie à la veille de reconquérir sa
» liberté, retomber, par la trahison, sous le
» joug des infidèles;....

» — Frappe donc.

» — Et le ministre d'un Dieu de paix et de
» miséricorde, devant qui le repentir rachète
» les plus grands crimes. N'écoute que le mi-
» nistre : s'il ne met pas de baume dans ton
» âme ulcérée, c'est un prévaricateur.

» — Ton langage est difficile à comprendre, »
reprit le jeune homme avec mépris. « Puisque
» tu sais tout, puisque mon repentir a éclaté
» devant toi, ose donc, ose me dire que tu
» m'absous au nom de Dieu!...

» — Moi!...

» — Tu vois bien que tu ne l'oses pas.

» — Silence, chair indocile! » cria le prêtre
avec effort. « Sentimens humains, silence!...

» Ce n'est plus un coupable, c'est un chrétien » souffrant, malheureux, repentant, qui est » devant vos yeux... Oui, mon fils, » reprit-il avec componction, « oui, je t'absous et je te » bénis au nom du Dieu-Père, du Fils et du » Saint-Esprit.

» — Oh! oh! quelle bénédiction est ceci! » dit le jeune homme qui commençait à douter que ce fût véritablement un papas. Depuis » quand ne bénit-on que de la bouche?

» — Tu as raison, » dit le prêtre avec calme. « Il faut que j'impose mes mains sur la tête du » meurtrier. »

Il tira alors de sa ceinture sa main droite mutilée, et il s'avança vers le jeune homme. A cette vue, celui-ci sentit tout son corps frémir : il fixa sur le prêtre ses yeux égarés, puis, d'une voix tremblante :

« — Mon père, mon père, » demanda-t-il, « qui êtes-vous? Pourquoi ces larges cicatrices? » qui vous les a faites?

» — Les infidèles, » dit le papas en s'efforçant de contenir ses larmes.

« — En quel lieu?

» — A Candie.

» — Grand Dieu!... Es-tu une de mes vic-
» times?

» — Oui, mon fils, » répondit le papa avec douceur.

« — Oh! » dit le jeune homme en cachant son visage, « écartez, écartez de moi cette
» main mutilée... Non, cette main ne peut ni
» m'absoudre ni me bénir.

» — Mon fils, » dit le papas en le bénissant, « que Dieu vous pardonne comme je vous ai
» pardonné.

» — Laissez-moi, laissez-moi! » cria le mourant. « Votre vue me fait horreur... me fait
» mal... Que voulez-vous de moi? » demanda-t-il en se levant et avec un accent terrible. « N'avais-je pas assez de mes remords? y vou-
» liez-vous ajouter par votre présence?... Écar-
» tez, écartez cette main.

» — O mon Dieu! » dit le vieillard en tombant à genoux, « Dieu juste et bon, ne le
» laissez pas succomber à son désespoir! Dieu

» clément, éloignez de lui toute mauvaise » pensée! »

En ce moment le ciel s'était couvert de nuages; on entendait au loin le sifflement du vent et le naissant murmure de la tempête.

« — L'entendez-vous? » s'écria le jeune homme. « C'est lui; il m'appelle : l'orage, c'est » sa voix; cet éclair livide, c'est son sourire... » Andréa, Andréa, tu m'avais promis que ta » bouche me dirait : « Je pardonne! » Hélas! » j'ai eu beau prêter l'oreille, jamais ce mot » n'est venu jusqu'à moi... Tu ne m'as pas par» donné, ombre terrible! non, tu ne m'as pas » pardonné... Cesse de mugir! il te faut du » sang, je t'en vais donner.

» — Sainte mère de Dieu! » continuait le papas, « intercédez pour lui.

» — L'entends-tu, prêtre? » poursuivit le jeune homme d'un air égaré, car la nuit était venue et l'orage redoublait ses fureurs. « Oh!... » qu'il est pâle et sanglant!... Il s'avance; le » voilà... Parle, parle, » dit-il en croisant ses bras. « Oui, tu as dit vrai, » reprit-il après un moment de silence. « Oui, j'ai tardé trop long» temps... Je te suis, Andréa, je te suis. »

Il dit, et quittant son lit comme un furieux, il se précipita vers la porte. Le prêtre voulut le retenir ; mais que pouvait le vieillard contre ce malheureux tourmenté par le délire de la fièvre ? Après une courte lutte, le jeune homme terrassa son faible adversaire.

A l'une des extrémités du Pharo, est un promontoire hérissé de rochers ardus, et qui projette bien avant son ombre dans la mer. Ce lieu, empreint d'une sauvage horreur, réceptacle immonde de tous les cadavres d'animaux domestiques, porte le nom de Porto-Gallo. Les barques n'y osent jamais chercher un refuge contre le mauvais temps ; le passant s'en éloigne comme d'un lieu maudit. Malheur à celui qui courrait un danger de mort dans ce gouffre infecté ! aucune main amie n'oserait venir à son aide... C'est là qu'a couru le jeune homme ; debout, sur la cîme la plus escarpée, les cheveux épars, les bras tendus vers la mer, il appelle à grands cris Andréa. Il reste un moment immobile, et garde un morne silence, puis, il marche droit devant lui d'un pas ferme, les yeux levés au ciel, les bras croisés sur sa

poitrine haletante; il chancelle, il tombe, et son corps fracassé roule de rochers en rochers.

Que fait Marie en ce moment suprême? elle s'est éloignée un moment de sa chaumière pour assister à la venue de son père et de Mattéo; à son retour, elle a vu le prêtre gisant à terre, et s'efforçant en vain de s'aider de ses mains mutilées pour se relever! elle a vu au loin, à la lueur des éclairs, quelque chose qui fuyait comme un fantôme. Elle a couru; on s'est empressé à ses cris; mais quand elle a vu tomber le jeune homme, aucune force humaine ne l'a pu retenir; elle a tourné le promontoire, et la voilà qui se jette dans les flots orageux, à la recherche du cadavre.

Toute la nuit la mer a été couverte de barques dont des torches de pin éclairent la poupe; toute la nuit, ce que les Catalans ont de plus habiles nageurs a fouillé jusqu'au fond de l'abîme : vaines recherches!... La vague jalouse a dû emporter bien au loin le cadavre sans nom; car s'il avait été là, il

n'aurait pas échappé à l'avide regard de Marie. Enfin le jour vint éclairer cette scène de désolation; ses premières lueurs glissaient sur ces rochers teints d'un sang noir et fétide comme si elle craignaient de voir leur pureté souillée par ce contact.

— Éclair du ciel! » dit un Catalan, qui cherchait à mesurer de l'œil la chute du jeune homme et à calculer l'endroit où son corps avait dû tomber dans la mer; « n'est-ce pas là ce que nous cherchons? »

Chacun suivit de l'œil le point que le Catalan marquait du doigt; aussitôt un frémissement d'horreur partit de toutes les bouches. La belle Catalane s'élance sur la rive; il fallait tout l'amour qu'on lui portait, pour qu'on se décidât à la suivre.

« — Andréa! Andréa! » cria Marie en se jetant sur le cadavre de son amant, et en le tenant étroitement embrassé.

« — Dieu de bonté, recevez son âme! » dit le papas en sanglottant. « Tant de souffrances » ont expié son crime.

» — Ah!... » dit en poussant un cri terrible,

le Catalan qui l'avait le premier aperçu. « Ah !... il a vécu toute la nuit; il n'a pas en- » core achevé de mourir!.... Donnez-moi un » couteau, une arme... Donnez-moi une pierre: » que je lui écrase la tête... Ah!... » cria-t-il encore en détournant les yeux, « ce n'est pas » un supplice de chrétien. »

Dans sa chute sans élan, l'infortunée victime n'avait pas pu atteindre la mer; elle était tombée entre deux pointes de rochers où ses flancs s'étaient trouvés emprisonnés, sans qu'il lui fût possible de faire aucun mouvement; et la nuit, la face levée vers le ciel, avant que l'âme n'eut quitté ce misérable corps, il avait commencé de servir de pâture aux vers immondes de Porto-Gallo.

« —Otez, ôtez ma fille ! emportez-la ! » cria Juan, qui, nonobstant tous ses efforts, ne la pouvait pas arracher de ce cadavre vivant.

On s'empresse autour d'elle; on la soulève; ses bras sont roides, sa tête tombe sur sa poitrine..... Dors en paix, sœur des anges.

» — Malheureux!... » dit le prêtre en se

baissant, la main levée, sur le jeune homme, pour le bénir.

« — Papas, » murmura le cadavre, les yeux sanglans, la bouche convulsive et râlante; « tu diras à Mavros que nous sommes quittes. »

Il poussa un faible et dernier soupir, et il emporta le secret de ses souffrances.

Non loin de la plage des Catalans, un aloès couvre de ses larges rameaux un tertre de chaume que surmonte une petite croix de bois. C'est la tombe de la première Catalane qui ait aimé un étranger, et l'étranger y repose près d'elle. Un soir, on vit des Grecs s'en approcher; et le lendemain, au point du jour, le capitaine qui allait pleurer sur ce triste monument, lut ces mots gravés sur une branche de la croix :

Κοιμοῦ ἥσυχα, ὦ νέα· καὶ ὁ προδότης ἄς κοιμᾶται εἰς τὸν ᾅδην!

FIN.

